BnF Gallica

Histoires cavalières (Nouvelle édition) / par Roger de Beauvoir

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Beauvoir, Charles-Henri de (1951-....). Auteur du texte. Histoires cavalières (Nouvelle édition) / par Roger de Beauvoir. 1874.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

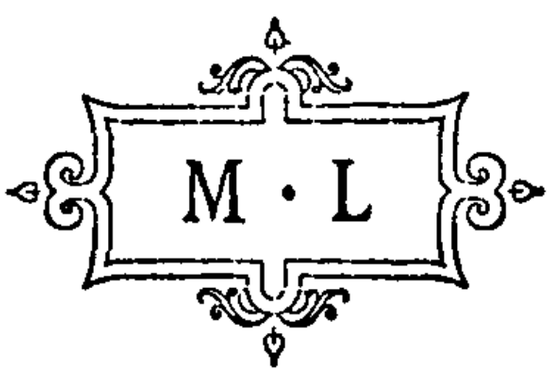
HISTOIRES

CAVALIÈRES

PAR

ROGER DE BEAUVOIR

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

COLLECTION MICHEL LÉVY

HISTOIRES

CAVALIÈRES

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

ROGER DE BEAUVOIR

Format grand in-18

COLOMBES ET COULEUVRES.	1 vol.
DUELS ET DUELLISTES	1 —
LES MEILLEURS FRUITS DE MON PANIER..	1 —
LES ŒUFS DE PAQUES.	1 —
AVENTURIÈRES ET COURTISANES.	1 —
LE CABARET DES MORTS..	1 —
LE CHEVALIER DE CHARNY..	1 —
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES..	1 —
L'ÉCOLIER DE CLUNY.	1 —
HISTOIRES CAVALIÈRES..	1 —
LA LESCOMBAT..	1 —
MADEMOISELLE DE CHOISY.	1 —
LE MOULIN D'HEILLY..	1 —
LES MYSTÈRES DE L'ILE SAINT-LOUIS..	2 —
LE PAUVRE DIABLE.	1 —
LES SOIRÉES DU LIDO..	1 —
LES TROIS ROHAN..	1 —

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY.

LE PUITS D'AMOUR

CHRONIQUE DE 1220

I

DEUX ENFANTS

En l'an 1220, sous le règne de Philippe-Auguste, vivait à Paris une gentille et gracieuse fillette « *si merveilleuse de fraîcheur juvénile avec ses couleurs de fine pêche en son gai visage, si parfaite et si attrayante par l'admirable moulure de son beau corps,* » dit la vieille et naïve chronique de Monmoudon, qu'elle devint célèbre en la grande ville, au point que le dimanche, en allant à la messe rue Saint-Denis, à l'église Saint-Leu, qui était la sienne, il y avait foule pour la voir passer.

C'était bien, en effet, le plus joli spectacle qui se pût voir, et je ne connais rien de plus ravissant qu'une jolie fille qui sait qu'on la regarde et qui n'en passe pas moins droite et silencieuse devant vous comme une belle fée. Celle-ci avait les cheveux extrêmement noirs et très-lissés, la peau très-blanche, les dents et les mains admirables, la taille haute et bien prise. C'était tout simplement

une fille du peuple, je dois vous le dire; dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits, et n'usait jamais d'aucune pommade. On prétend, il est vrai, que Diane de Poitiers, femme de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, et que Henri II établit duchesse de Valentinois, en faisait autant pour conserver son teint.

Cette belle personne s'appelait Agnès Hellebick, et j'en suis outré; car ce nom n'a pas le moindre charme d'euphonie, mais je vous le donne tel qu'il est.

Agnès Hellebick, bien que fille de simples marchands fripiers, avait été élevée avec tous les soins imaginables. On espérait sans doute que, grâce à sa beauté, elle trouverait peut-être quelque établissement avantageux, chose encore plus rare en ce temps-là qu'au nôtre pour les filles sans fortune.

Si la jeune Agnès eût voulu donner sa main à quelque artisan de son quartier aussi pauvre qu'elle, certes elle aurait eu à choisir; mais un instinct secret lui disait qu'elle était faite pour un meilleur sort, et ses beaux yeux noirs ne se levaient à la messe sur aucun des nombreux garçons de la classe obscure qui cherchaient le plus possible à approcher de sa chaise. Cette vanité, que chacun prenait pour de la modestie, la faisait admirer davantage par tout le monde : Je note ce fait, dit le vieux chroniqueur, pour montrer «*comme quoi le public, qui passe pour ne se tromper onc, comprend toujours les choses à l'envers.*»

Cependant, la réputation de beauté d'Agnès s'accrut tellement qu'on en parla à la cour, et quelques jeunes seigneurs des plus galants de l'époque résolurent de s'assurer par eux-mêmes de la vérité.

Bientôt l'église de Saint-Leu devint le rendez-vous de tous les *coquardets* de Paris (c'étaient les *dandys* de ce temps-là); mais l'honnête et pauvre mère de la jeune fille, sentant combien cette curiosité de la part de gens du haut parage pourrait nuire à son enfant, prit conseil du vicaire de Saint-Leu, et résolut de ne plus laisser aller Agnès à l'église de son quartier, pendant un mois au moins, pour détourner d'elle l'attention.

Ces utiles précautions venaient trop tard; depuis huit jours, Agnès avait commencé à lever ses paupières toujours baissées, et depuis huit jours ses yeux se fixaient avec tendresse sur un jeune banneret de la figure la plus heureuse : enfin le sire Raoul de Charonne avait plu; et tout ce que peuvent exprimer d'amour, doux sourires et regards de flamme, s'échangeait entre eux depuis une semaine, quand la mère d'Agnès lui fit part de sa décision fondée sur les conseils de M. le vicaire de la paroisse.

Agnès éprouva un grand chagrin, mais elle n'en laissa rien paraître et se retira dans sa chambrette pour rêver à son aise de Raoul, puis elle se mit à réfléchir pour la première fois que son amoureux était noble et riche, tandis qu'elle était bien pauvre; elle se répéta qu'il était difficile qu'un chevalier comme Raoul de Charonne voulût lui donner sa main, à moins d'un miracle de l'amour qu'elle ne pouvait guère espérer, et finit par se féliciter, tout en pleurant, de la volonté de ses parents, qui la séparait de toute rencontre dangereuse pour son repos.

En ce moment une vieille femme, dont les cheveux tout blancs et fort longs étaient retenus par une lame de laiton couleur de feu, entra dans la maison, commanda et fit prix avec la mère Hellebick pour un *vertu-gardien*

dont nous avons fait *vertu-gadin*, afin d'ôter le bon sens à ce mot-là comme à tant d'autres, puis elle paya d'avance la moitié de la façon.

Cette vieille était bien connue dans tout le quartier de la Truanderie, presqu'entièrement habité par des zingari et des bohèmes que le peuple appelait aussi *truands*, nom sous lequel il désignait, comme vous savez, des vagabonds paresseux ou qui ne travaillaient qu'à mal faire. Mais, si méprisés qu'ils fussent, le peuple tolérait leur présence, et ne pouvait même se passer d'eux : car ces gens-là connaissaient mille secrets, mille remèdes extraordinaires; sans compter la science de l'avenir, que le préjugé du temps accordait à plusieurs. Et comme le Parisien d'alors était très-crédule (a-t-il beaucoup changé depuis?), il se faisait tirer son horoscope par les bohémiens qu'une opinion bien établie supposait en rapport direct avec le diable. Or, comme le diable doit tout savoir, il semblait fort utile de le consulter; mais la communication immédiate ne semblant pas prudente, on était charmé d'avoir un agent intermédiaire.

Ceci nous paraît suffire au moins pour expliquer la tolérance dont jouissaient les bohémiens à une époque surtout où on n'avait pas une quantité d'esprits forts, comme à présent, qui croient fort peu aux bohèmes et à la bonne-aventure, en dépit de mademoiselle Le Normant qui s'y cramponne.

Revenons à la vieille femme : on l'appelait Néphelle l'Égyptienne; elle passait dans sa tribu et dans la ville pour être très-savante dans l'astrologie; aussi la bonne mère Hellebick, malgré sa piété qui lui défendait toute relation avec une devineresse, ne put s'empêcher de mettre

pour condition définitive, qu'on lui dirait sa bonne fortune, et celle de sa fille par-dessus le marché.

L'Égyptienne, qui était envoyée là par Raoul de Charonne, saisit l'occasion avec empressement; elle prit la main d'Agnès, la plus jolie main qu'une Égyptienne ait touché peut-être de sa vie :

« La dextre que voici point ne sera mise en celle d'un serf ou d'un manant, fit la vieille, mais bien en celle d'un preux, portant gantelet et lance... Outre plus, vous prédis cela dans l'année : pourvu qu'ayez amour vif au cœur et courage d'esprit, à l'encontre de toutes déplaisances et méchefs. »

Agnès rougit beaucoup; sa poitrine se souleva avec un profond soupir, puis elle répondit : « Bonne et forte suis de volonté; et si jamais je baille à quelqu'un ma *dévotion d'amour*, ne ferai compte de ma vie pour me garder à lui... » — « Adoncque, ajouta l'Égyptienne, secrètement charmée des bonnes dispositions d'Agnès, vous prédis avant trois jours un bel annel au quatrième doigt de la main du côté du cœur. » Après ces mots, la bohémienne s'en alla.

La mère d'Agnès fut bien surprise, elle n'avait aucun soupçon de l'amour du sire de Charonne : elle ne fit donc aucune question à sa fille.

Dès le soir même, dans le moment où la jeune fille allait fermer le petit vitrage en mailles de plomb de sa chambre, elle trouva sur le rebord de la croisée un ruban bleu dans lequel était passé un anneau d'or, et dans le cercle de l'anneau un gros rubis enchâssé.

Prendre la bague, l'admirer, s'étonner qu'elle allât juste à son joli doigt, penser à Raoul, à la bohémienne,

à son mariage futur; tout cela se fit en même temps. Le lendemain, et après une nuit sans sommeil, Agnès, joyeuse et pleine d'espérance, attendit la vieille Néphelle, qui ne manqua pas de repasser à la même heure; mais, au lieu de répondre aux questions d'Agnès, elle se fit un jeu de son impatience, afin d'ajouter encore à la vive curiosité de l'enfant. En vain Agnès, qui était seule au logis, priait l'Égyptienne de l'écouter, disant : « Oyez donc, vénérable dame, ce qui m'est advenu à l'*orée* de la nuit d'hier, mirez à mon doigt cet annel d'or, avec l'escarboucle enchâssée en icelui, selon votre prédiction ! »

L'Égyptienne se contenta de lui répondre : « Pour ce, ne devez être esbahie, ma fille, puisque vous l'avois predict, et que jamais les astres ne m'ont failli. »

Puis elle se tut, prit son emplette, et se leva pour partir. « Sainte Vierge ! et vous ma bonne patronne, disait Agnès de plus en plus animée, vais-je donc demourer sans rien plus savoir de mon pauvre avenir? Hélas ! vos yeux si clairvoyants n'ont donc plus découvert aucune affaire ici? » Disant cela, elle présentait sa petite main ouverte à l'Égyptienne en la retenant de l'autre par sa robe; mais la vieille rusée resta sourde à ses prières, et refusa même une pièce de dix sols parisis toute neuve, en s'écriant : « Non, m'amie, ni pour or, ni pour argent !... n'aurez plus une parole de moi, à moins que ne soyez, comme le disiez, moult résolue : alors pourriez encore apprendre choses émerveillables; non à la face du soleil de Dieu, mais durant la nuit, pendant le règne de l'esprit des ténèbres ! » Agnès frémit, et, s'élançant près d'une sainte image de sa patronne, au bas de laquelle étaient un petit bénitier et un rameau de buis, elle se signa bien vite. La sorcière lui

jeta un regard dédaigneux, et s'éloigna sans détourner la tête.

Agnès se mit à pleurer : trois jours se passèrent sans nouvelles, la jeune fille commençait à se reprocher sa timidité : était-ce donc un si grand péché de consulter le sort? tout le monde n'en faisait-il pas autant?... Il y avait des *mires* et des *physiciens* partout. Elle en serait quitte pour s'en confesser... Devait-elle s'étonner qu'une magicienne ou bohémienne consultât le diable pour savoir l'avenir? Non, sans doute, car Dieu le cachant à ses créatures par honté, il n'y a que le démon qui le révèle par malice; elle a donc eu tort de refuser les offres de la vieille et les acceptera la première fois qu'elle pourra la rencontrer.

Telles étaient les réflexions d'Agnès, car la passion est toujours victorieuse quand elle capitule avec la conscience, mais la maligne vieille ne revint pas; elle avait trop bien étudié le cœur féminin pour ne pas profiter du pouvoir de l'amour, joint à celui de la curiosité et de la superstition : elle voulait réduire Agnès à sa merci. Les Égyptiennes sont opiniâtres comme Satan.

A la fin du troisième jour, la pauvrette n'y tint plus; elle appela un petit Lombard, qui chantait des virelais en jouant du tympanon dans la rue, lui donna trois demi-blancs, et lui en promit le double à son retour s'il voulait aller dans le quartier de la Truanderie, chercher la vieille Néphelle.

La commission fut bien faite, et l'Égyptienne passa le soir devant la maison : Agnès était sur le pas de sa porte, Néphelle ne lui dit qu'un mot en marchant sans s'arrêter, à savoir que cette nuit même elle aurait des nouvelles de

son ami, qui lui enjoignait d'ouvrir sa fenêtre. — Un entretien de cette nature paraissait impossible à Agnès, la fenêtre était extrêmement petite et fermée de barreaux épais et treillissés ; mais cette objection ne reçut, pour réponse de la bohémienne, qu'un regard courroucé de ce qu'on semblait douter de sa parole, et la pauvre Agnès attendit la nuit sombre avec confiance, mais non sans terreur.

Son anxiété, toujours croissante, dura longtemps; enfin, comme minuit sonnait à l'église de Saint-Leu et à Saint-Jacques-la-Boucherie en même temps. une forme noire se dessina à la faible lueur de la lune qui pénétrait la chambre de la belle enfant, et une voix douce prononça deux fois le nom d'Agnès.

« Me voilà, répondit-elle toute tremblante : voyez, Néphelle, je suis résolue, tout en sachant que je fais un grand péché; aussi, que Dieu me pardonne! Mais je ne pouvois plus vivre sans avoir nouvelle de lui ! » En parlant ainsi, elle tendit la main vers la croisée, croyant toucher le bras de la bohémienne, mais elle sentit quelque chose de dur et de glacé sous ses doigts, qu'elle retira bien vite... « O mon Sauveur, ayez pitié de ma pauvre âme! fit-elle, c'est une main de vrai fer qui me tient : celle de Satan, pour sûr !... » L'épouvante dura peu, la main de fer glacée tomba tout à coup sur le plancher, laissant à sa place une main douce et animée de chaleur humaine, qui pressait tendrement celle d'Agnès.

Cette métamorphose n'était autre que celle du gantelet de fer de Raoul de Charonne qu'il venait d'ôter pour toucher la main d'Agnès, d'Agnès dont il venait d'entendre avec délices l'aveu d'amour ingénu. Ajouterons-nous que

Raoul était venu lui-même donner de ses nouvelles au lieu de l'Égyptienne ? Ceci, cher lecteur, vous le comprenez aussi bien que la conversation des deux amants, dans laquelle il fut question de ce bel enfant Cupidon, ce merveilleux page que les poëtes et les grands ont tant fait trotter... Qu'il vous suffise de savoir, que l'entretien fut plein de candeur et d'amour sincère; que les deux jeunes gens prirent Dieu et tous les saints à témoin de la loyauté de leurs vœux ; qu'ils pleurèrent de joie et de bonheur en se répétant qu'ils s'aimeraient toujours ; enfin qu'ils se serrèrent cent fois les mains au travers des barreaux et ne s'embrassèrent pas même une seule fois? Il est vrai que les barreaux étaient là.

Le lendemain et les jours suivants pareil jeu se renouvela, mais le bonheur, même à travers les barreaux, n'est pas chose durable en ce monde. A peine a-t-on obtenu ce qu'on a souhaité, qu'on veut davantage, et les amants sont de grands ambitieux. Et puis c'était alors le beau temps des coups de lance et des joutes de guerre, et pour un jeune chevalier qui avait déjà fait la campagne de Bouvines côte à côte du monarque, et sous les ordres du comte de Dreux, c'était un léger siége que celui d'une belle fille! Le sire de Charonne aurait donné la moitié des fiefs et domaines que possédait son père hors Paris, sur les hauteurs dont il portait le nom, pour serrer dans ses bras sa belle amie; mais les barreaux étaient là.

Il pouvait bien encore demander la belle en mariage, mais il y avait, dans le cœur de ce jeune homme, un obstacle comme les barreaux, c'était l'orgueil du sang. La première fois que la pauvre Agnès parla d'union, le chevalier éluda la question par quelques paroles de tendresse; mais,

enfin, comme il faut toujours finir par s'expliquer, Raoul le fit avec franchise, lui avouant qu'il dépendait de son père et du roi, qu'il ne pouvait pas épouser une simple fille; du reste, qu'il la comblerait de biens, qu'il l'aimerait uniquement, etc., etc. Je vous fais grâce de ces belles raisons. Enfin il offrit de l'emmener dans un de ses domaines, si elle voulait s'enfuir de la maison paternelle... Il en aurait pu dire davantage, sans risquer d'être interrompu, car, aux premiers mots qui l'assurèrent de la vérité, la pauvre Agnès s'était sentie frappée au cœur : elle avait perdu connaissance...

Un violent délire s'empara d'elle après cette scène; et lorsque le lendemain, à deux heures de la nuit, Raoul vint au rendez-vous, où il croyait presser la main d'Agnès et entendre sortir de sa jolie bouche ces promesses d'amour qui l'enivraient de joie, il entendit des soupirs déchirants, et son nom mal articulé au milieu d'un râle mortel.

Raoul, à cette vue, sentit son âme navrée. Les folles idées de son rang n'avaient point éteint sa sensibilité; l'amour, d'ailleurs, les fit taire. Il courut chez son père, le sire Robert de Charonne, se jeta à ses pieds, lui avoua sa passion, le conjurant de lui accorder son consentement pour épouser Agnès, autrement il mourrait de douleur.

Le vieillard lui répondit: qu'il donnerait toute sa fortune, qui était considérable, pour sauver la vie de son fils, car il l'aimait par-dessus tout; mais que, comme il savait qu'on ne mourait jamais d'amour, il ne craignait rien pour sa vie, et refuserait toujours son consentement à toute union qui ne doublerait pas ses richesses. Puis, sans l'écouter plus longtemps, il lui tourna le dos, et re-

tourna à ses affaires qui étaient importantes, car il était prévôt général de la vicomté de Paris.

Le pauvre Raoul courut voir la bohémienne, lui promit tout l'or dont il pourrait disposer, la suppliant de visiter au plus vite Agnès, de la rassurer, de lui promettre qu'il désobéirait à son père, enfin toutes les folies passionnées que disent les amants désespérés en ces sortes de crises...

Néphelle vit sur-le-champ quel parti elle pouvait tirer de la passion du jeune homme. Elle forma dans sa tête le plan hardi qu'elle exécuta plus tard, comme nous le verrons, pour assurer le repos de sa tribu, qui se composait non-seulement de truands qu'il était question de poursuivre et de bannir depuis longtemps, mais de comédiens, d'histrions et d'hérétiques expulsés déjà du royaume par un arrêt de 1180.

Elle dit donc à Raoul : « Si par mon art, adresse et savoir, viens à bout de vous marier à la belle Agnès, et d'y faire consentir votre père, me jurez-vous, par votre foi de preux loyal, de m'aider et défendre à mon gré moi et ma tribu pendant un mois? »

— « Oui, reprit Raoul, par Dieu et mon sauveur, que j'atteste. » La bohémienne alors lui banda les yeux, et lui ordonna de se laisser conduire : le chevalier lui obéit sans résistance.

Vous le retrouverez plus tard, ami lecteur : qu'il vous suffise pour le moment de savoir que de ce jour le sire Raoul de Charonne disparut de Paris et fut vainement cherché par ordre de sire Robert de Charonne son père. Le vieillard se désolait, se reprochant sa dureté, qui peut-être avait réduit ce fils bien-aimé au désespoir.

II

CONSULTATION

Revenons à la belle Agnès. Son délire dura trois jours : un *mire* ou médecin, ne comprenant rien à son mal, lui fit prendre de l'élébore et faillit la tuer. Les médecins de ce temps-là étaient déjà venimeux.

Alors l'Égyptienne se présenta à sa mère ; elle dit qu'elle avait vu dans ses calculs magiques l'image de sa fille malade, gagna facilement la confiance de la bonne femme, et obtint de sa crédulité d'être chargée de la guérison.

En effet, au bout d'une semaine, terme assigné par la bohémienne, Agnès reprit ses belles couleurs et sa gaieté, seulement elle était quelquefois absorbée dans une profonde rêverie dont elle ne disait point la cause. Souvent elle prononçait des phrases inintelligibles pour tout le monde, et qu'on attribuait à un reste de dérangement mental après sa souffrance. Elle avait surtout une singulière manie : c'était de regarder en souriant du côté d'un

grand puits très-profond, qui existait en face de la maison ; ce puits l'occupait sans cesse. Elle en parlait à tout propos, il était l'objet de ses comparaisons habituelles ; de quelque chose qu'on s'entretînt, il arrivait toujours à point nommé dans sa conversation... Parlait-on de bonheur,... de plaisir,... elle répondait : Il ne faut pas le chercher ailleurs qu'où il est, et elle regardait le puits... Vantait-on la fortune de quelqu'un... : Cela vient du puits, disait-elle tranquillement. Un jour, on racontait devant elle la mort d'une jeune fille par suite d'un chagrin d'amour : C'est bien triste, dit Agnès,... que ne se jetait-elle dans le puits ? c'était tout simple... Ces propos et d'autres semblables, qui lui échappaient à chaque instant, finirent par inquiéter la mère Hellebick. Agnès était devenue une véritable énigme pour la pauvre bonne femme. Aujourd'hui elle était gaie, demain triste, le plus souvent distraite et négligeant d'ailleurs de lire dans la Bible comme elle avait autrefois coutume. Il y avait des instants où son grand œil noir languissait chagrin et abattu, d'autrefois il était vif, allumé de joie et de bonheur. Ses chansons qu'elle roucoulait jadis dès le matin comme l'alouette, elle les avait échangées contre des airs nouveaux que la mère Hellebick trouvait barbares ; il est vrai que c'étaient des chansons siciliennes sur un mode lent et plaintif, que les jeunes seigneurs, chevaliers ou barons, qui avaient pris la croix sous ce règne, rapportaient le plus souvent de cette contrée. Un soir que la mère Hellebick fermait son comptoir de fripière et comptait ses écus un à un avec grand soin, dans une petite chambre retirée où elle n'avait pas coutume de se rendre, l'Égyptienne entra tout d'un coup dans la

chambre, vêtue d'une robe tout à fait extraordinaire. Elle avait l'air en toute apparence de revenir du sabbat. Sa robe était tailladée de losanges, d'inscriptions bizarres et de grands croissants, avec des têtes de bouc; elle avait surtout une odeur de balai roussi que la mère Hellebick trouva si nauséabonde, qu'elle entr'ouvrit la fenêtre et demanda ensuite et résolûment à l'Égyptienne, en faisant un grand signe de croix, d'où elle venait.

—« De vous chercher ceci, mère Hellebick, fit Néphelle.»

En même temps elle tira de dessous sa robe un petit coffret bien fermé, qui portait sur son couvercle ces mots écrits à la main : *A la dame Hellebick, fripière.* Il y avait dans ce coffret de fer, habilement travaillé, un dé à coudre, une paire de ciseaux et plusieurs poinçons d'argent; en un mot, c'était un fort joli cadeau pour une fripière de ce temps-là.

La conscience de la mère Hellebick la tourmentait depuis qu'elle avait reçu ce cadeau des mains de Néphelle. L'Égyptienne n'ayant jamais voulu lui dire de qui elle le tenait, la mère Hellebick finit par penser que ce pourrait bien être du démon. Elle montra le coffret au vicaire de Saint-Leu, qui la tranquillisa en lui objectant qu'elle se serait brûlé les doigts avec ce dé, qui aurait été tout rouge, en cas qu'il vînt de Satan. Il lui fit observer encore que les ciseaux ne pouvaient être un présent du diable, parce que depuis Dalhila, qui s'en servit contre Samson, les ciseaux ont été sanctifiés et consacrés à tout jamais, ce qui doit en éloigner le malin esprit.

Un peu rassurée, la mère Hellebick montre alors le coffret à Agnès, qui pâlit d'abord, puis sourit en voyant l'écriture mise sur le morceau de parchemin collé au cof-

fret. Interrogée par sa mère si elle connaîtrait d'aventure l'auteur de cet envoi, Agnès répond malignement que ce doit être quelque galant chevalier à qui sa mère aura vendu dans le temps quelques nippes et qui s'acquitte envers elle après un long temps. Elle échange un regard d'intelligence avec Néphelle, pendant qu'elle débite à sa mère cette belle histoire. Un peintre de Venise, comme le Giorgione, ferait une peinture divine de cette scène : la mère Hellebick regardant le coffret, Agnès souriant derrière sa chaise en bois de chêne sculpté, et Néphelle l'Égyptienne, avec son voile sale à grande frise, ses sandales et son long bâton, très-orgueilleuse de se voir enfin jugée *sorcière*.

Cependant la mère Hellebick a la conscience peu tranquille. Agnès lui semble folle, avons-nous dit; à certains moments, elle entre dans des extases de joie et de tristesse indicibles : l'Égyptienne ne la quitte presque plus; très-décidément la mère Hellebick commence à craindre qu'elle n'ait jeté un sort sur sa fille. A cette époque on ne connaissait que deux moyens de sortir d'un pareil doute, on consultait les ministres du ciel ou de l'enfer, les prêtres ou les sorciers.

La mère Hellebick s'en fut donc visiter le vicaire de Saint-Leu et lui conta comme quoi elle avait eu la faiblesse de se servir d'une Égyptienne pour guérir Agnès à laquelle il restait quelquefois une sorte de dérangement d'esprit qu'on ne pouvait rien attribuer qu'à l'influence diabolique de la magicienne.

Le vicaire, homme fort prudent, répondit qu'il ne pouvait rien décider là-dessus, avant d'avoir entendu la jeune fille au tribunal de la pénitence.

Agnès alla donc se confesser au vicaire, dom Fortunat, qui dit ensuite à sa mère : « Bonne femme, suis tout esbahi ! Dieu garde cette pauvre enfant ! oncques ne me fut conté rien de tel : mais comme ne puis révéler une confession, me suis advisé d'enjoindre à votre fille de vous confier sa terrible chance. A la nuitée serai à votre logis et veillerons ensemble la pauvre innocente. Allez en paix... »

Rentrée dans sa demeure, la mère Hellebick prit sa fille dans ses bras et lui reprocha tendrement sa discrétion coupable envers elle... Agnès s'excusa, se rejetant sur sa timidité; puis, forte de l'encouragement que lui avait donné le vicaire, elle fit à sa mère le récit que vous allez lire, récit que nous ont conservé, dans son style moitié barbare et moitié candide, les archives de l'église Saint-Leu.

III

LES GNOMES

« Me cuidez la cervelle renversée, chère mère? Oh! nenny-da : si vous veux-je prover que suis bien rassise d'entendement, oyez donc. Saurez d'abord, que suis bien et duëment mariée... oui mariée! et pas n'est besoin de vous signer, mère, et démener ainsi vos bras : car suis mariée, vous le dis, et pieusement, devant un saint prêtre du bon Dieu! »

La mère Hellebick eut toutes les peines du monde à se contenir en écoutant ces paroles : cependant la curiosité l'emporta sur l'inquiétude, et elle garda le silence. Agnès continua :

« Suis mariée, depuis un mois, avec un beau et noble chevalier de la cour de France, qui a nom Raoul de Charonne. Me direz que devois requérir votre consentement, mais en ceci n'ai tort aucun : si mon benoît et heureux mariage s'étoit fait sur la terre, à la bonne heure, mais

il s'est fait dans le sein de la terre même, chez les Gnomes, lesquels sont une des quatre sortes d'esprits qui gouvernent les éléments. Ceux-là, fils des fées et des génies, vivent dans les entrailles du globe, comme les Sylphes vivent dans l'air et les Salamandres dans le feu. »

La mère Hellebick se tut encore, mais cette fois par impuissance de parler : la surprise, la terreur lui fermaient la bouche. Sa fille lui prit les mains en souriant.

« Les Gnomes, dit-elle, sont des êtres bénins et de malice aucune. M'ont bien voulu prendre en affection, mère, et ce, par l'entremise de la vieille Néphelle : m'ont baillé perles, escarboucles et rubis, car sont maîtres et seigneurs des mines d'or, argent et pierres fines, lesquelles croissent aux profondeurs du globe ! Maintes autres merveilles encore ai vues et admirées de mes deux yeux ! lesquelles seroient trop longues à narrer : suffit de vous dire que votre Agnès est moult joyeuse et fortunée, qu'elle va voir son époux presque chaque nuit, et s'en revient à l'aube du jour. »

La mère Hellebick ne douta plus de la folie complète de sa fille ; elle se mit à pleurer amèrement, maudissant la bohémienne. Ce fut bien pis quand, ayant commencé à lui faire des questions, elle apprit que sa fille prenait chaque soir un breuvage apprêté par Néphelle, pour lui donner quelques-unes des qualités surnaturelles des Gnomes : par exemple celle de se précipiter dans le puits sans se blesser, celle de passer au travers des barreaux de la fenêtre et de rentrer chez elle de la même manière, de façon à se retrouver le lendemain dans son lit sans autre fatigue que celle du bonheur qu'elle avait éprouvé.

« Quand sera le bon plaisir du roy des abymes terrestres,

ajouta la jeune et belle fille, redeviendra sur terre mon très-noble époux, lequel encore doit service de certaine durée au souverain des Gnomes. Alors verrez vous-même, chère mère, ma glorieuse chevance et félicité, dont me sera grand heur et liesse de vous faire part : ce qui viendra bientôt, plaise à Dieu ! »

Elle achevait de parler quand le vicaire entra. La mère Hellebick prit à part l'homme de Dieu, et lui dit avec désespoir que sa fille avait sans doute été conduite au sabbat par la sorcière égyptienne.

Le vicaire, peu crédule pour son temps et qui avait d'ailleurs étudié sous le célèbre abbé de Saint-André de Verceil, à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, la rassura de son mieux ; la flattant de la triste espérance que sa fille n'était que parfaitement folle, ce qui était au moins une consolation. Il convint avec la mère de veiller près de la chambre d'Agnès, et d'y entrer quand elle serait endormie, persuadé qu'ils la verraient tous deux s'agiter dans son sommeil, par suite du rêve ordinaire dont elle avait l'esprit frappé ; qu'alors il amènerait un savant médecin, qui prescrirait les remèdes à employer. Dom Fortunat, le digne vicaire, ajouta qu'il avait, du reste, apporté avec lui un fragment de la vraie croix de Jérusalem, qu'il tenait du légat du pape Innocent III, et qui lui avait été confié pour ces sortes d'exorcismes.

Tout étant ainsi réglé, on attendit avec patience.

Neuf heures sonnèrent, Agnès alla se coucher ; sa mère, une demi-heure après, entra dans sa chambre une lanterne de corne à la main.

Elle était profondément endormie et du sommeil le plus calme ; une petite fiole vide était à côté de son lit, sur un

bahut : c'était indubitablement le philtre qu'elle buvait chaque soir par ordre de Néphelle. Au bout de dix minutes les lèvres de la belle fille s'entr'ouvrirent ; elle prononça quelques paroles. Le vicaire éteignit la lampe, fit entrer le médecin qu'il avait averti, et les trois observateurs se tinrent au pied de la couchette, cachés par les rideaux et l'obscurité.

Alors Agnès s'écria : « Bien, bien, jà commence le sommeil à se lever de mes yeux..... Bientôt sonnera l'horloge, et partirai... » Une minute après, onze coups vibrèrent aux cloches des deux paroisses voisines :

« Ah ! fit Agnès,... c'est l'heure... » Elle se leva (elle s'était mise au lit à demi vêtue), ne fit que jeter sur ses épaules une mante d'étoffe grossière, qu'elle serra autour d'elle; puis, mettant à son doigt la bague qu'elle avait reçue de Raoul, elle fit un pas vers la fenêtre.

Le vicaire et le médecin furent obligés de soutenir la mère à demi évanouie... Le docteur pensait tout de bon que la pauvre insensée irait jusqu'aux barres de fer de la fenêtre, qu'elle passerait quelque temps dans un état qui n'était ni veille, ni sommeil, après quoi elle reviendrait dans son lit, pour raconter le lendemain les nouveaux prodiges qu'elle aurait vus dans son rêve. Déjà il attribuait ce somnambulisme à quelques gouttes de la liqueur dont s'enivrent les Orientaux, et s'apprêtait à faire un discours très-docte sur cette matière ; mais il resta tout à coup frappé d'une indicible stupeur.

« Allez, allez, cria la jeune fille, allez-vous-en loin, barreaux maudits !... Savez-vous point que me devez le passage ? »

Ainsi parlant, Agnès touchait de son anneau la grille de

la fenêtre, dont à l'instant deux barres glissèrent en bas, laissant une issue facile par laquelle, légère comme une véritable Sylphide, se jeta la charmante fille; puis en trois élans gracieux et cadencés, comme si elle dansait joyeusement, elle se trouva sur la margelle du puits et disparut dans sa profondeur...

Le vicaire poussa un cri d'effroi; le médecin un cri de surprise et de douleur, il venait de se froisser la main contre les barreaux qui étaient revenus à leur place. Quant à la mère, elle ne vit rien; depuis l'instant où sa fille s'était levée, elle avait perdu l'usage de ses sens.

Les deux spectateurs de cette scène étrange sortirent et coururent au bord du puits; le docteur y jeta un morceau de chanvre allumé qui descendit lentement à une immense profondeur, et s'éteignit insensiblement dans l'eau... « Rentrons, dit-il, ceci passe la science des hommes. »

Ils rentrèrent, donnèrent des soins à la mère Hellebick, la firent revenir à elle, et s'entretinrent longtemps de cette vision miraculeuse.

— « Qu'en pensez-vous, seigneur mire? dit l'abbé au médecin. »

— « Ma foi, nous vivons dans un siècle de prodiges. Il doit vous souvenir que notre monarque lui-même manqua de périr à Compiègne, dans sa jeunesse, pour en avoir vu un de ce genre; vous savez, monsieur le vicaire, ce charbonnier d'une taille gigantesque et d'un aspect effrayant... qu'il rencontra au beau milieu de la forêt? Frappé de terreur, il eut cependant la force de se nommer, et de se faire conduire au château; mais l'impression avait été si terrible, qu'en arrivant il fut atteint d'une fièvre violente: ce fut moi qui le sauvai; il n'avait pas encore

quatorze ans... Le roi, hors de lui, et ne sachant à quels moyens avoir recours pour sauver des jours si précieux, s'était rendu en Angleterre : ayant mis à peine six jours pour faire ce voyage, et aller prier sur la tombe de saint Thomas de Cantorbéry, en abordant, le septième, sur les côtes de Flandres, on lui apprit que son fils était sauvé »

— «Il y a des cas où votre savoir échouerait, mon digne maître; je paierais vingt fois pour une la dîme saladine de notre monarque, plutôt que de douter un instant qu'il n'y ait pas ici maléfice et sortilége. J'ai connu; moi qui vous parle, un ecclésiastique, le chanoine d'Angeac, qui, ayant ouvert un soir une boîte de fer-blanc remplie de pommade qu'un écolier avait oubliée sur sa table, s'en frotta d'aventure par le corps, et soudain il devint un loup-garou. Il courut à l'abbaye Saint-Victor sous cette forme, hurlant et aboyant tout à la fois, et faisant autant de bruit qu'une centaine de chiens ensemble. Je ne voulais pas me rendre aux discours qu'on nous en faisait, quand, un vendredi soir, je le vis, au clair de la lune, sur un tas de fumier de la grand'cour... Il n'y avait point à douter qu'il ne fût possédé du diable : il avait des pieds de bouc, le maintien grave et l'œil flamboyant... Comme on le savait curieux des sciences occultes, personne ne s'étonna que... »

En ce moment trois heures sonnèrent, et la blanche lueur de l'aube ayant pénétré dans l'appartement, on entendit bientôt un léger bruit du côté de celui d'Agnès. Le vicaire prit une lampe, et, s'étant fortifié l'âme par une fervente oraison, il entra le premier dans la chambre de la jeune fille...

Agnès était couchée, profondément endormie, sur de beaux draps blancs ; ses joues étaient roses, ses lèvres souriaient, son sein palpitait doucement. Elle avait un de ses jolis bras passé sous sa tête gracieuse, dont les cheveux étaient parfumés et retenus par un fil de perles. A son autre bras, mollement étendu, on voyait briller un magnifique bracelet étincelant du feu de l'émeraude et du rubis. Ainsi couchée, elle ressemblait à l'une de ces vierges folles de l'Écriture, qui ont laissé éteindre peut-être le feu de leur lampe, mais dont tout le corps est suavité et harmonie... Le médecin n'avait vu onc si belle personne. Sa première pensée avait été qu'Agnès s'en allait leur revenir en *sorcière*, le nez recourbé jusqu'au menton et la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Mais cette délicieuse fille, fût-elle l'esclave de Lucifer, n'avait rien perdu de sa beauté. Comme un lis que la pluie incline, Agnès avait seulement un certain air de lassitude dans cet innocent sommeil. Le vicaire promena sa lampe sur la jeune fille encore une fois, et sa parure étincela de mille feux et de mille rayons sous cette brusque lumière... Les agates, les diamants, les saphirs formaient autant d'aigrettes éblouissantes à ses beaux bras... Il n'y avait plus moyen de douter ; Agnès avait voulu probablement donner une garantie de la vérité de ses récits à sa mère, en rapportant une preuve irrécusable de son voyage nocturne...

Sans dire un mot de plus, le vicaire et le médecin s'en allèrent en réfléchissant aux merveilles dont ils avaient été les témoins.

Quant à la mère désolée d'Agnès, elle était malade encore de chagrin et d'épouvante. Il lui vint en pensée que tout cela finirait mal pour elle, que l'on se jouait

sans doute de la crédulité d'Agnès ou qu'enfin elle s'était donnée au diable.

Le lendemain il n'y eut pas une commère de la rue Mondétour qui ne remarquât la pâleur étrange de la mère Hellebick et l'air de profonde tristesse avec lequel elle vendait sa denrée. Le commerce de la fripière s'étendait cependant, loin de diminuer, et des deux rues de la Grande et de la Petite-Truanderie affluaient chez elle des chalands de toutes sortes. Comme l'envie se mêle de glo-ser sur tout, on en vint à dire que la mère Hellebick avait fait un pacte avec Satanas par l'entremise de Néphelle qui, depuis ce jour, n'avait pas reparu dans le quartier. Il ne tiendrait qu'à moi de tourmenter pendant deux ou trois chapitres l'impatience du lecteur, en faisant durer les prodiges qui ne discontinuèrent pas. Mais telle n'est pas mon envie : il me semble que tout narrateur qui respecte son public, ne doit jamais prolonger le mystère et le merveilleux. Il faut être sobre de ces beaux coups de sorcellerie. Je laisserai donc pour un moment la famille Hellebick, et je vous conduirai, s'il vous plaît, ami lecteur, au Petit-Châtelet, cette demeure du prévôt général de la vicomté de Paris, dont les lieutenants occupaient, avec leurs diverses brigades, Melun, Meaux, Mantes, Senlis, Provins, Beauvais, Sens et Tonnerre.

IV

LE PRÉVOT GÉNÉRAL DE LA VICOMTÉ DE PARIS

Le sire Robert de Charonne, dont nous avons déjà dit un mot, était un vieillard encore vert; il était assis dans un immense fauteuil de cuir cordouan à clous dorés, devant une table de chêne ornée de riches sculptures. La table était couverte de parchemins, auxquels pendaient des sceaux en cire rouge et blanche : c'étaient des commissions et brevets de plusieurs offices ou charges que le sire Robert de Charonne avait fait signer au roi, et devait distribuer aux titulaires à l'heure de son audience.

Derrière lui, à sa droite, était un page debout, portant un cornet d'ivoire dans une main et dans l'autre des plumes toutes taillées dont le haut était teint de plusieurs couleurs brillantes ; un second page aussi debout, à sa gauche, tenait les cires, la poussière et le cachet aux armes particulières du sire de Charonne.

Quant au grand scel de la ville, représentant un navire

d'argent sur un fond de gueule, il était posé sur un coussin de velours violet filé d'or.

Un jeune clerc, assis sur un escabeau, faisant l'office de scribe, écrivait sous la dictée du vieillard.

Enfin quatre *sergents d'armes*, avec leurs longues pertuisanes, se tenaient en sentinelles à l'entrée, deux en dehors, deux en dedans de la portière en tapisserie brochée qui la recouvrait.

Le vieillard poursuivait son travail avec tristesse. De temps en temps un long soupir sortait de sa poitrine oppressée; son œil, plein de larmes et de résignation tout à la fois, se levait au ciel qu'il semblait prendre à témoin de l'excès de sa peine, comme s'il eût dit : Ayez pitié de moi, mon Dieu ! puis il faisait un effort sur lui-même, son organe altéré s'affaiblissait et reprenait sa dureté première, il donnait ses ordres au secrétaire, et le travail continuait.

En ce moment, le scribe venait d'arriver à une enveloppe portant les armes royales. Il s'arrêta et dit : « Messire comte, celle-ci est du roi, notre souverain seigneur. » Lisez, dit le vieillard qui venait de se découvrir par respect en entendant le nom du prince. Le scribe se leva et lut :

« Au reçu de la présente cédule, mon très-féal de Charonne, prendrez cent hommes de vos sergents ; outre plus, libre serez de requérir tel nombre que vous considérerez nécessaire, voire nos arbalétiers d'élite, desquels les capitaines sont admonestés sur ce point; et quand viendra la nuitée, vous en irez fermer de vos gens d'armes bien équipés les têtes et queues des voies et ruelles accoutumées d'être repaires et logis à l'engeance maudite des

truands, bohèmes et autres voleurs ; iceux nous étant remontrés causer grand tort et nuisance à nos bourgeois et autres manants de la ville et cité, par larcins et fourberies de toutes sortes ; et même, se sont attaqués à gens de sang noble : sachez-le. Ce pourquoi voulant mettre fin à tel désordre si grave, avons résolu qu'ils seraient châtiés en leurs corps, tous tant soient-ils, et mis hors la ville et banlieue, après avoir baillé la torture aux principaux, à cette fin de connaître leurs méchefs, et les faire restituer leurs larcins, après quoi bouterez la hart au col aux plus cognus, et bouterez les autres au ban de notre bonne ville de Paris.

« Ainsi faisant, ferez bien ; car justice le requiert, et tel est notre bon plaisir.

« *Signé :* PHILIPPE.

Et plus bas : « De par le roi :

« HUGUES DE BÉTHISY, *chancelier*. »

Quand le secrétaire eut fini, le vieux Robert s'écria : « Dieu me bénisse ! voilà une besogne difficile. Si j'avais encore mon pauvre fils Raoul, si leste et si valeureux, ne serais pas en peine, dignement eût rempli ma place ; mais oncques ne le dois revoir, depuis trente jours que mes yeux le pleurent et qu'il a disparu sans que nul en puisse bailler nouvelles ! »

Et le vieillard laissa couler de longues larmes sur sa robe fourrée d'hermine. Cependant il allait donner les ordres convenables pour l'exécution des volontés du roi, quand un huissier entra et requit audience particulière à la prière bien humble d'une vieille femme qui voulait entretenir le vieux Robert.

Le sire de Charonne fit un geste négatif; alors l'huissier, qui cachait une grosse bourse qu'on venait de lui glisser dans la main, ajouta que c'était pour une communication de grande importance. Et la porte fut ouverte à Néphelle.

L'Égyptienne était richement vêtue, mais ses traits pâles étaient contractés d'une manière effrayante. Elle porta ses yeux hagards autour de l'appartement, puis demanda d'être seule avec le prévôt général; et, comme elle devina le refus du sire Robert, elle s'avança vivement, murmurant à voix basse : Il s'agit de votre fils.

Le comte fit promptement retirer tout le monde. Et quand ils furent seuls : « Parle sans crainte aucune, dit Robert; malgré ta profession maudite, je te baille parole de te pardonner dignement si tu m'apportes nouvelles de Raoul. Est-il encore vivant?... Où est-il?... »

— « Ton fils est en danger mortel, ni plus ni moins que ceux de ma tribu, répondit Néphelle; et s'il tombe un cheveu de la tête au plus pauvre et malingre des nôtres, tombera en même temps la tête du noble enfant ton héritier! »

Les yeux du vieillard étincelèrent... « Retiens ton ire, vieillard, reprit l'Égyptienne; ton fils est en nos mains, le détenons comme otage!... »

Le vieux comte pâlit de crainte et de fureur; il se leva, et parcourut deux ou trois fois la longueur de la salle à grands pas, sans pouvoir prendre une résolution. Son fils à la merci d'une horde d'aventuriers sans aveu, sans foi chrétienne!... Il frémissait de rage et de crainte en même temps... Enfin, il se laissa retomber dans sa chaise de justice en s'écriant : « Combien d'or te faut-il, vieille, pour la délivrance de mon enfant? »

— « Offres vaines!... dit Néphelle; pour la délivrance de ton fils, me faut la délivrance de tous mes frères... Des richesses, nous en regorgeons; car nous ne pouvons dépenser en notre vie misérable les continuels tributs levés sans fin ni cesse sur vos passions et vices, à vous autres grands! Nous sommes comptés pour rien par vos lois de princes; damnés même nous sommes, par vos lois d'Église; perdus corps et âmes, grâce à votre cruauté qui ne nous permet pas la communion de vos jouissances. Avez fait de nous, messire comte, des ennemis qui ne peuvent plus vivre que de votre destruction. Caste méprisée, avilie que la nôtre, vous le savez bien; dès lors race sans foi ni loyauté, acquérant tout par fourberie astuce et dol : c'est vous qui l'avez voulu, seigneur comte! Le peuple nous dit *truands*, mais vous êtes loin d'ignorer que ce mot n'est qu'une augmentation de celui de *trus* qui veut dire impôt. De ce mot de *trus* est venu celui de *truander* pour dire gourmander et fouler le peuple tout à l'aise, parce que ceux qui sont destinés à exiger les impôts et tributs, mon cher seigneur, sont d'accoutumance gens fâcheux qui ont peu de pitié des pauvres sur lesquels ils exercent les mandements du roi. Et puis viendront alors violences de princes, d'archers, de sénéchaux, que sais-je? Les sergents nous donnent si fort de leurs boulaies dans le dos que nous en avons les épaules noires. L'autre jour, sur la petite place d'Ariane, vous avez fait ramasser, n'est-il pas vrai? l'un de ces truands. Qui était-il? Le très-cher et noble sire Gontran d'Elburg, qui manqua de laisser ses os dans cette embuscade, entre Blois et Fréteval, d'où notre roi eut tant de peine à se tirer, et où il perdit son bagage, son trésor et les archives de sa couronne. Or, mon très-digne

messire, le noble Gontran d'Elburg fit moult merveilles en cette rencontre; il tua de sa main quatre Anglais, il sauva Philippe, et cependant qu'obtint-il? Rien qu'une accusation calomnieuse intentée contre sa personne : on l'accusa d'avoir fait partie des bandes précédentes que le Vieux de la Montagne soudoyait. Ce lui fut grand tourment et triste douleur, à ce digne Gontran, d'être ainsi calomnié! Outré de dépit, il adressa des lettres au roi; elles furent interceptées. Que faire, que devenir? Gontran, de vertueux homme d'armes qu'il était, se fit bientôt le plus grand des aventuriers. Il dévalisa, il pilla; mais il ne pilla que des Juifs que notre bon roi rôtit bien lui-même. Il se fit recevoir cagoux et devint l'un des généraux de notre ordre. Il se farçait de tout comme un mécréant, disant que Dieu ne valait pas mieux que ses saints, que la cour était un plus grand repaire d'ignominies que le nôtre, qu'on y avait cherché à plusieurs reprises à empoisonner le roi, si bien qu'il en avait perdu les cheveux, la barbe, les ongles et les sourcils. Il disait encore que devant Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs, où il combattait, il lui avait pris vingt fois l'envie de se jeter, tout armé et tout pesant de sa cuirasse et de son heaume, au fond de la mer qui du moins ne l'eût pas rendu à une vie misérable et dénué de tout secours. Hier enfin, comme il passait mal vêtu sur la petite place d'Ariane avec son faux emplâtre et sa béquille, on l'a arrêté sous prétexte qu'il était lépreux, et vos sergents d'armes l'ont assommé à coups de massues d'airain, d'arcs et de carquois. Pensez un peu à ce que ses frères ont dû le soir dire quand cette nouvelle est venue! Gontran ne faisait rien de mal, il mendiait seulement sur cette place où il est resté pour mort. Il pou-

vait se nommer à ces archers, il ne l'a pas fait, et a préféré mourir truand que de traîner sa noblesse dans les ruisseaux de nos rues. Vous jugez que cela a fait chez nous soulèvement ! Nous avons disputé le corps de Gontran à une charrette d'archers qui le portait à Monfaucon, nous l'avons enseveli rue de la Petite-Truanderie, en contraignant le vicaire de Saint-Denis à dire l'office des morts; car, voyez-vous, mon noble messire et juge, si nous nous entendons pour pratiques fallacieuses et mauvaises, nous nous soutenons et nous nous réunissons encore mieux dans notre malheur et opprobre. Pour cacher leurs richesses, les gens dont je vous parle affecteront sans vergogne misère et dégradation, se faisant truands, sabouleux, cagoux, afin de repousser tout contact avec leurs ennemis! Ainsi avons-nous fait jusqu'à ce jour, et si bien que nous voilà entre nous plus de trois mille. Nous sommes les rats d'Égypte dont parle votre Bible, c'est à vous de subir cette plaie. Encore une fois, ne nous changerez en nous tuant ou dépouillant avec vos sergents d'armes; mais pa rordonnances meilleures, lesquelles, nous liant tous bellement à vos coutumes et mœurs, feront enfin amender les nôtres. »

— « Ouïr telles paroles de telle femme ! » disait tout bas le vieux comte en serrant le poing... Il se fit un silence; le prévôt de temps en temps regardait la bohémienne. Sa raison et son autorité luttaient ensemble. Après quelques secondes de réflexion, il en revint à parler de son fils, il renouvela ses offres, ses menaces : tout fut inutile; l'Égyptienne tint bon. Le sire de Charonne, frappé des réflexions qu'il venait d'ouïr, et craignant pour la vie de Raoul, prit le parti d'aller rendre compte au roi de cette surprenante aventure.

Le chroniqueur ne raconte point l'audience du monarque, il se borne à dire que l'édit contre les *histrions, vagabonds* et *truands* ne fut point publié, mais il n'en fait point du tout honneur à la sagesse du prince ou à celle de ses conseillers. Il suppose qu'on apprit que beaucoup de gens de haut lignage étaient secrètement affiliés à ceux d'entre ces méchants garnements qui faisaient métier de servir ainsi leurs vengeances particulières.

Il suppose encore (car ce chroniqueur a l'esprit très-critique, et très-peu charitable) que d'autres grands de ce temps-là protégeaient par spéculation la classe truande, qui vivait de fraude, les mendiants, les histrions, les Égyptiens faiseurs de sorts, tireurs d'horoscope, etc., lesquels n'étaient pas mal vus non plus du haut clergé, qui les tolérait avec plaisir, comme utiles à maintenir la doctrine des maléfices diaboliques, et par conséquent pouvant donner une clientèle plus étendue aux exorcismes. Bref, ces considérations d'intérêt personnel décidèrent la mesure de tolérance, que la raison seule aurait sagement conseillée si elle était le premier mobile des actions des hommes qui gouvernent.

Ainsi, l'on convint de certaines mesures sages pour satisfaire à la fois la crédulité populaire, qu'il fallait craindre d'offenser, et les intérêts du royaume, et même ceux des truands. Le roi laissa le sire de Charonne maître de régler les suites de cette affaire, ce qui fut fait comme vous l'allez voir.

V

LA CONFESSION DU CHANOINE

Vous n'avez pas oublié, lecteur mon ami, l'étonnement du vicaire et du docteur en sortant de chez la mère Hellebick ; tous deux, s'acheminant en silence, réfléchissaient profondément sur tous ces faits merveilleux.

Arrivés à la porte du médecin, ils allaient se séparer, lorsqu'un incident nouveau vint jeter un peu de clarté sur les événements mystérieux dont nous vous avons entretenu. On demandait le docteur à cet instant même pour un malade.

C'était la servante d'un chanoine de Saint-Jacques, qui requérait pour son digne maître les secours temporels et spirituels. « Le cher homme se meurt d'inquiétude, disait-elle, autant que d'ardente fièvre à lui survenue depuis l'autre soir que, par ruse d'une sorcière, fut conduit à certaine fête infernale, sans doute, en laquelle s'est trouvé prendre part le pauvre homme ! sans pouvoir dire

le comment : voire même il y a marié une jeune fille avec un chevalier, pour lequel mariage a été richement guerdonné; outre plus, s'est assis au banquet des noces, où s'étant endormi, s'est retrouvé le matin sur le perron de sa porte en se réveillant. »

A ces paroles, le vicaire échangea un coup d'œil avec son compagnon. L'un et l'autre comprirent que, selon toute apparence, ils étaient sur le point d'apprendre quelque chose de plus que ce qu'ils savaient déjà; et ils suivirent la servante.

Ils trouvèrent le chanoine fort agité et fort malade. Rassuré toutefois autant que possible par les deux visiteurs, médecins de l'âme et du corps, il leur conta en peu de mots : « Qu'il avait été requis un soir pour aller exhorter un mourant, et conduit, par une vieille femme, du côté de la rue de la Grande-Truanderie; et qu'arrivés près du puits qui est au milieu de la place d'Ariane, comme il faisait très-obscur, la vieille, qui allait chercher de la lumière, lui avait dit de l'attendre près de la margelle du puits. Il avait donc marché à tâtons, jusqu'au milieu de la place; mais tout à coup la terre vint à manquer sous ses pas, il n'avait pas trouvé la margelle, qui avait été enlevée sans qu'il eût su comment, et il s'était senti précipiter dans le puits. Déjà il se croyait mort, et disait son *in manus*, quand il se trouva doucement retenu par quelque chose d'élastique, comme le serait un vaste coussin tendu par des cordes, au tiers de la hauteur du précipice, et si bien agencé qu'il ne sentit pas la moindre contusion malgré la rapidité de la chute. Il en fit une seconde immédiatement après, avec tout l'attirail qui le portait, et tomba sur un second et très-large tissu aussi

douillet que le premier, mais placé en plan incliné; de sorte qu'à peine son corps y fut-il arrivé, qu'il roula d'un côté, et entra dans une ouverture voûtée en longue galerie, qui communiquait au puits, à quelques pieds au-dessus de l'ean.

Dans cette galerie, fort noire, quatre bras robustes l'avaient saisi et comme enveloppé dans une espèce de couverture, pour le transporter jusque dans une vaste salle, richement décorée, illuminée et parfumée, où il avait vu, avec la plus extrême surprise, une réunion d'êtres vêtus de costumes étranges et magnifiques; d'une estrade voisine, recouverte de tapis de Perse, une douce musique de voix et d'instruments se faisait entendre : alors il vit s'avancer, au milieu d'une suite superbe, une jeune et belle fille parée d'une tunique bleu d'azur, brodée de perles, et la tête chargée d'une brillante couronne de rubis; elle était suivie par un chevalier d'une démarche noble et remplie de grâce, qui échangea avec elle un anneau, puis, un rideau s'étant levé au même instant, le chanoine avait vu un hôtel pompeusement orné, avec cierges flambants; aussitôt, l'assemblée s'était agenouillée, et l'un des assistants s'était écrié : Place au prêtre! Chacun s'était rangé, et le chanoine s'aperçut seulement alors qu'on l'avait revêtu d'une étole sans qu'il s'en doutât, et que pour monter à l'autel, où les clercs et enfants de chœur l'attendaient, il ne lui restait plus que trois pas à faire en avant.

Sous l'empire de cette hallucination étrange, le bon chanoine avait officié, se demandant intérieurement quels noms étaient ceux des fiancés qu'il allait unir... Mais, pour cela comme pour tout le reste, il n'avait pas trouvé de difficulté, car les chiffres en transparents, en fleurs et

en or, dessinés de toutes parts, répétaient si souvent *Raoul de Charonne* et *Agnès Hellebick*, qu'il lui avait semblé que c'était chose connue, convenue et décidée.

Il se souvenait encore qu'ayant fait une exhortation dans laquelle il avait parlé du bonheur des parents des jeunes époux, qui sans doute voyaient combler l'espoir de leur vieillesse et leurs vœux les plus chers, la jeune fille avait pâli, et le jeune homme avait serré les poings avec colère. Alors une voix sonore et douce s'était fait entendre, disant :

« Plus n'ont de parents ceux qui sont adoptés par les Gnomes : fille et fils d'adoption de tous nos vieillards des deux sexes, les voilà devenus, de même que deviennent frère et sœur de nos enfants ! car en ce lieu-ci ne se trouve point la triste habitude de la séparation, isolement et division des humains, comme elle est pour ceux qui habitent la dure écorce de la terre dont nous habitons le sein et le cœur ! Ici se trouve tout en partage commun, à commencer par celui des affections !... Ne sommes tous qu'une même famille ! »

Après cette singulière cérémonie, le chanoine, de plus en plus ravi en extase, avait assisté à un banquet délicieux et d'une somptuosité dont il ne se faisait pas d'idée : mais là s'arrêtaient ses souvenirs, il s'était endormi, après qu'on lui eut remis une bourse pour lui, et une pour les pauvres ; elles étaient l'une et l'autre remplies de pièces d'or au coin de Philippe II, et toutes neuves frappées. Aussi, quand il s'était réveillé sur le banc de sa maison, au point du jour, il crut longtemps qu'il avait fait un rêve bizarre ; mais comme il retrouvait les deux bourses d'or dans sa poche, il ne douta plus de la réalité de son aven-

ture. Pour s'en éclairer davantage, il était allé le lendemain au puits de la rue d'Ariane ; mais il avait trouvé la margelle intacte : nulle ouverture dans les parois intérieures, et au fond l'eau limpide et claire, réfléchissant l'azur du ciel.... On comprend comment la raison du bon chanoine, sans cesse aux prises avec ce souvenir extraordinaire, avait fini par défaillir en cette lutte ; de plus forts y auraient péri.

Après cette espèce de confession, le docteur et le vicaire n'eurent pas de peine à expliquer tout ce qui leur semblait miraculeux auparavant : les pièces d'or nouvellement frappées, comparées attentivement à d'autres, leur firent même faire une découverte de plus ; savoir : que les adroits et hardis Gnomes prétendus qui s'étaient ménagé de si brillantes retraites jusque sous les murs de la capitale, y battaient encore de la fausse monnaie, ce qui expliquait leur opulence extraordinaire.

Après s'être consultés, ils convinrent d'aller ensemble faire leur déclaration à M. le prévôt général du Petit-Châtelet ; ils partirent dans ce dessein, après avoir rassuré et consolé le chanoine, sans pourtant lui rien dire de ce qu'ils avaient deviné.

Mais devant le sire Robert de Charonne, qui revenait lui-même en ce moment de son audience auprès du roi, un désappointement nouveau les attendait. Le vieillard les écouta fort tranquillement, comme un homme qui sait à quoi s'en tenir et qui a son thème fait d'avance, et leur répondit : « Me semble, mes doctes et braves prud'hommes, que vous êtes en grande erreur dans vos jugements : ne nie point les faits desquels vos yeux se sont crus témoins ; mais si ne veux-je croire, pour ce, les conséquences tirées

par vous. Me semble même impiété grave, car l'Église reconnaît des esprits de sortes diverses. Adonc Gnomes et autres démons sont possibles, mais fausse monnoye ni larcins ne sont choses réelles ici; ce sont plutôt maléfices diaboliques, dont vous baillerai l'assurance par consulte de monseigneur l'archevêque. Or ma décision sur ledit cas est prinse. » — Cela dit, le prévôt général les congédia tout ébahis de ce singulier jugement de la part d'un homme si savant et si difficile à tromper. En s'en allant, le docteur dit au vicaire : « Messire, comprends à présent les choses... et me voilà sûr que les Gnomes battant monnoye ont les bras longs, et tant, que ne serois nullement surpris qu'ils pussent l'étendre de dessous terre jusqu'à l'hôtel du Châtelet, voire même jusqu'à l'archevêché ! Or, donc, taisons-nous, et mirons la fin de tout ceci. »

Cette fin ne se fit pas attendre : soit que le docteur eût bien deviné, soit une autre raison que ne donne pas la chronique, on fut fort surpris, dans le quartier de la Petite-Truanderie, de voir un jour le sire Robert de Charonne, prévôt général du Petit-Châtelet, venir faire une visite à la pauvre demeure de la bonne mère Hellebick. Plus surpris encore fut-on, d'entendre le noble vieillard dire à la bonne femme : « Que son défunt mari était d'origine étrangère et de haut lignage, et qu'il venait de recevoir la restitution de sa fortune consirable, pour la remettre à sa fille, unie en légitime mariage, ratifié par son plein consentement paternel, à son fils Raoul. »

On comprend que la mère Hellebick ne refusa pas son consentement; elle ne l'exprima pourtant que par son silence, car il lui aurait été impossible de prononcer une parole.

Le lendemain, le sire de Charonne embrassa son fils.

Est-il besoin de t'expliquer, lecteur sagace, ajoute la chronique, que les truands, par l'office de leur reine, la bohémienne Néphelle, avaient racheté leur liberté et leurs richesses ?

Raoul, entraîné chez eux de la même manière que le chanoine qui l'avait marié, n'avait pas cru un moment aux Gnomes; mais il s'était prêté de bonne grâce à tout ce qui le rapprochait d'Agnès, car il l'aimait éperdument.

Néphelle lui avait avoué franchement ses intentions futures, sachant que sa tribu devait être dépouillée et bannie, et sa résolution d'intéresser la cupidité du vieux sire de Charonne, en faisant une très-riche dot à Agnès.

Bien que ce moyen répugnât à Raoul, comme il fallait décider son père il avait consenti ; sauf à rendre les dons après son mariage ratifié.

En conséquence de tous ces arrangements secrets, Robert de Charonne, d'accord avec les truands, avait fait rapport au roi, disant : « Que la superstition et crédulité populaire avaient fait courir bruits sinistres et mensongers sur une classe *orde* et *vilaine*, il est vrai, mais *orde* et *vilaine* seulement par *misère* et *abandon* ; car s'y pouvoit trouver aisément d'aucun, voire même plusieurs aptes à divers offices utiles. C'est pourquoi leur seroit octroyé de vivre et habiter, comme tous autres, en chaque rue et ruelle de la grand'ville. »

C'est de cette époque assurément, dit le chroniqueur, que nous voyons filous, larrons et truands, répandus à tous les étages de la capitale.

Quant au peuple, on lui laissa en pâture l'histoire des

Gnomes ; il eût été même impossible de lui persuader le contraire, on l'aurait privé d'une illusion et d'un bonheur. Tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles ne rêvaient plus que Gnomes, esprits souterrains, et dans leurs plus grands soucis ils se disaient, pour consolation, que peut-être ils seraient secourus par quelque puissance sortie de dessous terre. Les diseurs de bonne aventure gagnèrent beaucoup d'argent à cette occasion ; tant il est vrai que le monde où nous vivons n'offre pas assez de jouissances réelles pour tous, et que le malheureux, pour supporter les peines de sa triste condition, a besoin de quelque croyance fantastique qui le soutienne, l'amuse, le console ou le trompe. De sorte que si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise ! dit le chroniqueur, « advient le positif des choses en ce biau royaume de France par la science trop grande, adviendra de même grand ennui pour les puissants, et nul soulas pour les petits ; car le dispositif des choses n'est autre que le savoir du bien et du mal, comme la pomme de l'arbre de nostre perdition.

« Quand donc adviendra ce temps si désastreux, plus alors ne seront illusions aucunes pour dorer les jouissances aux gens heureux, et plus de déceptions bénignes aux infortunés, lesquels comprendront trop la vie pour garder nulle espérance ou consolation chimérique. Aussi dit le saint Évangile : Bienheureux les pauvres d'esprit, car ils rêvent du ciel et le royaume des cieux est à eux ! Et moi (continue le vieux légendaire), vous dis au rebours : Malheur à ceux-là qui ne croient plus à rien, car n'espèrent pas du ciel et ne jouissent pas même sur la terre ! »

Je demande pardon des citations de mon auteur, je ne les rapporte que pour montrer sa gothique bonhomie.

IV

LE PUITS D'AMOUR

Le puits devint donc très-célèbre, et cela dès que la merveilleuse histoire d'Agnès fut répandue; et nul doute que les visites à cette piscine salutaire n'eussent été aussi fréquentes que celles attirées par le fameux puits de Mahomet à la sainte ville de la Mecque, sans l'incident qui nous reste à raconter.

Parmi les personnes illusionnées, nulle n'attachait plus de prix à sa crédulité que la bienheureuse et charmante Agnès. Présentée à la cour le lendemain au soir, toute resplendissante de l'éclat des pierreries, et plus encore de celui de sa beauté, elle n'y trouva rien d'extraordinaire. Elle avait vu d'aussi belles choses chez les Gnomes; te comme elle ne montra aucune surprise au milieu de cette brillante assemblée, on présuma qu'elle était habituée à toute la magnificence des rois.

Cependant les yeux de l'envie interrogeaient chaque

mouvement de la naïve jeune fille, plus d'une mauvaise langue commençait déjà l'estimation des riches parures d'Agnès.

Raoul de Charonne était généreux, chacun le savait; mais son père lui faisait une maigre pension pour un chevalier. Raoul, fier et noble de cœur comme de lignée, ne voulait rien de mal acquis. En sortant du palais de Philippe II, il dit à Agnès: « Chère mie, vous trouve plus belle sans tant de joyaux; et vous prie même de les ôter pour l'amour de moi : aussi bien vous dois apprendre les causes mystérieuses de nos fiançailles et m'approuverez pour sûr. » Agnès obéit sans balancer et sans s'informer de rien : cela plaisait ainsi à *Raoul*, n'était-ce pas une loi pour elle?

Au soir, le vieux Robert étant venu voir son fils, il le prit à part et lui dit : « Raoul, la fortune de votre femme consiste en riches et opulents joyaux, lesquels valent grand prix, le sais très-bien, mais ne rapportent autre chose que contentement et vanité folle ; cette fumée n'est suffisante à gens bien advisés : ai donc résolu faire vente d'iceux joyaux à notre seigneur le roi, lequel a trouvé lesdites pierres admirables, et d'acquérir belles et bonnes terres et domaines avec l'argent qu'il en baillera.»

Raoul répondit vivement qu'il avait rendu les joyaux à la bohémienne, attendu qu'il trouvait trop au-dessous de lui de se parer de richesses venant d'une source impure, et qu'on ne pouvait avouer ; puis redoutant les remontrances avides du vieillard, il sortit pour ne pas les entendre.

Le vieux Robert, sans balancer aucunement, passa dans la chambre de la mariée, et lui dit avec une voix altérée

par la colère : qu'il ferait annuler et casser son mariage, qu'elle ne reverrait jamais son époux, si les diamants, perles et rubis qui composaient sa parure n'étaient remis sur l'heure dans ses mains, et que de plus il donnerait sa malédiction à Raoul. » — « Las! s'écria la pauvre ingénue, ne vous faut pas courroucer pour si peu, mon digne seigneur et père!... Ne me sont rien, tous les joyaux du monde, auprès de mon ami. Vitement vais vous les quérir, ou d'autres semblables : car ne sais où est Raoul. » Ainsi parlant elle sortit; et le vieillard, ne pouvant la suivre à cause de son grand âge, ordonna à deux écuyers de ne point la perdre de vue jusqu'au logis de la bohémienne Néphelle, chez laquelle lui-même s'achemina en litière et du plus rapidement qu'il put : mais il arriva au coin de la rue d'Ariane tout juste pour être témoin du plus lamentable spectacle.

La tendre et trop crédule enfant, penchée sur la margelle du puits, lui cria en joignant les mains : « Pour Dieu, Monseigneur, deux minutes ! et je reviens : ne déchaînez pas la malédiction sur votre fils mon cher bien-aimé ! deux minutes donc, pour Dieu et la Sainte-Vierge, et ne vous plaindrez plus d'Agnès ! » Ainsi parlant, elle s'élança vers le puits.

Un cri affreux sortit de la poitrine du vieux prévôt; il se pencha sur la margelle : Agnès avait disparu ; l'eau était encore émue, un côté du mur était taché de sang. Des écuyers, accourus trop tard, contenaient les efforts frénétiques du malheureux Raoul qui lui-même sortait de chez Néphelie, et tomba épuisé sans connaissance aux pieds du vieillard. On le plaça sur la litière, qui retourna à la prévôté ; mais ce qui acheva de désespérer le sire de

Raoul, c'est qu'il ne put venir à bout d'obtenir qu'on cherchât à sauver Agnès : tant la croyance était établie qu'elle s'en reviendrait saine et sauve, toute seule comme les autres fois !...

Ce ne fut que le soir, aux flambeaux, qu'on retira l'infortunée.

Il fut prouvé qu'elle avait dû vivre plus d'une heure avant de se noyer ; et qu'étourdie seulement par sa chute, elle s'était longtemps soutenue au-dessus de l'eau à l'angle d'une pierre que ses doigts ensanglantés n'avaient pas quittée.

Devant ce cruel spectacle le cœur du vieillard se brisa et il s'accusa publiquement de ce malheur en s'écriant : « Mort sur moi ! mon fils ne me pardonnera jamais, j'ai tué sa bien-aimée !... Où es-tu maintenant, mon fils ! mon Raoul, où es-tu ? »

Il parlait encore en se frappant la poitrine, quand un long cri de désolation retentit près de sa litière prévôtale dont ses gens venaient de fermer les rideaux à l'angle de la place d'Ariane. Le vieillard se hâta, non sans peine, de fendre la foule en marchant, car il avait à garantir sa riche robe à fourrures du contact malpropre de cette populace. Les cagoux et malandrins survenus au bruit de l'événement convoitaient de l'œil sa riche chaîne et ses hermines ; déjà même il y en avait qui apprêtaient leurs ciseaux pour les découper, quand une main basanée, et couverte de rides aussi déliées que la soie, saisit le bras du prévôt et l'entraîna vitement vers la litière, dont elle écarta les rideaux de serge rouge :

— Le voilà, ton cher Raoul ! regarde-le bien, vieillard, tu l'as tué !

Le prévôt reconnut Néphelle.

En même temps il vit aussi Raoul étendu tout raide sur les coussins de sa litière, Raoul son fils unique, Raoul près duquel se tenait le chanoine de Saint-Jacques, le même qui avait fait son mariage sous terre avec Agnès, et qu'un hasard presque fatal avait poussé avec le flot immense de la multitude à la pointe de la rue Mondétour.

— « Pauvre cher jeune homme, murmurait tout bas le saint abbé, je t'aurai donc assisté à deux fois bien diverses dans ta rapide existence ! Par Saint-Jacques mon bon patron ! je commence à croire que les Gnomes, chez lesquels je te mariai il y a un mois, sont de plus honnêtes gens que les hommes. Espère en Dieu, ombre heureuse, et, si tu n'as pas mérité tout à fait le paradis, tu iras du moins chez les Gnomes, je te l'assure ! »

Cela dit, il avait fait signe à cinq arbalétiers de la prévôté qui survenaient en toute hâte d'élever le corps à la vue du peuple et de le porter sur leurs épaules à l'église la plus prochaine. Le corps de Raoul, recouvert de son armure de chevalier, devenait le sujet des conversations populaires. Son gobisson, espèce de pourpoint de taffetas rembourré de laine et piqué, n'avait pu servir lui-même à rompre l'effort du coup que le malheureux jeune homme s'était porté en voyant Agnès, victime de sa jeune et candide croyance, se jeter dans le puits. Les lèvres de Raoul étaient pâles et décolorées, le sang coulait encore avec abondance de sa poitrine, et le vieillard en reçut lui-même quelques gouttes sur sa robe quand il arriva conduit par Néphelle jusqu'au cadavre.

— « C'est mon fils, c'est Raoul ! cria le prévôt en se suspendant aux brancards de la litière. »

Le capitaine des arbalétiers le soutint avec Néphelle, le chanoine les suivait; et quand ce lugubre cortége, augmenté d'une foule toujours incessante, toucha les portes de la demeure du prévôt général de la vicomté de Paris, le couchant étendait au loin ses larges banderolles de pourpre. Dans cet hôtel dormait non-seulement la fortune de l'avide prévôt, mais une collection précieuse de titres et d'archives. Tout d'un coup une large flamme s'éleva, et une colonne de fumée nauséabonde se déroula comme un noir panache au-dessus des bâtiments de l'hôtel. On courut vainement chercher de l'eau au puits de la grand'cour; l'eau semblait avoir tari tout d'un coup par quelque noir artifice de Satanas. Parmi les gens qui se pressaient d'ailleurs pour éteindre le feu, le capitaine des arbalétiers déclara depuis avoir reconnu plusieurs ex-cagoux et truand qui alimentaient la flamme au lieu de l'éteindre. Un bon nombre d'entre eux s'étaient même emparés de titres et liasses de parchemins juchés dans des casiers de fer, et les avaient vus crépiter dans cet incendie avec une joie sensible...

Cet événement, si fatal au prévôt de la vicomté, le fit défaillir sur ses genoux, et Néphelle l'Egyptienne fut la seule parmi cette horde de peuple qui eut l'humanité de verser quelqu'eau sur le front du vieillard en débouchant la gourde qu'elle portait à sa ceinture...

— « Qui a donc pitié de moi? murmura le sire de Charonne. »

— « Vieillard, vous méritez peu cette pitié : si malheureux que vous soyez devenu! Savez-vous bien qui sont ceux qui viennent d'incendier votre maison, et de se faire ainsi les vengeurs de votre fils? Ce sont, vieillard, ces

mêmes truands vis-à-vis desquels vous avez faussé depuis deux heures votre parracelo ;, nous le savons, vous avez là sur votre poitrine un acte nouveau de bannissement que vous avez fait signer au conseil, cette nuit même, afin de les perdre et dans l'espoir de posséder leurs miraculeux trésors... »

Et Néphelle, entr'ouvrant elle-même la robe d'hermines du vieux prévôt, se saisit de cet acte, qu'elle jeta dans les flammes.

Cette scène lamentable fit peu d'effet sur le peuple, oublieux de sa nature; d'ailleurs elle n'intéressait qu'un faubourg de la grande ville. N'imaginez pas non plus que le peuple se soit avisé de croire un moment à la fin tragique d'Agnès; l'instinct de la multitude aime mieux une fable qui l'amuse qu'une vérité qui l'attriste. Agnès fut censée, d'après ceci, être retournée chez les esprits souterrains: et comme il se donnait à ce puits, surnommé le *Puits d'Amour*, des rendez-vous aussi charmants qu'illicites; qu'outre les danses joyeuses qui s'y dansaient, les chansons qu'on y chantait et le vin qu'on y buvait dans une taverne à son enseigne, il y avait quelques bonnes âmes assez confiantes pour s'y précipiter dans la nuit, on fut obligé de le combler et de le détruire.

Cependant sous *François I*[er] la croyance superstitieuse durait encore, car, le puits ayant été rouvert, un amant, qui ne pouvait vaincre les rigueurs de sa belle, lui conta la légende du puits fameux et s'y jeta devant elle : par bonheur pour lui, il ne toucha point les parois intérieures avant d'arriver à l'eau, qui était profonde, de sorte qu'il ne se fit aucun mal; et sa cruelle, persuadée qu'elle ferait ce qu'elle voudrait d'un homme aussi crédule, lui cria

qu'elle l'acceptait pour son mari. Elle lui tendit elle-même la corde, et bientôt il se trouva tout transi dans les bras de sa fiancée ravie de l'épreuve. En reconnaissance du service qu'il devait au puits mystérieux, il y fit rétablir une margelle toute neuve avec ce distique qu'on y lisait encore en 1700 en lettres gothiques et mal gravées :

L'amour m'a refait
En 525 [1] *tout à fait.*

[1] Pour 1525.

RENÉ LE TUEUR

CONTE GASCON

I

AVERTISSEMENT A LA BARRIERE

Le vingt-septième jour de juin 1603, les gens de garde commis au poste de la porte Saint-Honoré furent témoins d'un assez grotesque incident.

Du sein d'un nuage de poussière, soulevée par un grand concours de charrettes, ceux qui se tenaient là virent bientôt sortir un maigre bidet, misérablement harnaché de mauvaises cordes, et le bouchon de paille encore à la queue, comme s'il sortait de l'écurie du vendeur. Le cavalier qui montait ce Bucéphale paraissait fort inexpert, à voir les mouvements saccadés qu'il imprimait au mors et les formidables pointes d'éperons que ses jambes pendantes laissaient errer sur les flancs de sa monture. Ce jeune cadet, avenant de sa personne, gardait, au reste, une mise encore plus arriérée que son harnais; il n'avait ni le manteau fleur de seigle, ni le bas de soie incarnadin des élégants de l'époque. Son pourpoint n'était point sang de bœuf; et il

s'exemptait même de porter sur le pied de ses bottes les fameuses découpures, inventées avec tant de soin par Ponpignan, pour faire paraître les rubans et les aiguillettes qui les enjolivaient. Au lieu de manteau court, il avait une houppelande de serge rude ; au lieu de bottes, des ladrines, sorte d'entonnoir en cuir, appelées ainsi en souvenir des ladres ou lépreux qui s'en faisaient une mode utile, en raison de leurs jambes enflées. En un mot, la tournure du cavalier annonçait plutôt un de ces cadets de Paulastron, en Gascogne, qui venaient alors chercher fortune à la cour de France, qu'un gentilhomme galant arrangeant le busc de son pourpoint pour le Louvre.

Et cependant, il faut bien le dire, sa figure était charmante, une figure de clerc, blanche et rosée, encadrée par de très-longs cheveux noirs.

Ce qui n'était pas moins curieux que son ajustement, c'était l'immense rapière à laquelle ce jeune cadet semblait être attaché, et dont le frottement devait irriter encore l'excitation de sa haquenée poudreuse. Cette rapière n'avait pas moins de cinq pieds de long, comme la terrible épée de Jean Chandos!

Arrivé à toute bride devant la porte de ce faubourg (il n'était guère plus de neuf heures du matin), le cavalier fut très-surpris de voir sa bête s'arrêter alors tout d'un coup, et se montrer tellement rétive au fouet comme à l'éperon, que force lui fut de descendre. Aux coups furieux de son maître, le bidet opposa la plus obstinée des résistances ; il rua, piaffa, et n'en voulut point démordre. Il faut croire, sans doute, que la porte Saint-Honoré, témoin récent de l'assassinat de Saint-Mégrin, l'intimidait, ou plutôt qu'il préférait l'air des champs à celui de la ville.

Dans ce duel d'un genre nouveau, et quand tous les

oisifs et les bourgeois s'attroupaient déjà autour du jeune homme, un personnage fendit la foule en peignant d'une main sa moustache et touchant de l'autre (mais seulement du rebord) son large feutre à la portügaise.

— « Cap de you! dit-il au cavalier, vous me semblez bien empêché, monsur, et votre cheval tient à retourner au pays. Où l'achetâtes-vous, avec votre permission? »

— « A Courbevoie, répondit notre jeune cadet. C'est un maquignon qui me l'a vendu trente-cinq écus. »

— « Ventre de loup! ceci n'a pas dû bien mener votre boursette. Hé! n'est-ce pas elle que je vois là-bas, la pauvre petite honteuse? J'ai ouï dire, monsur, que cela n'était guère prudent en ce pays-ci, de laisser pendre à l'arçon l'escarcelle du cavalier..... Voulez-vous point que je fasse sauter à votre bête ce maudit pas qui vous attarde? »

Voyant que Réné hésitait :

— « Oh! n'ayez crainte. Je suis capitaine de mon état, et j'ai été chargé par M. d'Épernon des remontes de La Rochelle... Il faudra bien, par la pistoulade du siége de Lamballe! que mademoiselle votre jument me soit soumise! »

Le jeune cadet, confondu de l'obligeance de cet homme, lui tint lui-même l'étrier. Dans son empressement, il oublia sa bourse pendue à la selle. Il flattait lui-même le poitrail de l'animal, et disposait le manteau de l'officier sur la croupe de sa mule. Le capitaine, les rênes en main, partit comme un trait...

René, voyant le cheval se cabrer, bondir, et le cavalier si ferme et si intrépide sur l'arçon, ne se contint pas de joie. « Bravo! lui criait-il, bravo, monsieur le capitaine! bravo! Vive Dieu! il fend l'air ainsi qu'une mousquetade. Bon! le voilà qui est emporté et qu'il défonce les boutiques! Arrêtez, monsieur, arrêtez donc, arrê... »

Le pauvre jeune homme ne put achever, la respiration lui manquait. En même temps qu'il criait, il courait aussi. Le bidet et la plume du capitaine n'étaient déjà plus qu'un point noir...

René commença dès lors à soupçonner que ce capitaine pourrait bien n'être qu'un fripon. En ce moment la foule le poursuivait déjà de grands rires et de huées moqueuses.

— « Patience, mon gentilhomme, patience, attendez là, sur cette borne, vis-à-vis l'hôtel du Bouchage, c'est un bon endroit de rendez-vous, et votre page s'en va sans doute revenir.

« N'êtes-vous pas, mon ami, de ceux de M. de Roquelaure? Vous trouverez à cette heure ses laquais qui boivent tout proche; ils vous montreront mille jolis tours de cartes : la carte courte, la longue, la cirée, la pliée, la poncée, l'attrape, la ripousse, l'ange, le chapeau, et mille autres leçons d'escamotage! De cette manière, vous rachèterez bien vite un autre cheval et donnerez dès demain une fière platassade* à ce capitaine.

« L'insolent! ventre de saint Christophe! oh! vous le trouverez pour certain, car il me souvient de l'avoir vu sur le midi, l'autre jour, se promenant tout éperonné par la grande salle du palais. C'est un de ces croquants qui jouent au brelan devant le Louvre, avec des dés de plomb et de vif-argent.... Voulez-vous, Monseigneur, que nous vous remenions par les deux oreilles votre beau courrier?... »

Ces quolibets de la foule poursuivaient encore le pauvre clerc quand il descendit les rues. René comprit bien vite, après un tel début aux portes de la capitale, qu'il ne de-

* Coups de plat d'épée.

vait guère se fier à la bonne foi de ses habitants. Ce jeune homme, en arrivant à Paris, était loin pourtant de vouloir y faire figure; il venait simplement fréquenter les cours de Sorbonne, étudier le théâtre et enseigner le chant italien. C'était, au dire de ses maîtres, un garçon d'esprit agréable, un diseur ingénieux, un clerc galant, qui, par son savoir, pouvait aspirer à devenir un jour aumônier, et qui faisait en attendant mieux des comédies. Il en apportait une intituléo *la Circé*, que le recteur de l'université de Pau n'avait pas voulu faire représenter à cause de la dépense; puis, il ne s'était trouvé personne qui se souciât de la métamorphose des amis d'Ulysse. M. le duc d'Agaran avait d'abord attaché ce jeune homme à sa fortune, et l'avait mené en Italie. Le pays de René était le Béarn, et la mort de son protecteur le força bientôt d'y retourner. Mais un désir insurmontable de curiosité appelait le jeune clerc à Paris. Le Paris d'alors, Paris espagnol et gascon tout à la fois, espagnol par ses rodomontades de bravoure, et gascon par son langage, offrait une expression d'originalité et d'esprit qui en faisaient une ville à part, une capitale appelée à résumer merveilleusement ce siècle. Placée comme intermédiaire unique entre les mignons de Henri III et les raffinés de Louis XIII, la noblesse aventureuse de ce temps, noblesse de cape et d'épée, souvent sans chausses et sans pourpoint comme son roi, le roi de Navarre; noblesse plus vantarde qu'un capitoul de Cyrano, plus pauvre que le plus pauvre cadet de Gascogne; cette noblesse pour laquelle d'Aubigné, dans son *Fœneste*, inventa cet admirable chapitre XX qui traite de la *gueuserie;* cette noblesse, on le pressent bien, tenait à elle seule tout le cadre de son siècle! Elle seule agissait, vivait, intriguait. Il n'était permis à qui que ce fût de rester oisif, de passer timide et

irrésolu, la visière de son courage baissée; ce siècle avait le front haut, matamore et brave comme son maître Henri IV. Il parlait debout, les manchettes jusqu'aux coudes, et les chausses sur les talons.

Il pleuvait alors à la cour de France des capitaines, des mestres de camp et des enseignes de toutes nations, comme au temps de Henri III il y avait eu des poëtes et des complaisants. Toujours dispos, toujours en marche, éperonné jusque dans son lit, et sanglé pour la bataille, ce siècle, qui forçait en plaine tant de villes, de places fortes, de redoutes, une fois rentré chez lui semblait prendre à tâche de se consumer en frivolités de tout genre; il se pomponnait, se chargeait de rubans, et se pavanait dans les antichambres, toujours rude et lourd malgré ses dentelles de Flandre, ses fourreaux de velours, et ses brassards de pierreries *. On comprendra facilement qu'un tel siècle ait pu nuire aux intelligences, si occupé de lui, si grand vainqueur, si bouillant cerveau qu'il était! Tout ce qui ne portait pas l'épée se trouvait honni; tout ce qui ne se battait pas était insulté. Papistes, huguenots, nobles et commis, tout le monde se battait. On se battait pour sa maîtresse ou son panache, on se battait à l'épée et au poignard, au *petit duel* comme au *grand duel*, à la miséricorde, à l'espade, au pistolet. Sous peine de passer pour le dernier des manants, on devait, avant trente ans, avoir déconfit une brigade, pour n'être pas en état piteux et rechigné à la cour. Ce ne fut guère qu'en juin 1609 qu'Henri IV rendit l'ordonnance défi-

* Si vous abiez vû M. de Sulli commander à un bailet à l'Arcenal abec sa calotte qui est vien pis que la perruque, un *vrassard de pierreries* à la main gauche, et un gros vaton à la droite... (Agr. d'Aubigné, *Fœneste*, 1er vol.)

nitive contre les duels, ordonnance qui ne *finit* rien, pas plus que toutes les ordonnances, bien qu'elle condamnât à être pendus *par les pieds* ceux qui se seraient seulement entre-appelés en duel. Callot est le seul peintre qui puisse nous aider à reconstruire dans notre idée les figures rodomontes et gasconnes de cette époque, quoique son burin n'ait retracé toutefois que celles du siècle d'après. Les raffinés de Callot ont le regard fier, la moustache cirée, le petit manteau court, des roses aux pieds et aux jambes, à l'épée, au busc du pourpoint. Si tel n'était pas entièrement le costume de ceux de Henri IV, il n'y avait guère de différence entre eux que celle qui existe entre un habit frais et un vêtement râpé. Les duellistes du temps de Louis XIII, ces raffinés que l'un de nos chroniqueurs modernes * a confondus et anti-datés en les reportant au règne de Charles IX, sont aussi musqués qu'un mignon ; ceux de Henri conservent à la fois la rudesse de la Ligue et la hâblerie de la Garonne. Ils empruntent tout, et ne paient rien ; laquais, broderies, chez eux tout est loué : c'est l'histoire de *parestre*, comme dit ce fin baron de Fœneste. Leur défend-on le duel, ils vont s'entre-battre à la frontière, en Guienne, en Saintonge, en Périgord. Il y en a qui, dans le fort d'un combat, prennent leur épée de la main gauche pour sauver un bracelet de cheveux de leur maîtresse, brûlant déjà du feu d'une pistoulade. C'est un siècle brave et cauteleux, galant et tueur, traversé d'amours et d'embûches. Il ne fait pas bon d'avoir des ennemis et des maîtresses dans ce temps-là ! Fervacques, ami de d'Aubigné, lui sert du poison dans un potage ; ce poison lui fait tomber les cheveux et peler la

* M. P. Mérimée, dans sa Chronique de Charles IX.

peau au bout d'un mois. Confident malheureux d'une amourette bourgeoise du roi de Navarre, La Roque manque d'être assommé sur place par des batteurs de pavé. Une fois les affaires de la religion terminées, et la cour soumise au catholicisme, il se trouve encore des forcenés qui se daguent pour le dogme en sortant du jeu de paume. Bien avant les espions de Concini, on voit à cette même cour des espions. Mais tout ce monde rit, se salue, se donne la main dans la grande cour du Louvre. En un mot, cette jeune noblesse du roi de Navarre, à force de combattre en champ clos, en est venue à se constituer elle-même le juge de la moindre injure. Elle soufflette ses traîtres du plat de son épée, et tue les ennuyeux sur le pré. Quant à la science, elle en fait fi ; mais non des épigrammes et des bons mots : sa science, à elle, c'est la mode, la grande science du costume. *Fortunæ tonsor quisquè suæ ;* cette devise d'un barbier d'alors est devenue la devise universelle. Tout le monde gagne sa vie et ses éperons à cette cour, depuis le capitaine jusqu'au cadet, depuis le tailleur jusqu'au professeur d'escrime. Le professeur d'escrime ! voilà le véritable seigneur de cette époque galante et querelleuse !

On ne sera donc pas surpris que René, songeant à son peu de ressources, dans cette immense capitale, privé d'un seul coup de son cheval et de sa bourse, se soit fait conduire au plus vite chez le maître d'armes Franciscas.

II

LES PERPLEXITÉS DE LA SCIENCE

Si l'on veut bien songer à la position de ce jeune clerc, on verra qu'il ne pouvait rien faire de mieux dans ce temps d'ignorance, et de mépris pour la Sorbonne, que de s'adresser naturellement au premier pouvoir d'alors, celui de l'épée ; la robe ayant hélas ! bien perdu de son crédit ! Chemin faisant, le nouveau débarqué voyait des choses bien inexplicables pour lui : dans la rue, par exemple, des gens à manteau qui le regardaient dans le blanc des yeux, des gentilshommes fiers comme des paons de leur grande plume ; au théâtre, des comédiens pitoyables qui jouaient par les halles aux *Pois pilés*, pièces informes de l'époque, mêlées de sérieux et de burlesque, et continuées depuis le roi François Ier jusqu'à ce règne, à la grande joie des badauds.

Depuis quelques jours, pourtant, René, objet des dédains de la populace, se prit à réfléchir sur son équipement

délabré, et, à force de chercher, il réussit, sur la seule garantie de sa bonne mine, à se faire tailler un habillement complet et à louer un porte-fraise en fer-blanc, d'où il avait tiré la plus éblouissante des collerettes. La servante du *Chapeau-Rouge,* hôtellerie à laquelle il s'était logé, éprise d'une véritable commisération pour ce beau jeune homme, lui avait acheté elle-même des époussettes, un miroir, et un fer à trousser la moustache, meubles indispensables à la toilette de ce temps. René, ce jour-là, était donc tout à fait digne d'être pris pour un matamore, d'autant que la longueur immodérée de sa rapière le faisait regarder et presque suivre de tous les passants ; il était épanoui comme ses roses, qui lui tombaient bien plus bas que le genou, et son mantean d'écarlate coupé à la castillane devait le rendre tout à fait digne des bonnes grâces du maître d'armes Franciscas, pour lequel René tenait de son oncle une lettre de recommandation. A quelques pas de la porte, le jeune clerc éprouva un invincible désir d'en prendre lecture ; désir d'autant moins indiscret à ses yeux, que le scel en était volant. Profitant de la ruelle solitaire par laquelle il passait, il lut ce qui suit :

« Mon cher ami Franciscas, je te recommande mon petit neveu René. Je te convie, d'après notre ancienne amitié que tu dois te ramentevoir, de faire battre l'enfant le plus tôt possible. Il veut être clerc, ce qui est un pauvre état par le temps qui court. Arrange-lui donc quelque petite affaire ; et dissuade-le bien de suivre le chant et les écoles, qui le perdraient. Quand il se battra, sers-lui de parrain ; quand il ne se battra pas, cherche-lui quelqu'un contre lequel il se batte. De cette manière tu le tiendras toujours en haleine, et l'empêcheras d'étudier les comé-

dies espagnoles dont il est fou. Dès son enfance il a toujours aimé les parchemins, et pour cela je le fouettais en diable ! si tu es content de René, je lui ferai passer une lettre pour M. de Montespan, lequel m'a promis son amitié et quelqu'argent pour procurer des hardes à ce petit savantas.

« Ton camarade de la guerre d'Aunix, et ton *second* pour la vie.

« FRISQUET. »

La perplexité du jeune homme devint très-grande. Renoncer à ses chères études ! ne plus chanter, ne plus lire ! ne plus faire de madrigaux et de sonnets ! avoir, au lieu de vers, des jurons, du vin et des provocations sur les lèvres ! devenir l'élève et le compagnon assidu de Franciscа ! hanter à chaque heure du jour les tavernes et les salles d'armes ! René voulait bien porter une rapière, fût-ce même celle que l'on nommait alors la *Massacroire,* mais il ne voulait pas s'en servir. C'était le petit clerc le plus doux, le plus timide qui se fût vu. Il n'avait jamais appris la quarte basse, et ces furieux exercices et cette vie aventureuse lui faisaient peur. Nul doute qu'à ferrailler de la sorte il ne perdît bien vite sa voix de page. A quoi lui servirait-il d'avoir disputé en latin, pendant trois ans, à l'université de Pau, et chanté à la suite de M. d'Agaran dans la chapelle Sixtine, à son voyage d'Italie ? Comment lutterait-il d'ailleurs avec les braves de ce temps, et quelle serait l'issue de ces belles témérités ? Ces réflexions l'assiégeaient quand il souleva le marteau de Franciscas...

La maison du maître d'armes était située dans la rue du Cœur-Volant. A voir ses barreaux épais, on devait croire qu'il n'avait jamais existé maison ou prison plus sûre en aucun lieu de la terre. L'abord en était silencieux,

chose étrange pour ce faubourg; on eût dit que les habitations voisines en avaient peur. Celui qui salua René sur le seuil même n'avait pourtant rien de trop rébarbatif. C'était le maître d'armes en personne, habillé d'une grande casaque violette, et tenant une pince de forgeron à la main. Il introduisit René dans une petite chambre entièrement nue, où gisaient à terre quelques armes en mauvais état, parmi lesquelles René distingua des espades, des miséricordes et des escopettes. Dans un angle de cette chambre deux apprentis de maître Franciscas avivaient la flamme d'une large cheminée, dans laquelle le professeur d'escrime fourbissait lui-même certaines grandes épées contournées à l'italienne pour faciliter la méthode des dégagements. Il y avait aussi dans cette fournaise nombre de casques et de cuirasses, armures bossuées et malades pour la plupart, et que Franciscas, à la fois professeur et vendeur d'armes, remettait en fonte. René fut reçu avec force accolades dans cet atelier de Cyclope.

—«Lé galant hommé qué monsur votre oncle! s'écria le maître d'armes; songer à moi pour vous faire tuer, mon jeune cadet! voilà une action qué jé n'oublierai dé ma vie! »

— « J'imagine que vous n'aurez garde de vous presser sans m'en prévenir, maître Franciscas. »

— « Sans vous en prévenir! ventre dé saint Fiacre! oh! n'ayez garde; j'irai plutôt en votre lieu et place, mon jeune ami. C'est une chose drôle, en vérité, qué jé né sois pas mort à ce siége d'Aunix, avec votre oncle! Lé vaillant oncle, Monsur, qué vous avez là! Jé l'ai vu faire six heures dé route par les mousquétades les plus dodues; elles tintaient plus épaisses qué la grêle! Jé né vous dirai pas non plus les merveilleux coups qu'il réçut à Douai, au

point qué sa jaquette en était trouée comme une feuille de vers à soie! Santo Crépasi! voilà un homme pour les exploits martiaux! »

René baissa la tête en signe d'assentiment. C'était la première fois qu'il entendait une si belle oraison funèbre de son oncle.

— « Or çà, pétit savantas, reprit le maître d'armes en clignant sa paupière gauche, vous faites donc des tragédies et autres rimailles pour désespérer ce vénérable oncle Frisquet! Cap dé you! il me fâche fort dé vous voir côtoyer lé latinisme. Mauvais rivage, mon ami. Nous autres gens d'estocade, quand nous avons quérelle, nous né connaissons qué ce mot qui est français : *Sur le pré!* et pour cela il n'est besoin dé grec ni dé latin. »

Le sourire indolent de René laissa croire au maître d'armes qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Ce qu'il voulait éviter surtout, c'était l'examen réfléchi de Franciscas; il tremblait que le redoutable professeur ne lui mît en main une grande épée, plus grande encore que la sienne, et que René entrevit dans un coin noir. Le coup d'œil furtif du clerc ne put échapper à Franciscas.

— « Voici *la Victorieuse*, s'exclama de tous ses poumons le maître d'armes, l'espade avec laquelle je mé suis battu vingt fois ; *la Mappémonde! la Superbe!* Regardez, jeune homme, sa coquille treillissée, et sa courbe à l'espagnole! Quand vous aurez une affaire, ce qui né sera pas long, grâce au soin que jé vais y apporter, vous n'aurez pas d'autre épée : à vous *la Victorieuse!* Vive Dieu! qué jé voudrais être à votre âge, et, comme vous, embourbé dans cé pays où l'on sé bat pour un clin d'œil, Frisquet a dû vous lé dire! Jé compte bien, pour ma part, né pas lé faire languir, ce bon Frisquet! Tenez, voici les gantelets d'armes

et les pourpoints dé maille dé vingt dé ces braves gens : Pompignan, Monglas, Bégole, La Fontaine, lé baron dé Montmorin et Bilemar! Ceci est lé masque dé Balagny, surnommé le brave du Louvre! Ce gros soulier-là appartient à Chénévert lé capitaine, lé plus rodomont capitaine qui sé soit vu! Il a fait mettre force plomb dans ce soulier, afin qu'on né puisse l'accuser de lâcher lé pied en sé battant. C'est un petit homme bizarre qui jure en diable; il parle d'étrangler mille hommes à la fois, et dit qu'il a une tour, à Vasnes, qu'il a fait mûrer parce qu'elle était pleine d'or. Il raconte aussi qu'il a une licorne plus belle qu'il n'y en ait jamais eu en France, et un pélican de qui les yeux d'escarboucles valent un demi-million! En attendant, ce damné capitaine est vénu mé voir pas plus tard qu'hier sur un bidet qui né vaut pas sa licorne; un bidet larronné ce matin-là, m'a-t-il dit, à un jeune cadet. Cap dé you! voilà l'homme avec léquel tous nos galants doivent aspirer à sé battre. Un homme qui vole les bidets de poste et les cadets! Voulez-vous qué jé vous arrange partie avec lui ? Topez là, et ce sera chose faite! »

Heureusement pour René que des gentilshommes, tous élèves de Franciscas, ayant fait du bruit aux portes, il put, à cette phrase même, prendre congé du maître d'armes.

III

Il jura bien de ne plus remettre les pieds chez ce maudit homme. Franciscas lui avait promis de *ne pas le faire languir*. C'est-à-dire qu'à son premier pas dans la capitale, le pauvre jeune clerc allait payer sa bienvenue par un duel! Il allait devenir l'acteur d'un drame, de mille drames peut-être, lui qui n'avait d'autre ambition que de chanter de l'italien et de faire des comédies! *La Victorieuse,* cette formidable espade de Franciscas, lui apparut alors comme l'épée de Damoclès, menaçante, retenue par un cheveu! Le maître d'armes l'avait terrifié en lui apprenant le nom de son larroneur, le capitaine Chenevert! En dépit de ses angoisses, René fit le vœu de ne reculer devant rien et de s'en fier au hasard. D'ailleurs, se dit-il, j'ai d'autres armes que ces tueurs stupides et grossiers. Mon arme, à moi, ce serait l'intelligence, j'opposerai à ce monde-ci ruse pour ruse! Je marcherai dans cette voie

difficile, sans tirer le glaive comme un véritable clerc ; je n'en poursuivrai que mieux mes rêves chéris, ma poésie, mes études ! Les motets de Leonardo Leo seront toujours mes thèmes de chant favoris, et quelque jour peut-être, à l'aide de ce M. de Montespan, je ferai représenter à la cour ma comédie de *Circé !*

Il regagnait l'hôtellerie du Chapeau-Rouge d'un pas si distrait et si rêveur, qu'il s'égara par les rues en faisant ces réflexions. Le brouillard tombait, et le clerc se trouvait alors au coin du pont Notre-Dame.

—« A l'aide ! à l'aide ! cria un homme qui en battait un autre à quelques pas du poste des hallebardiers. »

—« A l'aide? reprit le clerc, mais que vous a-t-il donc fait ? »

— « C'est un voleur, reprit l'autre. Aidez-moi, si vous êtes brave, à me débarrasser de ce truand. »

Le clerc, interpellé comme brave, n'hésita pas à prêter main-forte à celui qui l'en priait. Il fut bientôt secouru lui-même par quelques hommes qui survinrent, et se prêtèrent à cette besogne. Malheureusement ce conflit de gens cachait une ruse, car ces faux batteurs de pavé n'étaient autres que des soldats du guet qui, en reculant, entraînèrent René dans le poste.

Il se vit coffré et gardé à vue en un clin d'œil. René se réclama de la justice, et se déclara fraîchement débarqué dans la capitale dont il ignorait les coutumes.

— «Ruse de guerre, mon fils. Oh ! nous te connaissons bien; tu es de ceux qui ont frotté hier un serpent du glu au mont Saint-Jacques pour le mettre ensuite dans la plume les bras étendus, et lié à un bâton, n'est-ce pas? avec une mitre et un écriteau d'évêque ! »

Cette momerie grotesque avait eu lieu en effet la veille

par suite d'une gageure entre Balagny et Monglas. Le pauvre clerc protesta vainement de son innocence. Il fallait ce soir-là une victime à messieurs de la pique à quatre cornes : René se trouva dans ce corps de garde au milieu de gens de toute sorte qui tenaient à honneur, et tout en buvant, de se pousser les plus fortes rodomontades. L'un racontait « comment il avait été prisonnier des Turcs cent lieues par delà d'Alep, qu'ils l'avaient pour prison enfoncé dans une pipe et laissé en cet état sur le bord d'un grand rocher, que là il vint un loup qui joua de la patte avec cette pipe (le terrible jeu que c'était !) et que lui, captif, avait tiré les poils de la queue du loup et fait un nœud à ce loup de sa grande moustache gauche de raffiné, qu'alors le loup, se sentant retenu, avait entraîné la pipe du haut en bas du rocher, ce qui avait mis la pipe en cannelle et lui avait rendu la vie sauve, en ce sens qu'il tomba sur le loup et le tua *. »

Un autre maintenait que les huîtres dont on rejetait la coquille en mer se refaisaient comme auparavant; témoin, disait-il, celle à qui il avait confié une double en Alexandrie, et qu'il trouva en Brouage trois ans après.

Ces humeurs gasconnes poussant à bout le petit René, il trouva moyen de se saisir du cornet même du sergent; et pour charmer sa détention nocturne, il ajouta à l'aide de cette écritoire quelques vers à sa pièce de *Circé*. Il mit dans la bouche d'Ulysse le sonnet galant que voici :

De vos beaux yeux vous vous plaignez, Madame,
Las! dites-vous, ce sont des malheureux,
Des meurtriers et de vrais brûleurs d'âme,
Qui, malgré moi, font mille coups affreux!

* Rodomontades de d'Aubigné (loc. cit.).

Et vous voulez sous un voile, Madame,
Emprisonner ces brigands de beaux yeux;
Ah! croyez-moi! laissez leur douce flamme
Briller sans crainte à la clarté des cieux.

Crimes d'amour sont ceux que l'on pardonne,
Donc que chacun de vos regards s'en donne;
Assassinez, brûlez nos cœurs épris:

Ne craignez pas surtout qu'on coure aux armes,
Car, sur ma foi, le plus fort des gendarmes
Vous arrêtant!... serait le premier pris.

Pendant que le clerc se frottait le menton d'un air satisfait en récitant ces beaux vers, un certain baron de Flamache, arrêté pour tapage nocturne dans un cabaret voisin, lut ce poëme avec assez d'irrévérence par-dessus l'épaule de René. Le sonnet lui déplut parce qu'il payait fort cher une comédienne nommée Circé, et qu'il ne comprit pas bien ses rapports avec Ulysse. Ne voulant pas faire toutefois le soupçonneux, il tira de sa poche une bourse assez lourde, et la jeta bruyamment sur la table en s'emparant du sonnet.

Ceux qui vidèrent alors la bourse sur le tapis en firent de grandes risées. Elle était pleine de cailloux et de vaquettes, petite monnaie du temps.

— « C'est assez payer un méchant sonnet, dit le baron pendant que le rouge montait aux joues de René. M'est avis, mon petit clerc, que vous êtes payé par quelque grand vilain pour écrire ces belles sottises! Je maintiens, beau sire, que ma maîtresse lira ce sonnet. Quant à ceci, continua Flamache jetant au feu les autres feuillets du manuscrit, messieurs les sergents en verront la flambe! »

Quelle que fût l'humeur pacifique de René, il s'élança furieux sur cet ivrogne. Il parvint à grand'peine à lui

arracher sa comédie, mais non sans subir les plus vilaines injures. Ceux qui se trouvaient là se levèrent bien vite pour servir de seconds à René, il fut entouré de gens tout prêts à se battre avec lui s'il ne les choisissait pas pour se battre. Le pauvre clerc n'eût jamais pensé qu'une affaire s'arrangeât si tôt. Deux enseignes de Fontainebleau déclarèrent tout haut, sans seulement l'avoir consulté, qu'il acceptait, et qu'il se trouverait le lendemain prêt à combattre à pied et à cheval, ainsi qu'il plairait à l'autre, à la première herbe du moulin de Villejuif. René objecta qu'il n'avait plus, hélas! de cheval, ce qui le mettait dans l'obligation de se battre à pied. Le baron de Flamache, son manteau déjà roulé autour du bras, et sa flamberge dans la main droite, décrivait une rouelle d'estocades dans le corps de garde. Les deux enseignes, tirant le clerc par la cape, le prévinrent alors qu'il avait affaire à forte partie.

— «C'est, lui dirent-ils, qu'il n'y a escrimeur dans Paris qu'il n'ait porté par terre et en terre. Grand-Jean de Franciscas lui-même et le capitaine Chenevert ne veulent plus tirer avec lui. Quoi qu'il advienne, mon jeune cadet, nous avons juré, Valeri et moi, de l'assommer sur place, si vous allez *ad inferos*. C'est une vieille affaire que nous avons à vider avec ces messieurs que le Flamache vient de choisir pour seconds. Nous serons à sept heures précises sur la route; et, reprirent-ils, vous nous obligez de nous choisir, car notre régiment est à deux pas de là. Nous devons toutefois vous recommander le secret le plus profond sur notre assistance; car il ne s'agit rien moins pour nous que d'être cassés par M. de Montespan, s'il apprenait que nous sommes mêlés à cette nouvelle affaire.

René, qui se mourait de frayeur, ne songea pas même à chercher *la Victorieuse* de Franciscas. Une fois en liberté,

il courut à l'hôtellerie. Il allait sortir, pâle et tenant sous le bras sa comédie de Circé, lorsque la servante prit sur elle de le prévenir d'une visite qui aurait pu le surprendre. Un homme en pourpoint noir; personnage au maintien sévère, M. de Montespan, capitaine des gardes du roi, attendait René. Celui-ci préjugea que M. de Montespan était instruit de tout, et qu'il s'en venait le détourner de son projet. Il ne fallait pas un long discours pour l'ébranler. Le capitaine des gardes avait connu l'oncle du jeune clerc; au lieu de le blâmer, comme Franciscas, de faire des sonnets, il l'exhorta à suivre sa vocation de docte. « Nous avons, dit-il, assez de gens à la cour qui tirent l'épée. Cela est bon pour ceux qui perdent au jeu en temps de paix; mais à vous qui n'avez souci du siége de La Réole, ce serait une grande sottise. L'intention du roi est d'ailleurs de punir sévèrement tous ces tournois. Pas plus tard que ce matin, j'ai fait reconduire ce baron du diable sous bonne escorte au château de Loches, château de l'État. Ainsi plus de crainte; et faites des comédies, nos acteurs du Louvre les joueront. Bien plus, si vous voulez me confier celle que vous tenez, je la ferai lire au roi lui-même. Après ce peu de mots, M. de Montespan repartit dans son coche d'osier. »

Le jeune homme, après une si belle visite, pensa rêver; il respirait, il était libre! il ne se souvenait plus des deux enseignes, du baron et du corps de garde. La porte s'ouvrit. C'était Franciscas.

Le maître d'armes était porteur d'une miséricorde et d'une jolie petite espade à pommeau de Florence damasquiné. Il complimenta le clerc et l'embrassa. Peste! lui dit-il, comme vous y allez, mon gentilhomme? je n'ai que faire de vous pousser. En un jour avoir affaire à l'une des meilleures lames de la cour! Pourquoi faut-il que monsur

de Baligny me mande au Louvre pour un coup nouveau qu'il veut apprendre, sans cela j'aurais été votre second! Heureusement que vos deux enseignes sont tous deux de bons compères *. Ayez bien soin de ne pas tenir votre manteau trop roulé, pour jouer de la coquille, et de quitter vos souliers sur le préau, parce qu'il a plu la nuit. Tenez-vous encore la jarretière très-lâche. Trempez votre main dans l'eau, et prenez bien garde aux tours de rescousse de ce maudit homme. A propos, vous trouverez à la porte une petite mule noire; c'est la mienne; vous la monterez, elle vous conduira d'elle-même. »

René se garda bien de dire au maître d'armes qu'il n'avait plus sujet de trembler, et qu'à cette heure le baron de Flamache, son adversaire, arpentait la grande route avec les honneurs d'une brigade de justice. Il prit sa cape et sa rapière à lui, remerciant le maître d'armes de la sienne. Ainsi équipé, il monta sa mule et piqua des deux d'un air de résolution.

Pendant ce temps, les deux enseignes se morfondaient sur le pré à Villejuif. Ils causaient vainement entre eux des affaires du Louvre et du nombre de pistoles perdu la veille par Créqui contre Saint-Luc. Après avoir ratissé le terrain de leur talon de botte, sifflé quelques airs, et joué aux cartes sur un talus d'herbe, ils demandèrent l'heure aux seconds du baron, lesquels s'impatientaient et frappaient du pied aussi bien qu'eux. Sur le refus de ceux-ci de consulter leur cadran, les enseignes en vinrent à les provoquer et à défaire eux-mêmes les boutons, l'aiguillette et le ruban du soulier. Les autres en firent autant, et s'étant pris de querelle ils s'entre-battirent. Les deux enseignes,

* Les *seconds*.

qui étaient de terribles gens, eurent bientôt fait de forcer les autres et de les laisser même sur le pré, les ayant dagués de manière à les empêcher d'être témoins une autre fois. Cela fait, ils décampèrent au plus vite, ayant leurs chevaux très-proche, et devant rejoindre, ainsi qu'ils l'avaient dit à René, leur compagnie.

En arrivant sur le lieu, le clerc trouva l'herbe foulée et, à quelques pas de là, deux corps traversés de si furieux coups d'estoc, qu'il pensa d'abord que c'était Flamache qui lui avait tué ses seconds. Ce ne fut qu'en s'approchant de plus près qu'il reconnut ceux du baron, et remercia dans son cœur le hasard et les deux enseignes. Il trempa sa rapière dans l'écharpe ensanglantée de l'un de ces gentilshommes, foupit son collet, et frotta ses gants sur l'herbe, comme pour faire croire à cette forcenée rencontre, puis il regagna Paris au grand trot.

La mule s'arrêta d'elle-même à la porte du maître d'armes. Précisément, ce même jour, le baron de Flamache avait donné rendez-vous chez Franciscas à quelques spadassins galants de la cour, pour un pari d'assaut qu'il avait ouvert. Ils se tenaient tous rassemblés dans la grande salle d'armes dont les fenêtres donnaient sur la rue du Cœur-Volant. Dès que le pas de la mule eut retenti sur le pavé de cette rue, quelques-uns s'écrièrent que c'était Flamache, d'autres voulurent que ce fût Franciscas qui s'en revînt ainsi du Louvre. Quel fut leur étonnement de voir apparaître, au lieu et place de l'un de ces personnages, un petit jeune homme de vingt à vingt-deux ans, juste de la taille de son fourreau, l'habillement en désordre, et sa lame d'épée faussée jusqu'à la garde! René, qui n'était point connu d'aucun d'eux, comprit bien vite qu'il lui fallait soutenir son personnage. Il frappa la porte de son pommeau en

véritable César, après avoir frisé sa moustache que depuis quelque temps il laissait croître d'une façon exagérée. Il épousseta ses bottes avec sa plume, et fit signe à la mule de reprendre le chemin de l'écurie. Ceux qui le virent arriver dans cet équipage ne songèrent pas même à s'informer de son nom ; mais il y en eut plusieurs en revanche qui voulurent à toute force que ce fut le page de Flamache.

— « Précèdes-tu le baron, petit? demandèrent-ils impatiemment à René. »

Le clerc, reculant de deux pas et fronçant le sourcil avec une dignité tragique, se mit en devoir de tirer sa longue rapière... On put y voir de fort grandes taches de sang et de gros dommages à la coquille.

En ce moment, Franciscas lui sauta au cou en l'embrassant.

— « Messieurs, dit le maître d'armes, je vous présente le seigneur René, l'adversaire du baron Flamache, un de nos meilleurs ! Que la terre lui soit légère, à ce pauvre baron ! mais il commençait à nous devenir bien lourd ! »

Après ce beau *De Profundis*, il conduisit René par la main devant tout ce monde, comme Aman conduisait Assuérus. Le jeune homme eut à subir, dans cette confrontation d'un nouveau genre, de bien redoutables contenances de raffinés, quelques-uns amis du *mort*, c'est-à-dire des fronts balafrés, ébréchés, et des moustaches d'élégants plus longue encore que leurs ongles (imaginez que la mode d'alors était de se faire un cure-dent de son ongle ; cure-dent que les étourdis du jour ne craignaient pas de perdre au moins, et dont ils avaient fait venir la loi) ! René vit donc en un clin d'œil, dans tous ces seigneurs, le monde auquel il allait désormais avoir affaire :

l'orgueil et la joie de sa victoire soutenaient sa démarche; les compliments de Franciscas lui tintaient aux oreilles comme les cloches d'un *Te Deum.*

— « Bravo ! s'écriait le digne Gascon ; bravo, Monsur, vous êtes le véritable neveu de votre oncle ! Imaginez-vous, Messieurs, que c'était là un duel à mort, à extermination ! Ce jeuné cadet a tué le baron et ses deux séconds sur le pré. Rien qué céla. Cap dé you ! voilà un gentil début, et pour ce, continua Franciscas, jé donne aujourd'hui la lécon gratis ! »

Il embrassa de nouveau René, en lui disant à l'oreille :

— « Nous nous comprénons, Monsur, vous n'êtes point un vantard, et ne faites point montre de votre savoir, ceci est nouveau. Oui, jeune homme, et j'en veux faire écrire à l'oncle Frisquet ; mais, pour en causer plus librement avec ces messieurs, venez donc de temps à autre sur le soir au jeu de paume. Vous y verrez tout ce que Paris a de bien troussé et de galant ! »

René s'en fut, et remercia Franciscas pendant qu'il le reconduisait ; il n'entrait pas dans ses idées, comme on l'a pu voir, de prolonger ses entrevues chez le maître d'armes... Parmi ceux qui l'entouraient, il y en eut bien qui froncèrent le sourcil dès qu'il fut dehors, mais presque tous louèrent son courage et le saluèrent en signe d'estime du bord du chapeau en le voyant passer dans la rue. Il y avait peut-être quatre gentilshommes dans tout ce monde qui fussent amis de ce rude baron de Flamache. La grâce du petit clerc, sa bonne mine, et plus encore la haute idée que le maître d'armes avait de son adresse, tout concourut à faire de ce jour un jour décisif pour la réputation de René. C'était un duel à faire dresser les cheveux, dans la bouche de Franciscas ; le maître d'armes

s'en était fait de ce jour le narrateur ! Il contait René et Flamache à qui voulait, sur les marches du petit Louvre. Le baron ne pouvait guère réclamer sous les verrous, et les deux enseignes n'avaient garde de parler de leurs exploits. Résolu plus que jamais à profiter du hasard, et à tenir tête à son siècle par tous les moyens d'adresse, trouvant d'ailleurs son profit dans ces luttes à bon marché, le clerc changea l'aspect extérieur de sa vie, vie paisible du pauvre clerc de Sorbonne, pour une existence redomonte et belliqueuse en apparence, mais qui au fond n'était qu'un masque, une affiche, qui recouvrait ses secrètes occupations. Il épouvanta la naïve servante du Chapeau-Rouge en lui disant qu'il irait chaque soir aux comédies pour y tapager, et en faisant toutes les nuits des brèches à son épée contre la muraille. Après le duel de Flamache, il ne se rencontra pas un voisin assez téméraire pour lui chercher noise au sujet de ces nocturnes vexations.

René fit de la musique aux heures de son choix. Il déclama des tragédies tout à son aise ; il enseigna même l'italien et la magie, qui était la fureur du temps, à de fort grandes dames, sans que les maris trouvassent ses leçons mauvaises. Une fois qu'il eut consenti à se faire un manteau des folles bravades de son siècle, il put sous ce manteau poursuivre librement ses goûts. M. de Montespan le mit en état de bien paraître. Il chansonna les pourfendeurs de ruelle, et fit sur eux des noëls auxquels il jugea toutefois prudent de ne pas mettre son nom. Il ne tarda guère à passer pour matamore, sa plume étant toujours posée sur l'oreille et sa fraise à *confusion* très-confuse dans ses tuyaux. On le regarda comme un de ces esprits goguenards faciles à irriter, un de ces médisants terribles la dague

à la hanche et la rage à la prunelle. Il se fit âpre et grossier dans ses discours comme dans sa mise; il cacha sa fleur d'esprit sous l'écorce la plus rude. Se trouvant un jour à la cour au milieu de trois vieilles duchesses, l'une d'elles, pour l'intimider, lui demanda d'un ton moqueur ce qu'il regardait? — Les antiquités de la cour, répondit René. Ce mauvais mot l'aurait mis en grand commerce avec les jeunes dames, s'il ne fût pas entré dans son esprit de se garder des bonnes fortunes, du moins pour un temps; sans doute par la crainte des confidences intimes sur sa vie, dont il eût fallu faire un sacrifice à ces belles, sacrifice qui eût ruiné de fond en comble son crédit!

Grâce à ce manége, René devint bientôt l'objet de l'attention générale. Ses mystérieuses études, impénétrables à tous, furent respectées; on le crut brave; il n'était qu'adroit. Il n'en fallait pas moins une témérité bien haute et une confiance extrême en ses forces pour se hasarder ainsi! Mais ce jeune homme, on l'a vu, avait parfaitement compris cette lutte avec son siècle: Il le savait mataimore à la façon des tueurs de comédie, et il se fit tueur de comédie: Il n'ignorait pas que ce siècle fût superstitieux et ignorant: il s'adressa à ces deux infirmités de son siècle. En un mot, ce fut un habile; un athlète intelligent, qui terrassa son ennemi par la ruse; le Louvre fut joué par la Sorbonne.

Entre vingt hasards qui le servirent après la célèbre *extermination* de Flamache, je veux vous dire celui qui profita le mieux à son audace et à sa belle renommée. L'aventure eut lieu au jeu de paume de la rue Saint-Michel. René conversait un soir dans ce jeu avec quelques gentilshommes récemment venus d'Italie: On avait chanté de forts beaux noëls de cour dans la salle même du paumier, où il n'y avait encore aucun joueur, et le cabaret du coin

avait servi de grands brocs auxquels les gais chanteurs s'abreuvaient comme à la source du Permesse. Ce jeu de paume était une vieille masure à solives noires, tapissée de grands filets où le vent s'infiltrait ce soir-là par chaque maille. Il y avait une grande lampe au plafond, et dans les encoignures de petites lanternes de corne dont la clarté devenait de plus en plus douteuse... Plusieurs tables indiquaient assez que l'hôte de ce lieu tenait aussi l'hypocras, car elles étaient tachées de lie et couvertes de mauvais plats. L'ennui gagnant ces jeunes hommes, un pari s'établit entre eux à qui ne laisserait pas tomber la balle pendant l'espace d'un quart d'heure. Le paumier comptait les coups. Déjà quelques-uns des joueurs avaient déposé leur raquette et satisfait au pari : vint le tour de René. Le clerc était si ardent à ce jeu, qu'il ne remarquait pas même le cercle d'attentifs qui se formait autour de lui; quelques ribleurs, attirés par le bruit des balles, venaient de sortir de la buvette voisine. Un, deux, trois!... et René gagnait le quatrième coup; quand un cavalier qui survint dérangea son bras par un léger mouvement de coude. Ce cavalier ne s'en fut pas moins s'asseoir négligemment, et sans lui adresser des excuses, sur une petite table à l'angle du jeu, siége insuffisant qui manqua de rompre sous son poids.

— René a perdu, dirent les amis du clerc.

Il aima mieux laisser croire à sa maladresse qu'à sa frayeur. Celui qui venait d'entrer était bien fait pour l'intimider. Imaginez une taille immense d'homme ou plutôt de diable enveloppé d'une cape à gros plis sous laquelle passait une queue de rapière... ses petits yeux d'un vert mat interrogeaient dans ces demi-ténèbres les yeux de René.

— « C'est le signor Albizzi! chuchotaient les joueurs; vous savez bien, celui qui a tué le petit Labausse sous un

réverbère de l'église Saint-Eustache. Il a l'air ce soir plus ivre encore que de coutume.

— C'est une honte qu'un Italien se donne ainsi le droit de tuer des Français à la cour de France, dit un petit sorbonnien.

— Silence! il regarde de ce côté, et vous plumerait comme une caille, cher grammairien. *Capulo tenus abdidit ensem;* voilà l'histoire de tous ses duels : quand il ne se bat pas, il boit; quand il ne boit pas, il se prend à être superstitieux.

— Superstitieux ?

— Oh ! oui ; mais parlons bas. Par exemple, il se confesse à la veille d'un duel; et il ne se battrait de sa vie contre un chanoine. A part cela, une enclume ! il est tout de fer jusqu'aux hanches. Vous frappez ; bast! il sort du feu ! »

Ils parlaient encore quand Albizzi cria :

— « Hé bien! qui veut se faire enterrer; qui de vous, mes gentilshommes? Est-ce vous, est-ce celui-ci? ce jeune ou ce vieux? ce brun, ce blond? Parlez donc. De La Matte et moi, nous avons tous deux l'entreprise des enterrements. Par ma barbe, eh! voilà un gentil petit bout d'homme, dit le géant à René. »

L'assemblée était muette. Albizzi flattait du revers de son gant le menton du clerc, de l'autre il balançait une raquette de jeu sur son épaule. Il y eut un instant, un seul, où René devint pâle comme sa fraise... Reprenant bientôt le dessus :

— « Un menuisier, dit froidement le clerc; y a-t-il ici un menuisier? »

Au nombre des curieux se trouvait précisément un pauvre lavetier, voisin de ce jeu de paume. Son plaisir

était de voir les beaux coups de raquette de ces messieurs de la cour ; ce soir-là, d'ailleurs, il avait eu à racommoder trois tables cassées la veille par l'Italien Albizzi.

Voyant que René lui parlait en maître, le pauvre homme s'avança.

— « Voici deux pièces d'or, lui dit René d'une voix ferme et devant tous ; gardez-les, c'est un à-compte. Maintenant, retiens ceci. Le seigneur Albizzi a parlé ici d'enterrements, il veut un cercueil, un beau cercueil qu'il te commande, entends-tu bien? Ce cercueil aura des armoiries : car il est noble, et il faut à un noble des armoiries; je te conseille aussi d'y mettre de bonnes planches de chêne, car il est lourd. Ne prenez pas ceci pour une injure, seigneur Albizzi ; mais j'ignore vos titres. Vous êtes marquis, je crois? Alors, reprit-il en s'adressant au layetier, tu mettras dessus la lame de ce cercueil : *Al signor marchese Albizzi!* C'est moi qui me charge de la date. »

Lorsque le clerc eut fini de parler, et tout le temps qu'il parla, la stupeur des assistants fut profonde. On se demandait quel pouvait être ce hardi rival, ce téméraire faiseur d'épitaphes. Un cri s'éleva d'un groupe : « René le Tueur! » La voûte répéta ce nom.

Car c'était désormais le nom de René, le nom que lui avaient décerné les glorieux et raffinés, depuis le duel de Flamache!

Albizzi, plus furieux encore dans son ivresse, allait fondre sur le clerc, quand on trouva prudent de les séparer et de remettre l'affaire au lendemain, Albizzi demeurait sans parole et sans colère... Le clerc se contentait de frapper de la raquette sur la table en répétant au menuisier : « Un beau, un magnifique cercueil! Rien de trop beau pour le marchese Albizzi! »

L'Italien, appuyé sur le bras de son laquais, rentra chez lui. Depuis quelques semaines la grande occupation d'Albizzi était d'espadonner avec ce laquais, homme fort et musculeux; afin, disait-il, de se mettre à même de tuer le premier manant venu. Les fumées du vin dissipées, Albizzi, qui se rappela son duel, fit venir ce grand laquais et lui demanda s'il connaissait son adversaire. L'autre répondit que c'était l'homme qui avait tué Flamache; ce qui fit faire d'abord une grimace assez désagréable au marquis. Il n'en ordonna pas moins à son laquais d'apporter deux belles épées. Dans le duel qu'ils simulèrent tous les deux, le laquais eut l'avantage. Il piqua son maître quatre fois aux genouillères, et une fois au défaut du gorgerin. Le marquis déposa lentement sa cuirasse de salle et ses gantelets, et marmotta quelques mots vides de sens: Albizzi était troublé.:: Sa superstition d'Italien l'amenait à croire que cette rencontre pouvait lui être fatale. Et puis ces quatre planches commandées à l'avance, et cette inscription de mort avec son nom et son écu! Celui-là qui assisterait vivant à ses propres funérailles serait moins ému que ne le fut Albizzi quand il se réveilla cette nuit, croyant entendre tinter à ses oreilles le glas des cloches et suivre à pied lui-même le cercueil du menuisier, cercueil où il se voyait de ses deux yeux en triste effigie! Il appela son laquais, et lui demanda à quel jour du mois l'on était: Ce jour-là était un bien grand jour, le jour de la mort de saint Pierre, un vendredi! Le baron Flamache s'était battu lui aussi un vendredi! Frappé de ce rapprochement sinistre, le marquis prit des chevaux de poste et gagna la route de Paris...

Je laisse à penser quelle fut dès lors pour René la conclusion éclatante de cette victoire! Les spadassins e nre-

nom, tous les braves présents ou émérites de la cour s'en furent le complimenter. La modestie du triomphateur augmenta en raison de l'affluence; il finit même par se dérober aux visites. La bizarrerie de sa solitude et sa répugnance formelle à se donner en parade le mirent donc en lustre au lieu de lui nuire, et le surnom de Tueur qui lui avait été concédé au petit Louvre par quelques raffinés de la capitale lui fut très-solennellement confirmé.

IV

MANUELA

Or, vous le voyez d'ici, n'est-il pas vrai, notre rusé petit homme, vous le voyez rire sous cape de ses redoutables allures, de ces rencontres, de ses *morts!* Les rêves de ce meurtrier sont paisibles, son sommeil pur, et ses mains vierges de sang. Masque innocent de cavalier! humble nain grand pourfendeur de géants! Il n'en est pas moins, rassurez-vous, le clerc érudit, le chanteur suave, le gai poëte! Il n'en écrit pas moins dans son galetas des comédies, comédies ingénieuses et boursouflées comme les comédies d'alors, mais folles, évaporées et imprudentes à l'égal de la satire Ménippée! L'hôtellerie du Chapeau-Rouge est toujours son gîte, le gîte de cet enfant terrible qu'on nomme René le Tueur. Les voisins du clerc en ont déménagé de crainte, sur ma parole, et il ne reste guère à René que la servante, bonne fille qui écoute ses comédies, le plaint, et le regarde comme un fou.

Et, à ce propos, je ne puis vous taire le plus beau triomphe de René. M. de Montespan s'en vient le soir le chercher lui-même; oui, ce superbe carrosse à trois rangs de gentilshoumes, c'est le carrosse de M. de Montespan. De beaux laquais à la livrée de M. le capitaine des gardes y fourrent le petit René ; voici le clerc introduit à la cour et au grand Louvre !

D'où vient cela? et pourquoi René le Tueur à cette fête magnifique que donne le roi de France à son bouffon favori, maître Guillaume? Le fou en titre n'aura-t-il pas grand'peur de voir près du fauteuil de son roi ce farouche gentilhomme, cet exterminateur, ce terrible et fier René ? Que dira-t-il, ce gentil bouffon Guillaume, lui qui est poëte aussi et qui vient de faire un sonnet sur la *Commodité des grandes bouches,* sonnet dédié à madame la duchesse de Simié? Je vous demande un peu si sa marotte de fou ne va pas se cacher devant cette longue rapière ? Pauvre Guillaume! farouche René!

Cependant il entra, le jeune clerc, le regard aussi assuré que celui de tous ces seigneurs; il entra et heurta d'abord le gros La Varenne, qui, de cuisinier, était devenu marquis, conseiller d'État et gouverneur de La Flèche, le tout en portant les lettres amoureuses du roi Henri IV. C'est de ce brave homme, qu'elle avait donné elle-même au roi, que la belle Catherine de Navarre disait : « Il a plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens ! » Précédé par le capitaine des gardes, René s'avançait déjà dans ces vastes salles en observant la contenance des seigneurs qui en tenaient le haut bout. Le marquis de Vitry, Bassompierre, Nicolas de Neuville, François de Bonne, mesdames de Sourdis, de Marcilli, la marquise de Verneuil et madame de Champvallon, cau-

saient aux tables de jeu. Mademoiselle de Sainte-Beuve était, suivant l'usage, huguetée et coquetée par vingt gentilshommes; ce qui désespérait la petite Dampierre et récréait singulièrement la vieille madame de Gondy. Cependant chacun se pressait pour entendre la comédie. La comédie qui allait se donner dans cette grande salle, était affichée en lettres d'or sur le dos de maître Guillaume lui-même; elle avait pour titre : CIRCÉ.

Maître Guillaume, auquel de belles dames donnaient alors des dragées et des pâtes confites; éleva sa batte de fol afin d'imposer silence.

Les personnages de la comédie étaient représentés par les premiers acteurs d'alors ; et M. de Montespan, aidé de quelques gentilshommes en grand costume, y faisait en personne placer les dames sur les escabelles: Jusque-là René pouvait croire qu'il rêvait, que ce monde galant de belles comtesses et de ducs ; ces tapisseries et ces candélabres ardents, tout ce luxe nouveau ; éblouissant de la cour, n'était qu'un jeu de son imagination ; car il marchait de pair avec ce beau monde, il se voyait paré à l'égal de ces hommes de marquisats et de baronies, la moustache glacée habilement par son barbier ; splendide et salué par tous ceux qui le savaient redoutable! Les femmes, les plus jeunes surtout, le regardaient avec une curieuse frayeur ; étonnées sans doute de trouver des joues si roses à un homme si rude, folles de sa bravoure de roman, et l'agaçant elles-mêmes de leurs œillades. Voici maintenant que ce seul mot, *Circé*, venait l'arracher à ce doux berceau de poésie! La magicienne *Circé*; cette œuvre qui avait été si longtemps l'idole de ses nuits, faisait à cette heure son tourment le plus cruel : René tremblait que le poëte ne se découvrit sous la peau du tueur ; que les ap-

plaudissements ou les murmures ne fissent tomber son masque! La comédie eut un éclatant succès. Toutes les mains gantées et parfumées de cette belle cour applaudirent au brillant sonnet d'Ulysse; ce déplorable sonnet pour lequel s'était fait embrocher Flamache. Les spectateurs enchantés s'entre-demandèrent en vain le nom de l'auteur; personne ne le connut; grâce au mystérieux anonyme que M. de Montespan consentit à garder à son protégé, d'après sa demande. René jouissait donc de ce triomphe secret; il battait des mains plus que tous les autres aux beaux endroits de cette fringante comédie; pour n'être pas soupçonné d'en être l'auteur. Jugez un peu de la joie du pauvre clerc à se voir de la sorte applaudi en pleine cour! Lorsque Circé, une large fraise au cou, les cheveux relevés sur les tempes, à la mode de Gabrielle, et son vertugadin dérangé à demi rompu, arrive en invectivant dans sa fureur le volage Ulysse :

Cet Ulysse insensé, ce héros téméraire,
Qui n'a pas su comprendre un si beau caractère,
Et qui toujours en duel, à pied comme à cheval,
N'a pas le temps d'aimer et de danser au bal;
Dont la *miséricorde* ou la féroce *espade*;
L'hiver comme l'été rend notre cœur malade;
Ulysse le vainqueur, le galant, le troussé,
Le cruel homme enfin que doit pleurer Circé...

un bruyant éclat de rire parti de l'une des banquettes les mieux garnies accueillit cette tirade; et l'on vit une jolie dame se cacher sous l'éventail comme pour donner un libre cours à ce bel accès de gaieté: Le roi, toute la cour et la marquise de Vernéuil elle-même se retournèrent. La comédie ne s'en acheva pas moins au milieu des applaudissements les plus flatteurs. Regnier lui-même crut de

son honneur de poëte de demander à maître Guillaume le nom de celui qui avait fait une pareille œuvre ; délicieuse satire, ajoutait le grand Mathurin, et dont l'auteur me semble appelé à mieux faire encore.

Le fou de la cour, tournant son bonnet entre ses mains, d'un air gauche, répondit avec un air de modestie affectée, que c'était lui. René lui aurait à coup sûr donné sur les doigts, quand cette foule le poussa sous le vestibule où les coureurs venaient annoncer les carrosses ; il vit une dame à mante noire qui paraissait fort inquiète du sien, et regardait de tous côtés avec une petite moue piquante. Le clerc fit si bien qu'il écarta prestement quelques laquais, en frappa un bon nombre, et parvint ainsi à faire avancer le coche à frise écarlate que lui avait désigné cette grande dame. Je dis grande, par le seul fait de sa noblesse et de son pliant à la cour : elle s'appelait Manuela de Mendez, et était venue de Tolède à la cour de France depuis un mois ; sa taille était certainement des plus mignonnes et des plus petites : la blancheur et la beauté de sa main frappèrent surtout René ; il la reconnut fort bien pour la dame qui avait ri du portrait d'Ulysse, portrait tracé d'après nature, se disait pourtant l'auteur ingénu, qui n'avait fait qu'accommoder dans cette pièce le visage d'Ulysse aux habitudes gasconnes des raffinés. Cette reconnaissance, pour nous servir d'une comparaison vulgaire, jeta de l'huile sur la flamme naissante de notre poëte ; il offrit à la dame le pan de sa cape à fourrures, afin qu'elle pût y appuyer sa main : ce qu'elle fit sans la moindre hésitation. René s'imaginait, d'après les choses galantes qu'il débitait à la dame sur son visage, qu'il comparait à une campagne de lis et de roses, qu'elle allait le prier de monter en coche avec elle pour la reconduire ;

mais un valet de pied lui ferma la portière au nez, assez rudement, pendant que la belle ne le saluait même pas, et qu'elle se penchait pour crier à son cocher : Hôtel Saint-Paul.

Ce maudit coche emporta les espérances du clerc ; il ne lui resta qu'une envie immodérée de revoir cette dame, et d'être admis à l'honneur de son commerce; il rentra fort triste à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, oublieux de son grand succès de poëte, et prêt à jeter au feu vingt *Circé*, pour retrouver sa belle rieuse! Il lui vint en idée que son air timide avait peut-être déplu à cette grande dame, lesquelles ne sont pas toujours ennemies des témérités; il s'habilla donc le lendemain de fort bonne heure, et, comme c'était un dimanche, il s'en fut entendre tout droit la messe à Saint-Jacques, où un théologal en renom devait prêcher. Vous pouvez croire au soin minutieux de sa toilette, en pareille circonstance ; il était plus fier et plus rogue encore que de coutume, car il garda tout le temps du prêche son poing sur la hanche, lorgnant les dames à leur faire baisser les yeux. Le texte du sermon était ce verset du psaume : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini nostri confidimus.* Le théologal, qui avait nom Jacques Suarès et qui était Portugais, ne se fit guère faute d'accuser les mœurs du temps, il blâma fort la somptuosité des fourrures et des panaches; il finit par donner au diable les duellistes et les raffinés. Tout le temps du sermon, René observa le contentement de la dame; elle semblait vouloir applaudir le prêche comme la comédie. Je ne dis pas qu'en prenant de l'eau bénite, son doigt ne toucha point celui de René; mais à coup sûr les airs fanfarons du petit clerc n'allèrent point à son âme. L'âme de Manuela (si toutefois on peut vouloir

qu'une femme ait une âme!) était un composé de toutes les folies : elle était aussi raffinée en fait de caprices, que les hommes d'alors l'étaient en fait de bravoure. C'était *cela* aujourd'hui et demain encore, après-demain autre chose; elle ne gardait pas deux fois le même bouquet, le même amant, la même robe. Oh ! vous êtes digne d'être Française, Manuela !

René la vit, et René en devint fou. Il faut vous dire que le pauvre petit homme n'avait pas encore aimé; il songea enfin à profiter de sa haute réputation, à faire valoir ce diamant que le siècle avait mis lui-même à son doigt. René le Tueur ! le beau nom pour une entrevue galante ! L'admirable surprise pour Manuela quand elle le verrait un soir à sa porte, sous l'ombre d'un réverbère, levant pour elle le marteau, et lui disant : Entrez donc, Madame, et ne laissez plus morfondre René le Tueur, il est homme à s'en venger !

La nuit venue, le clerc se décida à cette brusque surprise. Rien n'enhardit le plus timide comme le bonheur; et à force de hasards, René en était venu à se croire inattaquable. Il marchait d'un pas hardi par la rue du Petit-Lion, rue voisine de l'hôtel de sa dame, quand il crut entendre du bruit sous la fenêtre. Ce tapage nocturne l'effaroucha. Son étonnement redoubla en voyant maître Franciscas qui sortait d'un air mystérieux par une petite porte de cet hôtel. Il paraissait à sa tournure humble recevoir les ordres d'un homme soigneusement enveloppé dans son manteau. Ce personnage, qui parla trois minutes au maître d'armes, alla rejoindre un carrosse du côté de l'Arsenal. Franciscas se promenait pensif devant cet hôtel.

— « Vive Dieu ! maître, dit le clerc en approchant de Franciscas qu'il tira par le manteau, m'apprendrez-vous

quel métier vous faites-là ? Pourquoi cet air morose, de par les saints ! et quelle est cette bourse que vous cachez mal en votre main gauche ? »

— « Silence ; fit à voix basse le maître d'armes qui voulait éviter avant tout les explications. Qu'allez-vous faire vous-même, Monsur, à cette heure de nuit ? »

Le clerc lui montra du doigt la fenêtre de Manuela.

— « Sainte Providence ! s'écria le maître d'armes ; c'est donc vous qu'il me faudra tuer ce soir ! Pour le coup, ce serait dommage. Apprenez que le capitaine Roderigo ; l'homme qui tout à l'heure était là, m'a remis lui-même cinquante pistoles pour expédier le premier muguet assez hardi pour galantiser Manuela pendant qu'il voyage, ce qui ne va pas durer moins de huit jours. »

Cette confidence ébranla d'abord le clerc. Mais il ne manqua pas de bonnes raisons pour valider cette flamme aux yeux de maître Franciscas. — Ce seigneur, dites-vous, est parti pour quelques jours, mon cher parrain ; eh bien, je vous demande ceci en l'honneur de mon digne oncle ; faites le guet pour moi à cette porte pendant que j'entretiendrai Manuela. Une fois chez elle, je me charge de lui persuader que cet homme qui rôde en bas est aposté pour me perdre ; elle ne manquera pas de me plaindre et de me retenir. Quand je sortirai ; j'aurai soin qu'elle me suive des yeux ; du haut de sa fenêtre. Alors vous me poursuivrez l'épée dans les reins ; mais du pommeau seulement, entendez-vous, en criant *demonio !* Ce petit roman la remettra peut-être en goût pour l'autre nuit, et me donnera son cœur. Embrassez-moi, et faites ainsi que j'ai dit !

René laissa Franciscas étourdi de ce qu'il voyait et entendait. Il prit le chemin de la petite porte à laquelle

pendait encore la clé, et s'engagea dans les détours capricieux d'un escalier, au bout duquel il vit un jet de lumière. Manuela, mélancoliquement penchée sur le bord de son estrade, lisait dans son livre d'Heures avec une grande attention. C'était plaisir que de la voir ainsi prier! Il est vrai que dans ce Missel il y avait aussi de belles estampes en or et en rouge. L'arrivée du clerc fit glisser le livre des doigts de Manuela...

Il le ramassa et le lui rendit avec respect. Manuela, qui n'ignorait pas que ce fût René le Tueur, demeura sans voix.

Sa surprise n'était guère plus forte que celle de René. Si cette femme devait être alarmée de le voir entrer chez elle à une pareille heure de nuit, quel devait être l'étonnement de René lui-même! Voyez-le donc, le gentil clerc de Sorbonne, dans la chambre de cette grande dame! Voyez-le montant les degrés de son estrade d'un air animé, sûr de lui-même, conquérant! C'est bien vraiment René le Tueur avec sa longue rapière, ses phrases brusques et son geste impérieux! Il ne tiendrait qu'à lui de prouver à Manuela que tout lui cède, et qu'il n'a pas peur de ce spadassin obscur qui rôde sous le balcon! Mais ce qu'il raconte de ses pourfenderies et de ses duels ennuie l'Espagnole; Manuela ouvre une cassolette dorée et brûle des parfums d'un air tranquille sans prendre garde que René attend. La capricieuse Manuela s'amuse de l'embarras de ce grand diseur d'histoires; elle a juré de pousser à bout cet homme de querelles et d'estocades, et pressée par lui elle laisse tomber cette phrase :

— « Je n'aimerai jamais René le Tueur, Monsieur! »

René demanda pourquoi.

— « C'est que, reprit-elle d'une voix douce et en soupi-

rant avec nonchalance, je les crois mauvais amants, ceux qui se condamnent volontairement et par goût à ces rudes joutes de guerre. Ils sont vaniteux et menteurs de la tête aux pieds, maussades, ennuyés, sans compter qu'ils nous arrivent le plus souvent blessés à la suite de ces prouesses. Non, je ne connais pas d'hommes si misérables, après tout, au jeu d'amour que ces grands vainqueurs ! Ce sont des gens qui ont les mains les plus rudes et les plus calleuses qui se puissent voir à force de tenir l'épée. Ils ne parlent jamais que de leurs rencontres, de leurs exploits, de leurs siéges. S'il faut vous le dire, mon cavalier, je ne raffole point de tous ces dires. Le brune Tolède, ma patrie, m'a bercée de chants, de comédies et de belles mascarades. Or à la cour de France, où l'on m'a conduite, les masques sont bien ennuyeux ! Je vous le répète, toute leur personne sent trop la guerre, l'ail et le cuir de Cordoue. Ils assassinent sans raison comme sans remords; ils ne sont bons qu'à s'entre-tuer, croyez-moi. Voilà ce qui fait que je ne vous ai point aimé le premier jour, ni le second, ni même encore le troisième. Tant que le fer sonnera à votre hanche, l'éperon à vos bottes, et le mensonge à vos lèvres, non, René, non, je ne vous aimerai pas ! »

— « Tu m'aimeras, s'écria l'amoureux jeune homme; oh ! par ta Vierge, tu m'aimeras ! Tiens, voilà à tes pieds cette grande épée, à tes pieds encore cette dague sans merci; mais rassure-toi, Manuela, rassure-toi, mes mains sont pures, et je ne me suis jamais rendu coupable d'un seul meurtre. Manuela, je ne suis point René le Tueur. »

Alors il lui raconta sa vie, sa vie de ruse dans ce siècle de ruse, sa vie de mystère et d'ombre, paisible et douce comme la vie d'un poëte et d'un enfant. Il lui en coûta beaucoup pour confier à Manuela ce secret, mais il n'était

plus maître de ses paroles... Ce récit enchantait Manuela! Elle sauta à son cou, et l'embrassa comme pour le remercier d'avoir laissé tout le monde en vie. Cet aveu, qui eût peut-être perdu René dans l'esprit d'une autre femme, fit éclater les transports de la folle Manuela.

— « Tu ne t'es jamais battu, mon ange! mon René! Comment ce n'est pas de toi, ces duels, ces massacres sans fin qu'on m'a redits? Oh! je l'aurais deviné! Aussi, te l'avouerai-je, je me disais bien l'autre jour à ce spectacle qu'il devait y avoir deux René : l'un batteur de ruelles, et dont me parlait souvent ma duègne, homme méchant, injuste, querelleur, et ignorant comme ils le sont tous; l'autre, que je rêvais aux battements de mon cœur, aimable enfant, musicien et poëte! Je l'ai reconnu, je l'embrasse, enfin, ce René que je rêvais! Non! vous ne vous battrez pas, mon petit René; vous conserverez votre teint de rose et vos mains blanches. Si vous vous battiez, Monsieur, je ne vous reverrais jamais!.. »

. . . . . .

Le maître d'armes ayant toussé dans la rue, René comprit qu'il était temps de se retirer. Il ne laissa pas d'ouvrir la fenêtre et de sembler effrayé à la vue de l'homme qui faisait sentinelle dans cette rue. Manuela poussa un cri de frayeur. René descendit, et Franciscas courut à sa rencontre en lui donnant la chasse comme ils en étaient convenus.

— « Vous m'avez fait faire une curieuse faction, dit enfin le maître d'armes tout essoufflé. »

— « Ne vous plaignez pas, maître; le seigneur Zamet en fait quelquefois autant pour notre bon roi! »

V

LA BOTTE SECRÈTE

La nuit suivante, le balcon de Manuela s'ouvrit encore ; et le maître d'armes fit le métier de Zamet. Cet amour, on le voit, avait fait dans l'âme du clerc un bien rapide incendie! Je vous ai dit que c'était un premier amour.

En aimant Manuela, René s'embarquait sans le savoir sur la mer des fantaisies. Il avait plu à la pâle Manuela, parce qu'il était rosé et qu'il ne se battait pas comme tous les autres qui avaient eu ses bonnes grêces avant lui. Elle était fière de faire croire au monde que René le Tueur l'adorait : elle n'aimait pourtant que René le musicien! Manuela se pâmait d'aise au gentils sonnets du clerc ; elle aimait sa chevelure noire, ses yeux limpides, son front pur. Elle faisait son compte de l'ignorance délicieuse de ce beau jeune homme, et elle jouait avec ses aiguillettes de page. De son côté, René, imprévoyant comme les enfants et les amoureux, ne croyait pas que cet amour pût cesser ;

l'homme du carrosse arrêté près de l'Arsenal ne lui faisait point ombrage, Franciscas ne devait-il pas chaque soir veiller sur lui?

Pour ma part, je n'ai jamais rien compris aux caprices des femmes; mais je dois déclarer que les plus inexplicables étaient ceux de Manuela. Manuela blanche et belle, aimée, courtisée depuis qu'elle était au monde, aurait défié la science du physiologiste le plus subtil. Quand elle se levait, elle n'était pas bien sûre de se lever pour marcher, de parler pour dire, d'aimer pour répondre à de l'amour. Elle acceptait ou récusait follement toutes les idées, dépensant depuis un mois en aventures de tous genres à la cour de France sa science de romans espagnols et de ballades. Manuela était de parents nobles, mais pauvres. Un capitaine espagnol, nommé Roderigo, qui vivait depuis longtemps avec elle, l'avait amenée à cette cour. Ce capitaine était le plus brutal amant de la terre; je laisse à penser s'il avait sujet d'être jaloux! Il avait pour système de soupçonner à toute heure du jour ce farouche geôlier de Manuela! La défiance de ce capitaine et l'argent qu'elle en recevait n'empêchaient pas cependant Manuela de donner des rendez-vous. Elle était bien sûre, dans tous les cas, que Roderigo l'aimait; elle-même avait aimé longtemps ce capitaine à le rendre fou. Une nuit qu'elle suivait des yeux le petit clerc et le maître d'armes, quelqu'un lui saisit le bras à la fenêtre. C'était Roderigo.

— « N'allez-vous pas me tuer, dit Manuela en riant, parce que je compte sur mes doigts les tours du Louvre? »

Roderigo se contenta de siffler en tendant la corde d'une arbalète. Il pointa négligemment, et la flèche atteignit le milieu d'un écusson pendant à l'hôtel vis-à-vis.

Manuela, qui avait le secret de René, jugea prudent de

le prévenir. Les lettres impatientes du clerc rendaient le péril chaque jour plus menaçant. René se repentit alors amèrement d'avoir confié son secret à une femme qui pouvait, d'un instant à l'autre, le divulguer. Il sentit l'imprudence et la légèreté de cette conduite. Peut-être que Manuela allait ne plus l'estimer. Un jour viendrait que cette femme penserait qu'il était lâche, et alors à quel refuge, à quelle porte frapper?

Il ne se passait pas non plus de rendez-vous entre les deux amants, que Manuela ne fît jurer à René que jamais il ne se battrait contre Roderigo. Elle exaltait devant René son courage et son adresse. Elle ne souffrait pas que René en plaisantât. Ces éloges, accordés à son rival par la femme qu'il aimait le plus au monde, déchiraient l'âme de René. Un combat violent brisait son cœur; car il était né impatient de l'injure et de l'outrage. Il croyait s'apercevoir que Manuela était devenue froide pour lui. Un jour qu'elle n'était pas venue au rendez-vous, René se promena longtemps dans la chambre du petit hôtel où ils se cachaient, repassant dans son esprit la dernière entrevue de Manuela. Roderigo devait, lui avait-elle dit, l'épouser. René demeurait pensif. Les plus sombres idées l'agitaient. A la fin, il s'assit à une petite table et il écrivit cette lettre au maître d'armes :

« Maître Franciscas,

« Vous êtes prévenu que sur les neuf heures il se présentera chez vous un cavalier de mes amis. Ce gentilhomme sera masqué. Il sera masqué, parce qu'il ne sait *rien* en fait d'armes, et doit avoir cette nuit même une rencontre. Ce que vous diriez de son jeu pourrait lui être défavorable. Je vous préviens que je m'intéresse à lui plus

que personne, et que son courage est grand. Des motifs de discrétion m'empêchent de me mêler de son affaire ; d'un autre côté, vous connaissez ma répugnance invincible à montrer ce que je sais, fût-ce à mon meilleur ami. Veuillez donc, par amour de moi, lui enseigner cette botte secrète dont vous m'avez tant de fois parlé au petit Louvre. Vous montrerez par là encore une fois que vous m'aimez, et ce ne sera pas le moindre service que vous aurez rendu au neveu de votre camarade du siége d'Aunix.

« RENÉ. »

. . . . . .

La salle du maître d'armes était sombre quand le cavalier annoncé par cette missive entra. Franciscas l'examina d'abord avec une méfiance dont il ne put se défendre. Ce gentilhomme était vêtu de noir et gardait un profond silence. Une mauvaise lampe éclairait la grande salle où ils se trouvaient seuls tous les deux. Bientôt on n'entendit plus que le froissement des épées et les coups redoublés des dagues. Franciscas ne pouvait se dissimuler l'ignorance complète du gentilhomme, mais il n'avait jamais vu un bras aussi furieux. Prêt à lui montrer son coup secret, le maître avança la main en lui demandant dix écus.

— « C'est juste, murmura l'autre, et il donna sa bourse à Franciscas. »

La voix de ce cavalier remua jusqu'au fond des entrailles le maître d'armes. Cette voix, encore assourdie par le masque, avait quelque chose de lugubre et d'effrayant. Le cavalier s'essaya longtemps avant d'attraper la botte du maître. Franciscas la lui avait pourtant démontrée très-clairement, et, je dois le dire, les cheveux m'en dressent

encore ! c'était une botte imparable ! Le Florentin Belphegor était le seul au monde qui la connût.

La leçon finie, le cavalier salua le maître d'armes. Il lui serra la main d'un air d'émotion visible, et s'en retourna muché dans son manteau jusqu'aux yeux.

Une heure après cette visite, le pauvre Franciscas se trouvait encore sur pied, jurant et maugréant, car on venait de sonner à sa porte.

— « Holà ! cria-t-il en allumant sa lanterne, qu'est-ce encore, et que veut-on de moi ? »

— « Vous ne le devinez pas ? lui dit René qui entrait : ce cavalier, mon ami, vous prend pour second. Son homme passe à minuit par cette rue, escorté de deux laquais ; nous le provoquerons, et tout est dit. »

Le maître d'armes, en chemise, soupira profondément ; et finit par dire que tant que René serait son ami, Franciscas ne pourrait dormir. La rue du Cœur-Volant était noire en diable. Franciscas pressait vainement René de lui montrer son ami ; le clerc répondit qu'il marchait devant, et que le brouillard qui tombait empêchait sans doute de le voir. Le maître d'armes hochait du chef à chaque instant contre la muraille, déclarant qu'il fallait avoir la rage au cœur pour se battre cette nuit. Tous deux entendaient pourtant fort distinctement résonner de grands pas sur le pavé ; mais loin de s'éloigner, ces pas semblaient venir à leur rencontre. La ruelle étroite qui mène au quartier du Marché-Neuf se trouvait alors obstruée de moellons ; les deux réverbères qui l'éclairaient permirent à Franciscas de reconnaître l'homme qui s'avançait, suivi à distance de deux autres : c'était le capitaine Roderigo.

— « Défends-toi ! cria René au capitaine. »

En même temps, profitant du passage étroit de cette ruelle, il posa le pied sur une borne et s'élança d'un seul bond sur l'Espagnol. Quelque interdit que fût ce dernier, il n'en mit pas moins flamberge au vent, mais non sans se voir gagné de vitesse par le clerc, dont la dague trouait déjà sa fraise. Roderigo furieux criait à ses valets de le défendre, car il crut d'abord avoir affaire à des voleurs mais la vue de Franciscas le maître d'armes, qui se tenait près de René, le rassura. Le nom terrible de René le Tueur, prononcé par les valets, alarma le capitaine. Il porta pourtant au côté droit de René un coup redoutable; mais le coup glissa sur le grand fourreau du clerc, qui, pendant ce temps, fit volte à gauche, d'après l'instruction de Franciscas, et plongea sa lame jusqu'à la garde dans les reins du capitaine. Roderigo tomba mort en criant : Manuela !

Franciscas avait été surpris plus que tout autre en voyant le clerc tirer l'épée. C'était la première fois que René combattait devant Franciscas. La stupeur du maître d'armes fut grande en le voyant triompher à l'aide de sa botte secrète.

Comme ils se penchaient tous deux pour s'assurer que le capitaine était bien mort, Roderigo, par un mouvement désespéré, écarta le bras et creva l'œil droit de René avec sa dague...

René, l'œil en sang, et fort mal pansé par Franciscas, qui lui mit son écharpe en guise de compresse, courut chez Manuela.

La porte de la chambre était entr'ouverte ; René trouva l'Espagnole soupant aux flambeaux avec un homme épais et voûté, fort contrefait de sa personne. C'était M. de Roquelaure, grand maître de la garde-robe du roi.

A cette brusque entrée, Manuela détourna la tête. Il y avait bien huit jours qu'elle n'avait vu René.

—« Voyez, dit-il, je me suis battu pour vous, Manuela !»

— «Vous battre, vous? dit-elle en riant, oh ! mon cher René, la bonne plaisanterie ! Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous ne vous battiez jamais? »

Manuela, qui cachait mal la contrariété qu'elle éprouvait de cette visite, versait de sa main blanche du vin de Xérès dans le verre de son convive.

— « Allons, dit le vieux seigneur en prenant une pincée de tabac d'Espagne, et en battant la mesure sur la table avec ses doigts chargés d'émeraudes, confessez-nous plutôt, mon cher jeune homme, vos crimes de cette nuit. Vous aurez sans doute rossé le guet, n'est-ce pas? et à son tour le guet vous aura battu. C'est un juste retour des choses de ce monde. Est-ce vrai, d'ailleurs, ce que me disait tout à l'heure cette bonne Manuela : vous ne vous battez pas, et vous tuez? Malpeste ! je vous achète ce secret-là. Dans tous les cas, le seigneur René est bien laid avec ce bandeau ; il paraît que la chance n'est pas pour lui. »

— « Oh ! ne raillez pas, Manuela, cria René, ne raillez pas, vous non plus, Monsieur; car celui que j'ai tué, je l'ai tué en bonne et loyale querelle. C'est moi qui ai provoqué et tué Roderigo ! »

En preuve de ce qu'il avançait, René décrivit la livrée des deux laquais, le costume et l'épée de Roderigo : il jura enfin par les plus affreux serments qu'il avait tué cet homme.

Manuela lui ayant fait répéter cette phrase jusqu'à deux fois, comme si elle eût douté de la vérité, s'arracha les cheveux. «Roderigo ! s'écria-t-elle, Roderigo ! ce n'est pas vrai, tu n'as pas tué Roderigo, toi qui es là debout et qui

me parles; car Roderigo t'aurait tué; tu lui aurais tendu plutôt quelque lâche embûche; à ce Roderigo que j'aimais! Oui, monsieur le duc, reprit Manuela presque folle, ce jeune homme aura assassiné Roderigo! »

Le vieux duc effrayé recula sa chaise; René demeura pâle et les lèvres blanchies d'écume... Manuela ne venait-elle pas de lui dire qu'elle aimait Roderigo!

Il sortit en jetant à l'Espagnole un long regard de mépris; son cœur se soulevait dans sa poitrine, et de longues larmes baignaient ses joues...: S'il n'eût écouté que sa rage, il fût remonté dans cette chambre pour tuer le vieux seigneur et Manuela: Il avait donc affronté le plus terrible des obstacles pour ne recueillir que du mépris; pour se voir trompé, berné par une femme. Ce préjugé brutal de son siècle qu'il avait bravé; il s'était vu contraint de le reconnaître et de baisser le front devant lui comme tous les autres! Après une lutte active contre son temps; il en était venu à prendre l'erreur de son temps, et à s'y accrocher à deux mains comme à sa seule ressource de vengeance. Tout cela pour une femme qui le lui avait reproché ironiquement; pour une courtisane qui l'avait joué!

Vous avez pu voir que le secret de René n'était pas resté longtemps sur les belles lèvres de Manuela. Il s'en échappa le soir même, traversa la cour et vola de bouche en bouche. René, le pauvre clerc; fut contraint de quitter Paris; où revenaient déjà tous ses morts. Le baron de Flamache, entre autres, s'indignait beaucoup de l'aventure, ajoutant que le château de Loches étant du reste un vrai sépulcre, on avait pu fort bien le croire défunt. Albizzi déclara tout haut que le clerc était sorcier; opinion qui se trouva confirmée par l'inventaire des livres de sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, livres où l'on trouva des discus-

sions sur la magie. Roderigo fut le seul qui ne revint pas ; mais en revanche, la désolée Manuela le fit enterrer comme le commandeur, dans un magnifique tombeau de marbre. Franciscas se refusa longtemps à croire à ces bruits, et il cita longtemps en l'honneur du pauvre clerc l'histoire de la botte secrète. Un continuateur des psaumes de Marot fit un noël sur cette belle histoire de René le Tueur ; noël dans le goût des complaintes, et qui n'est pas venu jusqu'à nous.

Le pauvre René s'en fut tristement en Italie... Il y devint bientôt secrétaire d'un cardinal qui fit jouer sous son nom les plus belles comédies de son protégé.

Quant à sa rapière, laissée par lui dans sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, elle fut le même jour solennellement déposée à la Sorbonne, où elle figure encore comme un emblème et une défense à l'usage des professeurs d'université et de droit constitutionnel.

LA CHAPELLE ARDENTE

I

CHEZ LE SECRÉTAIRE

Par une belle nuit du mois de juin 1717, à Madrid, deux jeunes femmes étaient assises près d'une fenêtre donnant sur le jardin d'une maison retirée de Madrid, sur une *calle* obscure. On n'entendait d'autre bruit que celui d'un petit jet d'eau, placé sous la fenêtre, et de temps à autre les sons lointains de quelque sérénade donnée par quelque galant *senor madrileno,* dont la musique venait frapper les oreilles sur un mode lent et plaintif. Les deux jeunes femmes semblaient tristes; éclairés par les rayons de la lune, leurs visages pâles et souffrants paraissaient plus souffrants encore.

— « Il est bien tard, Safira, dit l'une d'elles, sans doute la maîtresse de l'autre, il est bien tard, va te mettre au lit, ma pauvre enfant, va! j'attendrai seule, on n'a pas besoin d'être deux pour souffrir.

— Non, Madame, je resterai près de vous : car, si je

m'éloigne, vous ne retiendrez plus vos larmes ; et chacune de vos larmes avance d'une heure, vous le savez, la mort suspendue sur ma tête. Non, je resterai.

— Reste donc, puisque tu le veux, mais tes douleurs sont affreuses, tu changes de couleur à chaque instant ; Safira, pourquoi as-tu quitté notre chère Grenade, pourquoi t'obstiner à me suivre ?

— Pourquoi ? parce que j'aime mieux mourir plus tôt et mourir près de vous, parce que Grenade et son ciel n'étaient que vous, parce que je suis née à vos côtés et que je veux mourir à vos côtés ! Qu'est-ce que cela me fait à moi que les médecins m'aient condamnée, et que m'importe l'arrêt qui me défend toute émotion violente ? la douleur tue plus lentement, mais elle tue !

— Bonne Safira ! nous ne nous quitterons jamais, tu vivras pour moi ; j'en ai plus besoin qu'autrefois, je suis si souvent seule ! mon mari à tant d'affaires !

— Oui, tant d'affaires et tant de plaisirs ! il vous quitte, Inès, il vous laisse triste et isolée, il va à la cour, au milieu des grands, il se montre à toutes les fêtes, et vous qui avez tout abandonné pour lui, vous qui avez refusé les plus beaux partis de Castille, vous qui avez obtenu de votre père, le plus fier seigneur de toutes les Espagnes, la permission de descendre jusqu'à un simple gentilhomme, c'est vous qu'on délaisse et pour qui ?

— Pour l'ambition, Safira, je le sais, pour le noble désir de se montrer digne de mes sacrifices. Sans cela, crois-tu que mon Fernand eût renoncé à cette douce vie que nous menions dans notre château de Sarrana ? Non, je te l'ai répété cent fois, la duchesse d'Éboli l'a appelé près d'elle en qualité de secrétaire : elle a été l'amie de sa sœur ; et depuis qu'elle a perdu son amie, c'est sur Fer-

nand qu'elle a reporté cette affection. Elle veut faire de lui un homme d'État, un grand d'Espagne peut-être : que sais-je ! Fernand ne peut-il pas arriver à tout ?

— Pourquoi alors cette duchesse n'étend-elle pas ses faveurs jusqu'à vous ? pourquoi n'occupez-vous pas le rang auquel votre naissance vous appelle ?

— Je l'ai refusé, interrompit vivement Inès, je hais le bruit, l'éclat ; je chéris la retraite, je veux vivre cachée. Si tu savais comme le bonheur ignoré a plus de charmes ! et puis il y a entre la duchesse et moi une barrière que je ne franchirai jamais : la volonté de mon père.

— Vous me trompez, Madame, vous n'êtes pas heureuse. Ce n'est pas le bonheur qui creuse vos joues, qui pâlit votre teint, qui blanchit vos cheveux ; ce n'est pas le bonheur qui vous rend si triste, que votre sourire est plus triste qu'une larme : non, ce n'est pas le bonheur, c'est le désespoir, c'est la jalousie, Inès, la jalousie la plus affreuse des douleurs d'une femme. Il n'y a qu'à vous regarder pour le savoir.

— Moi, jalouse ! Vous êtes dans l'erreur, Safira, mon mari m'aime, il n'aime que moi ; et puisque je le crois ainsi, c'est odieux à vous de chercher à m'ôter cette croyance. Je désire être seule, rentrez chez vous ; Marcèle, ma seconde femme, vous donnera le bras jusqu'à votre chambre, allez : j'attendrai don Fernand dans mon oratoire. »

Au bruit d'un petit sifflet en argent suspendu à la ceinture de dona Inès, une jeune fille parut. Safira, pâle et faible, se souleva en s'appuyant sur elle, salua de la tête sa maîtresse, sans dire une parole, et se dirigea vers son appartement.

Dona Inès la suivit des yeux ; son regard exprimait une

pitié et une affection si vraies, que si la pauvre Safira l'eût vue elle aurait compris tout ce qu'il avait dû lui en coûter pour lui parler avec dureté. Il y a des femmes qui défendent l'homme qu'elles aiment, contre l'évidence. Quand la porte se fut refermée et qu'Inès se trouva seule, elle resta quelques instants immobile à la croisée. Le timbre d'une horloge qui sonnait deux heures du matin la tira de sa rêverie. Elle se leva en soupirant :

— « Deux heures ! et le roi se retire à minuit ! » Puis elle se promena d'abord lentement, ensuite à pas précipités ; elle se rassit, elle se releva, elle se rassit encore et regarda dans le jardin, écoutant avec anxiété : enfin, elle se cacha le visage dans ses mains, se mit à genoux et pria. Les sanglots brisaient sa poitrine ; malgré tous ses efforts, ils éclatèrent.

— « Mon Dieu ! disait-elle, mon Dieu ! il ne m'aime plus ! »

Et ce cri du cœur était accompagné d'une expression si déchirante qu'il eût attendri tout le monde, excepté celui qu'il eût dû attendrir peut-être.

Inès était une de ces natures exceptionnelles, une de ces femmes que quelques hommes privilégiés rencontrent une fois en leur vie. Elle aimait son mari de cet amour exclusif qui supporte tout, qui pardonne tout, qui se sacrifie avec bonheur, qui s'oublie entièrement pour l'objet aimé. Son âme noble et généreuse avait tant de poésie qu'elle poétisait l'abnégation, et qu'en s'humiliant sans cesse elle se plaçait à la hauteur des anges. C'est un trésor qu'un pareil dévouement, et sa destinée est pourtant d'être presque toujours méconnu. Il est bien rare que celui qui l'inspire le mérite et l'apprécie : rien ne rend ingrat comme la multiplicité des bienfaits ; il semble

qu'alors on dépose la reconnaissance ainsi qu'un fardeau trop lourd : peu d'hommes savent combien un sourire peut payer de larmes.

Depuis une demi-heure Inès attendait seule. Cette attente était une chose horrible pour une femme condamnée à la subir sans pouvoir l'abréger. Elle s'était levée, rassise et agenouillée de nouveau ; enfin, en se tenant debout auprès d'une table, ses yeux tombèrent sur une lettre à moitié déchirée et jetée derrière des livres. Elle s'en saisit avidement, et, rassemblant les morceaux, elle déchiffra quelques phrases sans suite, mais bien significatives pour elle, qui, avec l'intuition des âmes passionnées, devinait qu'elle venait d'une rivale avant de savoir si elle en avait une.

— « Vous le voulez, Fernand, j'irai vous joindre..... le danger d'être découverte... le roi et la reine partiront de bonne heure... pourquoi douter de mon amour ?... seule, au moins seule ! jamais deux... vous me comprenez, je mourrais si vous me trompiez ! »

Inès relut deux fois ces fragments ; et le seul signe d'émotion qui parut d'abord en elle fut une pâleur et un tremblement tels, qu'elle se laissa tomber sur un siége... Elle resta de la sorte sans mouvement pendant de longues minutes, le regard fixe, les mains pendantes, le corps affaissé. Le coup qui venait de lui être porté avait brisé sa vie.

Il y a des mots qui tuent plus sûrement qu'un poignard. Enfin elle se leva, armée d'une résolution inébranlable, s'approcha avec fermeté d'une petite cassette, en tira une liasse de papiers, et les jetant dans le *brasero* vide elle y mit le feu. Mais auparavant elle relut les lettres une à une, tantôt bas, tantôt à voix haute, les baisant, les ca-

ressant du regard, les serrant contre sa poitrine. La flamme commença à briller, Inès murmura doucement :

— « C'était ainsi qu'il m'aimait quand nous écrivions ces lettres ! à présent ce n'est plus moi qui écris, ce n'est plus à moi qu'il répond ; pourquoi garder le souvenir de ce qui est mort? d'ailleurs il ne peut y avoir deux maîtres dans une maison, deux amours dans un cœur : cette femme a pris une place partout. Son écriture ne doit pas toucher la mienne, pas plus que nous ne devons nous rencontrer ici. Oh ! jamais, s'écria-t-elle avec énergie, jamais rien de commun avec elle ; elle a raison : *jamais deux !* »

En prenant les autres lettres, elle les jeta sans les ouvrir, les fit brûler jusqu'à la dernière, et en livra les cendres au vent.

— « Pauvre Safira ! elle disait bien vrai, maintenant tout est fini ! »

Elle appuya tristement sa tête ardente contre les carreaux de porcelaine qui donnent aux rebords des fenêtres en Espagne la fraîcheur des *alcarrazas*. L'odeur des lettres brûlées dominait celle des orangers du jardin. Inès écouta sonner trois heures à la cathédrale, et s'endormit épuisée de fatigue et de douleur...

II

AU PALAIS

A l'époque où se passe cette histoire, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, régnait en Espagne. Appelé au trône

par le testament de Charles II, il avait eu de longues guerres à soutenir pour triompher de l'opposition autrichienne; enfin le pays s'était pacifié, et depuis quelques années il gouvernait tranquillement ce peuple si difficile à soumettre. Philippe était un homme faible, quoique brave; facile à conduire, il fut d'abord, tout le temps que dura son premier mariage et le veuvage qui le suivit, sous la tutelle de la princesse des Ursins. Cette femme, qui appartient à l'histoire et dont le caractère a été tracé tant de fois, chercha dans toute l'Europe une princesse qu'elle pût dominer, comme elle l'avait fait avec Louise de Savoie : elle jeta les yeux sur Élisabeth Farnèse; mais, au lieu d'une enfant docile, elle trouva une maîtresse opiniâtre, qui se servit de son influence sur le roi pour la faire chasser du royaume avec une barbarie et un manque d'égards incroyables. Tout le monde sait la manière dont on la conduisit en France sans lui laisser même quitter ses habits de cour. La nouvelle reine prit sur l'esprit de Philippe tout l'empire qu'une femme a sur un homme à qui une femme est *absolument* nécessaire, et que la dévotion la plus rigoureuse empêche d'en chercher une autre que la sienne. Elle lui faisait faire toutes ses volontés en le menaçant de se retirer dans sa chambre le soir, ou mieux encore, disent les mémoires du temps, de *repousser son lit d'auprès de celui du roi*. On comprend qu'avec un pareil moyen elle devint toute-puissante. Une autre personne l'était peut-être plus qu'elle; car, si la reine conduisait l'État, la duchesse d'Éboli conduisait la reine. C'était une femme de vingt-sept ans, tendre, insidieuse, pleine d'esprit et de ruse, sans foi ni loi dans tout ce qui regardait les caprices de son cœur ou de son ambition, capable de tout pour arriver à son but, sachant jouer

tous les rôles, belle et entraînante comme une sirène.

C'est dans le palais de la duchesse que nous demandons la permission d'introduire le lecteur. Ce palais, construit par une duchesse d'Éboli qui fut aimée de Philippe II, était cité par sa magnificence et la richesse de son ameublement. Ceux qui veulent en avoir une idée peuvent se reporter au siècle de Louis XIV. Le goût espagnol, à peu de chose près, était alors celui de France : ainsi un courtisan parti de Versailles les yeux bandés, et arrivé à Madrid dans le palais du seigneur le plus riche de la cour, se serait cru encore à Paris.

Montreuil, qui assista en personne aux cérémonies de l'île de la Conférence et au mariage de Philippe IV, raconte dans ses Lettres qu'en beaucoup de choses ils nous égalaient, mais qu'il y en avait d'autres aussi dans lesquelles ils nous passaient infiniment; à tout prendre, cependant, l'Espagne se sentait un peu de la cour de France et du Marais. Madelon et Catos des *Précieuses* n'étaient pas des types si exclusifs que la contre-épreuve ne s'en retrouve à Madrid, Séville et ailleurs. Montreuil aime à s'étendre sur les gentilshommes espagnols qui se tenaient au pied de la muraille, à Fontarabie, sous les fenêtres des demoiselles de l'infante, auxquelles ils envoyaient des baisers et des œillades avec la main, et *faisaient des compliments dans lesquels il entrait plus de six soleils, vingt estoiles et trente roses*. Cette façon de faire l'amour est assez voisine de celle de l'Astrée et de Clélie; aussi Montreuil dit-il plus loin : Tout cela m'a paru *sentir le grand Cyrus à pleine bouche*.

M. le duc d'Orléans, depuis régent sous le règne de Louis XIV, y apporta plus tard les belles façons de ses *roués*, qu'on ne désignait pas encore ainsi. Ce prince avait fait une cour très-suivie à la duchesse d'Éboli, qui, soit

par calcul, soit qu'il ne lui plût pas, le repoussa superbement. Cette résistance établit sa réputation sur des bases si solides, que toutes les fantaisies à moitié secrètes qu'elle se permit depuis lors ne purent l'entamer. La reine surtout aurait répondu sur sa tête de la chasteté de son amie. C'est un grand art que possèdent les femmes corrompues et adroites, que celui de refuser à propos, afin d'accepter après sans crainte.

Cette affinité avec les modes françaises, qui se révélait partout en Espagne, se faisait remarquer surtout dans le costume. On retrouvait sur les grands seigneurs les *ricos hombres*, les pourpoints, les haut-de-chausses à rubans, les rotondes, les chapeaux à plumes et toute la débauche de linge dont se moque si finement notre Molière. Ainsi la duchesse portait les robes bouffantes, les points de Venise, les mille boucles sur les tempes, et les perles dans les cheveux. Ce même soir elle avait refusé d'aller au jeu de la reine sous prétexte d'un mal de tête, mais réellement pour recevoir son secrétaire don Fernand de Naxaras, qu'elle adorait depuis six semaines, et auquel elle avait complétement tourné la tête. Ce jeune homme, de bonne noblesse, avait accepté le titre de son secrétaire pour se rapprocher d'elle, sans afficher sa passion; tous les deux désiraient un dénouement à leur roman sentimental, mais l'un et l'autre se sentaient retenus par les mille liens de la convenance et de l'opinion publique.

La duchesse, son éventail de plumes à la main, était couchée sur un divan surmonté d'une belle glace que tenaient dans leurs serres d'or deux aigles enlacés comme il s'en voit dans les beaux portraits de Carreno; elle regardait froidement son secrétaire, qui se promenait de long en large. Ils se taisaient tous les deux, mais l'agita-

tion de leurs traits indiquait celle de leur âme : don Fernand semblait ne contenir qu'avec peine une émotion violente; la duchesse souriait d'un sourire douteux, d'un de ces sourires qui tuent l'amour sur les lèvres d'une femme aimée. Fernand tout agité qu'il était ne le vit pas.

— « Eh quoi ! Madame, dit-il enfin, vous ne croyez pas à mon amour ? vous n'y croyez pas, quand j'ai tout quitté pour vous, quand je suis venu dans votre maison comme un domestique, quand je porte presque votre livrée, madame la duchesse, et que vous pouvez me dire : Sortez ! à l'heure où les gens de mon rang entrent chez vous : vous n'y croyez pas !

— Je crois à votre ambition, seigneur secrétaire : je crois que si je n'avais pas été la favorite, la confidente de la reine, vous n'eussiez pas abandonné pour moi votre château et votre existence paisible; pardon, je crois encore que vous en eussiez fait autant pour toutes les confidentes et favorites de reine : vous voyez que j'apprécie votre dévouement.

— Vous me rendriez fou, dona Luisita, avec vos railleries, et vous feriez de moi un bouffon après en avoir fait un esclave. Que voulez-vous donc de plus ? expliquez-vous, au nom du ciel ! »

La duchesse ne répondit pas. Il était visible qu'un combat violent se livrait en elle; son regard moqueur fit place à un air de résolution sauvage, elle se leva et se plaça droite devant Fernand qui s'était arrêté.

— « Ce que je veux, ce que je veux !... Mais vous ne le feriez pas, ajouta-t-elle en laissant retomber le bras de Fernand qu'elle avait saisi.

— Je ne le ferais pas, Madame ! dites donc ce que c'est, dites-le : comment voulez-vous que je le sache, puisque

vous ne me parlez pas? Vous faut-il mon sang, vous faut-il mon honneur, vous faut-il ma vie?

— Non, plus que tout cela : tout cela à la fois!

— Luisita, vous me torturez avec une cruauté atroce; parlez, parlez : quoi que vous demandiez, vous l'obtiendrez; mon sang, ma vie, mon honneur, dites-vous, prenez-les, je vous aime mieux encore!

— Eh bien! vous l'exigez, Fernand, mais rappelez-vous que c'est vous qui l'exigez, rappelez-vous que vous venez de me promettre de *tout* faire pour moi, *tout!* Vous m'aimez, dites-vous, seigneur Fernand, et vous avez pensé que je vous aimerais, moi, la duchesse d'Éboli, que je consentirais à être votre maîtresse pendant qu'une autre porterait votre nom et pourrait venir me demander compte de son mari? Allons! vous ne me connaissez pas, Monsieur, je ne suis pas faite pour si peu; où je règne, je dois régner seule : choisissez de votre femme ou de moi.

— Ma femme ! qui vous a dit que je fusse marié? je ne le suis point, je vous le jure, je suis libre et je vous aime.

— Vous n'êtes point libre, vous dis-je; si c'était une maîtresse, vous l'auriez déjà chassée. C'est votre femme, vous habitez ensemble une petite maison près de la Puerta del Sol; elle s'y cache à tous les yeux : tout le monde, et elle la première, croit que c'est votre jalousie qui la garde; il n'y a que moi qui connaisse la vérité... vous avez peur !

— Peur!

— Oui, vous avez peur de moi, peur de ma jalousie, à moi, vous saviez bien que je ne souffrirais pas de rivale et qu'il y aurait folie à me braver. Vous aviez deviné juste et maintenant savez-vous ce qu'il me faut? Il me faut la vie de cette femme, il faut qu'elle meure! La tuerez-vous?»

Fernand poussa un si effroyable cri que tout le palais aurait dû l'entendre, si la duchesse n'avait pas posé sa main sur sa bouche.

— « Tuer ma femme, tuer cet ange, moi!

— Vous voyez bien que vous hésitez!

— Tuer ma femme, mon Inès! »

Et il se mit à pleurer comme un enfant : lui, qui l'instant d'auparavant ne songeait qu'à obtenir un aveu de sa maîtresse, il pleurait à l'idée de détruire le seul obstacle qui le séparât d'elle. Le cœur humain a des abîmes bien immenses!

La duchesse se rapprocha, passa la main dans les cheveux du secrétaire; sans lui rien dire, elle exerçait sur lui ce pouvoir fascinateur qu'on attribue au serpent.

— « Mais, reprit-il, vous m'aimez donc, puisque vous êtes jalouse?

— Oui, je vous aime, Fernand (et sa voix était douce comme une musique)! oui, je vous aime, je vous aime d'une manière exclusive, furieuse; je veux que vous soyez tout à moi, je veux qu'aucune entrave ne vous arrête dans la route où nous devons marcher ensemble! Je suis bien haut placée, qui peut m'empêcher de vous élever jusqu'à moi? je suis riche, je suis puissante, je suis veuve, quelle barrière y a-t-il entre moi et l'homme que j'aime; que j'aime assez pour lui sacrifier peut-être de brillantes espérances, mon avenir! Me comprenez-vous?

— Non, je ne vous comprends pas : puisque vous m'aimez, vous ne pouvez faire de moi un assassin. Vous ne connaissez pas Inès, vous ne savez pas quel ange votre barbarie condamne; vous ne savez pas que ces sacrifices pour lesquels vous demandez du sang, elle les a faits pour rien, elle, elle les a faits pour que moi, misérable ingrat,

je l'en récompense en la trahissant ! Soyez contente ; vous avez tous ses droits, vous avez mon amour, laissez-la vivre, laissez-la se cacher dans sa vertu : quel tort vous fera-t-elle? qu'avez-vous à lui envier? Luisita, ayez pitié de moi et de vous ! ne me condamnez pas à vous fuir, ou à vous détester !

— Je vous répète qu'il me faut sa vie. Si vous me la refusez, je saurai bien la prendre moi-même ! »

Fernand saisit son manteau et se précipita vers la porte, la duchesse l'arrêta.

— « Où allez-vous?

— Près d'elle, lui demander pardon ! la défendre, si on ose l'attaquer !

— Enfant, répondit la duchesse avec un admirable ton de comédienne, enfant qui croit tout ce qu'on lui dit, qui ne sait pas distinguer la feinte de la vérité ! Me prenez-vous pour une lionne ? et croyez-vous que j'aie jalousie d'une pauvre créature dont le nom n'arrivera jamais jusqu'à moi, si je ne vais pas la chercher dans l'obscurité où elle végète? Ne craignez rien pour elle, venez ici, oublions-la et parlons de nous. »

Fernand, convaincu, comme tous ceux qui aiment, par une seule parole de la duchesse, se laissa conduire au divan, s'y plaça honteux et embarrassé, et ne reprit ses sens qu'après avoir entendu les plus tendres paroles sortir des lèvres de sa noble maîtresse Luisita.

— « L'avenir est beau, mon Fernand, car je t'aime ; tu es ambitieux, et je suis toute-puissante ! C'est une belle chose que la puissance, mais c'est quand elle va prendre par la main ou l'amour ou le génie. Quels jours heureux nous coulerons dans ce palais ! Toujours ensemble, occupés le matin des affaires de l'État ; le soir, de nos plai-

sirs ! va, je ferai de toi le plus grand seigneur et l'homme le plus heureux de toutes les Espagnes ! Le roi, tu le sais, n'a rien à refuser à la reine, et la reine se laisse guider en tout par mes conseils. Hier encore je lui parlais de toi, de ton mérite, de ta bonne mine. Elle t'a remarqué : et quelle est la femme qui ne te remarquerait pas ?

— Ma Luisita, cela est donc vrai, tu m'aimes !

— Oui, oui, je t'aime, et l'idée de me séparer de toi m'est plus cruelle que la mort ! N'est-ce pas que tu resteras près de moi, toujours près de moi ?... Folle ! reprit-elle après un instant de silence et en essuyant une larme, est-ce que cela se peut ?

— Pourquoi pleurer, ma Luisita, ne suis-je pas tout à toi ?

— Non, ce sont des rêves, n'en parlons plus, le devoir te rappelle : que veux-tu que je fasse ici d'un homme retenu par des liens comme ceux qui t'attachent ? Ne faudra-t-il pas que tu habites près de ta femme ? ne seras-tu pas obligé d'aller à elle lorsqu'elle le désirera ? enfin n'es-tu pas à elle d'abord, avant tout ? Oh ! c'était un beau songe, mais il y faut renoncer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! renoncer à toi quand tu m'aimes, quand rien ne s'oppose à mon bonheur, c'est affreux ! c'est horrible !

— Oh ! oui, ton bonheur, mon Fernand, car tu serais bien heureux, va ! Mais je ne puis t'appartenir, je ne serai jamais la maîtresse de personne : si je l'avais voulu, si je le voulais encore, M. le duc d'Orléans m'aurait emmenée à la cour de France ; il y eût même renoncé pour moi, à cette cour si brillante ! Je n'ai pas besoin de grandeur, j'ai besoin d'amour. Je ne me remarierai qu'avec l'homme de mon choix. Une femme qu'on n'aime pas, une femme dé-

laissée est si malheureuse ! La tienne, par exemple, pauvre Inès ! crois-tu qu'elle ignore notre liaison? crois-tu que sa vie soit autre chose qu'une agonie prolongée? Si j'étais à sa place, je me tuerais. »

La duchesse reprit :

— « Mais savez-vous, Fernand, elle fait mieux, elle se console. Nos espions m'ont appris que le duc de Tolède en était amoureux fou. Il est entré chez elle ; ses domestiques errent sans cesse autour des murs de sa retraite...

— Taisez-vous, Madame, oh ! n'insultez pas l'innocence la plus pure...

— Vous avez raison, je divague, laissez-moi.

— Luisita, je suis à tes genoux, je te demande ton amour comme la vie ! elle partira, je te le promets, tu n'entendras plus parler d'elle et je serai tout à toi, tout à toi pour jamais !

— Non, non, Fernand, non, point de rivale ! Je t'adresse ici mon dernier adieu, je ne te verrai plus, mon ami, et elle se prit à sangloter. Retourne avec ta femme dans ton château, oublie la cour, oublie une malheureuse qui ne t'oubliera pas, elle ! Tu le veux, ou pour mieux dire, le destin le veut ainsi, mais je ne serai point avilie; Fernand, sois à moi seule ou jamais ! »

Disant ainsi, elle le pressa dans ses bras et se leva. Fernand tomba à genoux.

— « Luisita, Luisita, ne me quitte point, ne me bannis point ! je te dis qu'elle partira, que je ne la reverrai plus, que je l'abandonnerai ; reste, oh ! reste ! »

Elle ne répondit que par un signe négatif. Il se releva.

— « Tu ne veux pas ! tu ne veux pas !

— Je ne le puis. Encore une fois, choisis, la fortune,

les honneurs avec moi, ou l'obscurité avec elle... Adieu ! adieu !

— Ma tête se perd ! tu veux donc du sang, tu veux donc un spectre entre nous, tu veux donc que la nuit il vienne se placer près de notre chevet, le spectre d'une créature si douce, si dévouée, si tendre ! Nous n'aurions pas un instant de repos, le remords rongerait notre existence ! Le remords est aussi une maîtresse, Luisita !

— Tout ce crime, je le prends sur moi ; tous ces reproches, je les accepte : je ne crains pas les spectres, et le remords est pour les âmes faibles. Quoi ! je te donne tout, tout jusqu'à ma conscience ; car, le crime, c'est moi qui le commettrai par tes mains : et tu ne peux me donner la vie d'une femme, pour qui la mort serait un bienfait? Laisse-moi, te dis-je, tu ne m'aimes pas ! »

Elle se leva et courut à un petit cabinet en ivoire sculpté, d'où elle tira violemment chaque tiroir. Il semblait qu'elle ne pût trouver assez vite ce qu'elle cherchait. Elle arriva enfin à un parchemin soigneusement plié et cacheté. C'était un brevet en blanc de secrétaire des commandements de la reine.

— «Voyez, dit-elle, il y manque un nom !» Et elle courut se jeter à son cou, et elle l'embrassa comme une courtisane qui est affamée du triomphe. Son œil ruisselait de fierté, de contentement et d'audace. Elle savait que l'ambition éteindrait tout au cœur de cet homme.

Elle était si belle en ce moment, que Fernand, qui la regardait en réfléchissant profondément, ne résista plus.

— « Je t'obéirai, Luisita, je le jure, tu n'auras plus rien à craindre de cette femme. Adieu ; quand je reviendrai, je serai le plus méprisable des hommes...

— Quand tu reviendras, je te ferai le plus heureux et le plus envié de tous. Vois, mon Fernand, je t'attends ici ! »

Don Fernand s'enveloppa de son manteau, s'élança vers la porte ; la duchesse le suivit, avec un sourire de joie infâme sur les lèvres, en murmurant :

— « Enfin ! »

III

ACIER CONTRE ACIER

Les deux scènes précédentes se passaient à la même heure, au palais de la duchesse et dans la petite chambre d'Inès. Quand Fernand, ivre de joie et de désespoir, entra dans ce sanctuaire de l'innocence ; quand il vit cette femme si pure, si belle, endormie au pied de la petite image de Notre-Dame-d'Alcala comme un ange fatigué de prier, il trembla de tout son corps et s'agenouilla près d'elle sans avoir le courage de la réveiller encore. Une larme était restée suspendue à la paupière d'Inès ; elle roulait doucement ainsi qu'une perle sur sa joue pâle et creusée. Fernand l'essuya avec ses lèvres : une pensée horrible se présentait à lui dans ce moment.

— « Si je la tuais ainsi, elle ne souffrirait plus, et Dieu la recevrait dans son sein ! »

Une sueur froide l'inonda à cette seule idée, il jeta son manteau sur un fauteuil. Pendant ce temps Safira, se soutenant à peine, s'était traînée jusqu'à l'autre fenêtre et s'était cachée sous la grande portière qui la couvrait.

Inquiète de sa maîtresse, elle avait désobéi à ses ordres pour l'observer, la veiller comme une amie... Dona Inès ouvrit les yeux, et, apercevant son mari, elle joignit les mains et remercia Dieu. Cependant le visage de Fernand de Naxaras était couvert d'un sombre nuage; Inès lui demanda timidement ce qu'il avait.

— « Vous allez l'apprendre, Madame; relevez-vous et écoutez-moi. »

Inès obéit.

— « Je sais tout, reprit Fernand, je sais que vous m'avez trahi; je sais que vous avez vendu mon honneur au duc de Tolède; on l'a vu pénétrer dans cette maison, on a reconnu ses gens errant autour du jardin : vous ne pouvez aimer ce vieillard, vous ne l'avez écouté que pour son or; vous êtes plus que coupable, vous êtes vile, et vous devez mourir, Madame : ainsi faites votre prière, Inès. »

Aux premiers mots de don Fernand, Inès avait jeté ses deux bras autour de son cou en cherchant à l'interrompre par des baisers et des caresses; elle crut qu'il jouait, la pauvre femme! et il ne lui vint pas à l'esprit de se justifier, jusqu'à ce que ces terribles paroles : Vous devez mourir! retentissent à ses oreilles comme un glas funèbre. Elle dénoua alors ses bras, et, s'affaissant sur elle-même, elle se laissa tomber anéantie.

— « Fernand, dit-elle, tu ne crois pas cela; je ne t'ai pas trahi, je t'aime tant!...

— Je vous répète que je sais tout, Madame; je le sais à n'en pouvoir douter : on m'a transmis les détails les plus minutieux, et c'est parce que je ne puis douter, qu'il me faut une vengeance : vous mourrez!

— Mon Fernand, vous n'avez pas votre raison : on m'a calomniée; c'est une femme qui me hait, n'est-ce pas? »

Pour toute réponse il tira son poignard, et, détournant la tête, il le dirigeait contre sa victime, qui ne songeait pas à se défendre, qui ne songeait pas qu'elle allait mourir, et à laquelle il ne restait qu'une seule idée, celle d'être accusée par son mari, l'idole de son âme, et dont la trahison l'avait brisée tout à l'heure.

Une main arrêta celle de Fernand, une autre personne se plaça entre elle et lui : non plus chancelante, abattue, mais forte, résolue, l'œil en feu comme une tigresse qui défend ses petits : c'était Safira.

— « Oserez-vous répéter devant moi ce que vous venez de dire, don Fernand ? s'écria-t-elle, et parlerez-vous encore de la tuer, lorsque je suis là pour la défendre ? »

Le poignard s'échappa des mains de Fernand. Il recula devant cette jeune fille à qui cette scène avait rendu ses forces; il recula devant elle comme devant sa conscience, car il savait qu'il ne l'abuserait pas.

— « Retirez-vous, Safira, répliqua-t-il enfin; laissez-moi m'expliquer avec dona Inès, vous n'avez rien à faire ici.

— Je ne m'en irai cependant pas, je ne quitterai pas Inès tant qu'elle sera menacée; j'ai juré de ne pas me séparer d'elle et je ne m'en séparerai pas, même dans la tombe. Apprêtez-vous donc à frapper deux coups, seigneur Fernand, nous serons deux à mourir ! »

Inès ne fit pas un geste pendant tout ceci ; absorbée dans sa douleur, elle écoutait sans entendre. Safira lui prit les mains.

— « Mais dites-lui donc que vous n'êtes pas coupable, Inès; dites-lui qu'il est un infâme, car il ne croit pas que vous le soyez ! dites-lui que le duc de Tolède et ses gens ne sont point parvenus jusqu'à vous, que c'est une invention de courtisane, que vous avez repoussé tous les hommages,

toutes les offres et tous les piéges : dites-lui que c'est lui qui vous a trompée, qu'il est l'amant de la duchesse d'Éboli, et que c'est à elle qu'il vous sacrifie! Dites-lui cela, Inès, afin qu'il tombe à vos genoux et qu'il demande la mort à son tour ! »

Don Fernand s'était remis de sa première surprise; il ordonna de nouveau à Safira de se retirer, elle refusa.

— « Alors, restez donc, restez, puisque vous le voulez absolument. Aussi bien cela m'importe peu, je ne vous crains pas. Inès, continua-t-il, pardonnez à mon premier emportement, pardonnez à une jalousie excitée par des rapports exagérés peut-être. Si vous êtes innocente, il vous est facile de le prouver : quittez Madrid cette nuit, retournez en Andalousie...

— Avec toi ! s'écria Inès ivre de joie.

— Non, sans moi, je ne puis renoncer ainsi à toutes mes espérances de fortune; et tant que vous serez ici, tant que je vous saurai exposée aux séductions des débauchés de la cour, je n'aurai pas de repos. Obligé de sortir sans cesse, de suivre les audiences du roi, de la reine et des ministres, comment puis-je veiller sur vous? Lorsque je suis au palais, mon esprit est à vos côtés, je suis tenté vingt fois par heure de revenir pour savoir ce que vous faites. Cette préoccupation m'enlève toutes mes idées; je ne réussirai jamais ainsi, il faut que vous partiez.

— Il faut davantage, ajouta-t-il après un moment d'hésitation : vous m'aimez? »

Inès ne répondit point, elle n'en avait pas besoin.

— « Vous m'aimez plus que je ne le mérite sans doute, et vous feriez tout pour moi : tout ! même si je vous demandais le plus grand des sacrifices?

— Prends ma vie, puisque tu la veux absolument.

— Non, je vous ai déjà dit que c'était un premier élan de colère; que je détestais mes soupçons et que j'en implorais l'oubli. Écoutez-moi avec patience, avec indulgence surtout. Inès, je vous aime, je vous aime d'une manière si jalouse, si exclusive, que je vous veux pour moi seul, que je veux que nos liens soient ignorés de tous; je veux que vous soyez morte pour tous, hors pour moi, y consentez-vous?

— Si j'y consens, morte pour tous hors pour toi! Oh! oui, qu'ai-je besoin de vivre pour les autres!

— Comprenez bien à quoi vous vous engagez : vous quitterez cette maison dans une heure, personne ne vous en verra sortir; vous retournerez dans notre château de Sarrana, vous y vivrez seule, sous un nom supposé; nul n'apercevra votre visage, vous ne parlerez à qui que ce soit qu'à Safira...

— Et à toi, mon Fernand!

— J'irai certainement vous rejoindre. D'ici là vous jurez d'observer ces conditions! Une telle preuve d'amour est grande, mais qu'y a-t-il d'impossible à une femme dévouée?»

Inès le regarda en silence et reprit enfin :

— « Je ne partirai pas sans vous, don Fernand; je suis votre femme devant Dieu et devant les hommes, rien ne me fera renoncer à ce titre.

— N'y consentez jamais, Madame, interrompit Safira, vous seriez perdue! Qu'il vous suive, puisqu'il redoute ses rivaux; qu'il veille sur vous, c'est son devoir : votre père mourant vous a confiée à lui et à moi, ni lui ni moi ne sommes plus libres de manquer aux promesses faites sur un lit de mort. »

Fernand se retourna furieux, sa main caressait, à son

insu peut-être, le manche de son poignard. Inès le regardait en face avec une singulière expression de mépris et de courage.

— « Je ne partirai pas sans vous ! tuez moi si vous voulez ! répéta Inès, en ce moment même.

— Eh bien ! que cela soit ainsi, s'écria-t-il outré à l'excès de la résistance de cette créature si douce ordinairement, et si ferme cette fois; eh bien ! qu'il soit fait ainsi que tu le demandes ! »

Un horrible cri lui répondit, il leva son poignard et frappa.....

. . . . . .

Deux heures après, une litière fermée sortait par la porte du jardin. La façade était déjà tendue de noir; et tout le quartier apprit la mort de la noble dame dona Inès de Naxaras, femme du secrétaire intime de la duchesse d'Éboli.

IV

LE CONVOI

Le lendemain de ce jour, vers minuit, un homme et une femme traversaient silencieusement les rues de Madrid. L'homme avait le visage entièrement caché sous un *sombrero;* la femme avait relevé sa capeline sur sa tête, de manière à couvrir entièrement ses traits. Ils marchaient très-vite et semblaient, par-dessus tout, avoir crainte d'être reconnus. Ils s'arrêtèrent bientôt près d'une petite porte de jardin, l'homme mit la clé dans la serrure, et,

lorsqu'il fut entré avec sa compagne, il la referma à double tour. Une grande quantité de lumières sortait des fenêtres de la maison, mais ces lumières n'avaient rien de l'éclat d'une fête. Elle brillaient dans l'ombre moins comme un phare d'espérance que comme une torche de deuil; l'abord de cette maison était lugubre et silencieux. Les deux personnages s'approchèrent de la croisée, et à travers les rideaux tirés ils aperçurent une jeune femme étendue sur un lit de parade, au milieu de l'appartement; très-bien frisée et très-coquettement coiffée, vêtue de blanc, couronnée de roses, selon l'usage d'Espagne, elle avait l'air de dormir. Ses mains, croisées sur sa poitrine, tenaient un crucifix et un chapelet. Ses yeux étaient fermés; son visage pâle, sans être décomposé, conservait toute la pureté de ses lignes. Autour du lit il y avait bon nombre de pleureurs et de pleureuses, sorte de gens qu'on loue à prix d'argent en Espagne au jour de ces tristes solennités. Pour arriver jusqu'au pied du lit, il fallait monter six marches richement couvertes de tapis de Turquie ou de Perse; c'était sur ces gradins qu'on avait placé les cierges. Ils brillaient comme autant d'étoiles sur la tenture noire et sombre de cette grand'chambre; le dais, les rideaux et les fauteuils étaient bordés de crépines d'argent. La morte avait encore au cou une fort belle rose de diamants que portaient alors les femmes nobles de la cour, des pendants d'oreille et des nœuds fort riches. Quinze chandeliers de vermeil doré portaient les armes de sa maison attachées sur des écussons de carton noir. Une cassolette d'encens brûlait à ses pieds et ternissait de son nuage onduleux les grands miroirs à bougies de l'appartement. Le vieux prêtre agenouillé qui priait à côté du lit, interrompait de temps à autre sa lecture pour asperger le lit d'eau bénite,

et approcher des lèvres de la morte une petite châsse contenant les ossements de saint Antoine de Padoue...

Lorsqu'ils eurent contemplé un instant ce tableau si morne, dont Fernand dit à la duchesse d'une voix tremblante :

— « Attendez-moi ici, Luisita, je vais renvoyer le moine et nous entrerons, vous verrez que je ne vous ai pas trompée. Votre cruelle vengeance n'a que trop porté ses fruits ; à vous le poids de ce crime, vous l'avez voulu ! »

Après quelques minutes, et quand tout le monde fut sorti, il revint la chercher. La duchesse s'appuyait sur le bras de son secrétaire, plus tremblant encore que le sien, lorsqu'ils se trouvèrent en face de leur victime.

— « Vous avez voulu venir vous-même, Madame, regardez-la, vous verrez la place où je l'ai frappée, vous verrez comment vous avez été obéie... Voilà tout ce qui reste d'une jeune créature aimante et dévouée au delà de tout! Elle avait vingt ans, et c'est moi qui l'ai tuée! Vous avez fait d'elle un ange de plus au ciel; de moi, un démon de plus ici! »

Fernand cacha son visage entre ses mains, deux grosses larmes venaient de se faire jour à travers ses doigts; la duchesse les essuya en détournant la tête : elle n'osait pas envisager ce cadavre, elle avait peur qu'il ne se levât et ne vînt à crier le nom de ses assassins. Tout à coup ses regards tombèrent sur les écussons attachés aux cierges, et sur lesquels les armoiries étaient peintes. Elles saisit violemment le bras de Fernand et les lui montrant :

— « Pourquoi mes armes ici, Fernand? pourquoi placer à côté de cette femme la couronne et le blason des Los Fuentes? C'est une insulte ou une témérité bien grande!

— Ni l'une ni l'autre, Madame, cette femme qui fut la

mienne, dona Inès de Naxaras, est la fille unique et légitime du chef de votre maison, du marquis de Los Fuentes, qui à son lit de mort lui a pardonné son mariage avec moi, et m'a fait jurer sur la croix de la rendre heureuse. N'est-ce pas, continua-t-il avec un ricanement sourd, que j'ai bien tenu ma promesse? »

La duchesse tomba involontairement à genoux. Dans cette âme sans principes il ne restait plus qu'un culte, celui de son nom; et ce nom, prononcé devant un cadavre, l'atterra dans ce moment solennel.

— « D'où vient que j'ignorais cette circonstance, don Fernand? demanda-t-elle après s'être un peu remise.

— Votre oncle m'avait aussi fait promettre de vous la cacher, Madame, il ne pouvait entendre prononcer votre nom sans horreur... J'étais pauvre, inconnu, je donnais des leçons d'Italien à Séville, j'avais vingt-deux ans, un vieillard, riche seigneur, me vint prendre un jour lui-même en carrosse. Je ne le connaissais guère que de vue, me souvenant d'avoir admiré sa bonne mine et sa distinction dans les cérémonies du couronnement. — « Seigneur Fernand, me dit-il, vous ne manquez pas de savoir; j'ai vu des lettres de vous au duc de Médina, qui prouvent que vous êtes aussi dévoué qu'habile. Le carrosse où nous sommes va vous conduire à une terre que j'ai près d'ici; c'est un château dans lequel je ne donne ni bal, ni collation, ni comédie, mais vous y trouverez une jeune fille, plus belle qu'un ange, à laquelle je vous prie de montrer l'italien, parce que j'ai dessein de la marier à un noble de ce pays. Je n'ai pas besoin de vous la recommander comme mon diamant le plus précieux; vous seul saurez une chose que je cache à tous, je suis son père. » Là-dessus, et comme le carrosse avait déjà atteint l'avenue,

nous mîmes pied à terre en apercevant la fille du marquis de Los Fuentes. « Voilà mon enfant, me dit le vieillard ; j'ai une famille intéressée autour de moi, je veux d'ailleurs préserver Inès de l'air de la cour : j'ai assez d'une nièce qui dégrade mon nom par des intrigues... — La duchesse d'Éboli, repris-je timidement, est peut-être calomniée... — Non, jeune homme, elle calomnie... La mère de cette enfant a été en butte, pendant sa vie, à ses outrages; et j'ai juré qu'Inès ne coudoierait pas cette femme, qui jouit des honneurs de la grandesse à la cour. Instruisez-la comme un digne et vertueux bachelier, et remerciez surtout le duc de Médina pour le zèle qu'il a mis dans sa recommandation. » Parlant ainsi, le vieillard me présentait à Inès : je devins son maître, mais en même temps son esclave. C'était une personne à tourner la tête au premier seigneur de Madrid; mais, en fille noble, elle fut d'abord très-rude à mon cœur. Je passais des heures entières à la regarder, mais elle n'y faisait guère attention; elle était préoccupée, agitée de frayeurs et de tristesses indicibles. Je l'aimais comme un enfant qui vient de quitter les Récollets de Burgos. Nos leçons avaient lieu ordinairement en plein air auprès d'un charmant bois de haute futaie qui nous versait une ombre embaumée de la senteur des genêts d'Espagne et des jasmins. « A quoi bon vous apprendre l'italien? dis-je un jour à ma belle élève; vous allez épouser un noble de Florence qui vous l'apprendra bien mieux, le comte de Luigi Serra, par exemple... Elle se mit à pleurer, je vis qu'elle ne l'aimait pas. Je tâchai de la consoler en lui persuadant que ce mariage pouvait se rompre. — Ce sera donc par sa mort seule, me répondit-elle, il vient demain ! » Le coup me frappa : il n'y avait pas un mois que je donnais des leçons à Inès; le soir d'a-

près, j'étais assis tristement à la même place, caché par un épais rideau de chèvrefeuilles, lorsque j'entendis des pas sur les feuilles sèches... Je vis, aux clartés de la lune, un homme, assez haut de stature, qui donnait quelques ordres à son valet. Le valet reçut entre autres celui d'apporter toutes ses hardes dans le château que devait habiter son noble maître, le mariage étant chose convenue. Je laissai le comte Luigi s'enfoncer rêveur dans le bois; j'avais remarqué qu'il avait son épée, je le suivis. — Seigneur comte, m'écriai-je dans l'accès de mon désespoir, mettez l'épée à la main et défendez-vous ici! autrement toutes les rues de Madrid me serviront de pré, sachez-le bien! — Comme c'était un homme brave et résolu, il ne se le fit pas dire deux fois, et m'ayant acculé contre des fascines, il crut avoir bon marché de moi. Mais j'avais espadonné cinq ans, et me serais battu à Séville rien que pour un pendant d'oreille... Je lui portai un coup de riposte qui le déconfit et le jeta rudement à terre. Croyant l'avoir tué, je courus à l'appartement d'Inès; elle avait tout vu, tout ouï, elle était prête. Je la saisis, je l'enlevai dans mes bras; huit mois après, elle était ma femme...

« La douleur du marquis n'eut pas de bornes, il m'accusa et me flétrit des noms les plus odieux. Je disputai d'abord ma vie au jour le jour, je cachais Inès comme un trésor. Enfin, l'orage passa; et je me décidai à profiter des dispositions religieuses du vieillard, qui était entré aux frères de Saint-François depuis le rapt d'Inès. Il m'accueillit en habit de moine; il ne portait plus un seul ordre : c'était un religieux doux et triste; l'éclair de la haine ne sillonna son front qu'une fois, et ce fut quand il me parla de vous... »

Fernand se tut; dona Luisita l'avait écouté appuyée

contre la couchette de la morte, à laquelle elle tournait le dos, n'osant sans doute la regarder. L'obscurité devenait profonde, les cierges jetaient une lueur de sépulcre...

— « Sortons d'ici, dit-elle, je suis brisée; je me croyais plus de force. Mais, je te remercie, Fernand, tu verras quel avenir te fera oublier ce jour de deuil!... »

Ils sortirent par où ils étaient entrés et reprirent avec les mêmes précautions le chemin du palais.

Le jour qui suivit, un magnifique convoi attira aux fenêtres, dès le matin, tous les oisifs du quartier. On ne parlait que de la foule des seigneurs en passements d'or qui suivirent le catafalque pour complaire à la duchesse, dont les gens et la livrée firent le service. On s'entretenait surtout de la douleur de Fernand, mari de la pauvre Inès, et du tombeau admirable qu'il commanda le jour même, au sculpteur Torreno, en mémoire de sa femme. Le secrétaire ne voulut point rester dans la maison qu'elle avait habitée et s'établit tout à fait chez la duchesse d'Éboli, où son office lui donnait droit à un appartement.

V

L'EXPIATION

Deux ans s'étaient écoulés. La duchesse était dans le même salon où nous l'avons vue au second chapitre de cette histoire. Rien n'était changé en elle, ni chez elle : sa beauté conservait tout son éclat, sa parure toute sa magnificence, et c'était peut-être en s'éventant avec le même

éventail de plumes, orné de peintures, qu'elle écoutait les mêmes paroles d'amour. Seulement son interlocuteur avait changé, ce n'était plus Fernand : c'était un vieillard de haute stature, de bonne mine, et portant sur sa poitrine le riche collier de la Toison-d'Or.

— « Madame la duchesse, disait-il, la reine le veut, et moi je vous en prie ! Pourquoi vous refuser à nos instances? Ne croyez-vous pas à mon dévouement? ou ma position ne vous semble-t-elle pas assez belle pour la partager ?

— Certainement, Monseigneur, je ne puis rien désirer au delà de l'un et de l'autre, mais je regrette ma liberté, je regrette cette existence libre que je vais perdre, et je recule sans cesse, malgré moi, le moment fatal ; et puis, n'ai-je point de rivale? on vous dit si galant avec les dames ! Pourtant, si la reine l'ordonne, si vous daignez me le demander, je consentirai de grand cœur à avancer la cérémonie, bien persuadée que je ne saurais mieux faire.

— Voilà donc qui est convenu, répliqua le prince en lui baisant la peau sous son gant, dans trois jours cette belle main m'appartiendra sans retour !

— Et le cœur aussi, ce qui vaut mieux encore, Monseigneur.

— Je vais annoncer cette bonne nouvelle à sa majesté, et je reviendrai vous remercier plus longuement ; il faut vous quitter, pour vous revoir bientôt, duchesse. Oh ! que vous venez de me rendre heureux ! »

La duchesse conduisit le vieillard jusqu'à la porte, le salua avec respect, et retourna à sa place. Un panneau glissa derrière elle, un homme entra dans l'appartement : c'était son secrétaire.

— « Que me voulez-vous, Fernand, demanda noncha-

lamment Luisita, c'est l'heure de la sieste et je voudrais dormir?

— Vous dormirez après, Madame; il faut d'abord que vous m'entendiez. J'étais derrière cette tapisserie; et si j'ai bien entendu, vous venez de promettre au duc de Tolède de l'épouser dans trois jours...

— Et quand cela serait, Fernand?

— Cela, Madame, ne sera pas! Vous n'avez pas songé que je pouvais m'opposer à ce mariage, ou bien vous avez cru que je vous aurais achetée par un crime pour me voir après chassé comme un valet!

— Qu'entendez-vous par ces mots? qui vous parle de vous chasser?

— Vous, Madame, vous qui, hier encore, au Théâtre-Royal, m'avez refusé l'entrée de votre loge, parce que le duc y était, et que vous n'avez pas voulu souffrir que votre secrétaire y parût à vos côtés! Mais, madame la duchesse, ce secrétaire est votre maître : l'avez-vous oublié? Vous, si adroite, si fière, ne comprenez-vous pas que je ne puis rester dans la position où je suis, vis-à-vis d'un autre que vous; que le jour où vous choisirez un mari, si ce mari n'est pas moi, ce ne peut être personne?

— D'où vous vient cette présomption, Fernand? n'avez-vous pas très-bien compris aussi que si j'avais voulu vous élever jusqu'au rang de mon mari, vous le seriez déjà? Vous n'avez pas, je pense, la prétention de vous faire craindre; cela serait trop risible? C'est vous qui devez me craindre, Fernand; je n'ai point versé de sang, moi! »

Le secrétaire fronça le sourcil et se contint.

— « Mes mains sont pures, continua lentement la duchesse en se regardant avec complaisance dans une belle glace de Venise, et je ne pense pas que l'alcade mayor

puisse arrêter pour crime de meurtre mon carrosse en pleine rue.

— Ah ! ne raillez pas, Madame, murmura Fernand, ne raillez-pas !

— Je ne raille pas, mon cher secrétaire intime. Vous avez tué votre femme, c'est fort sérieux, il n'y a pas là de quoi railler. Seulement épargnez-vous tout conseil, car je n'ai qu'à dire, on me croira, et vous savez ce que c'est que la justice du roi Philippe V...

— Eh bien ! Madame, rassurez-vous, il est temps que vous sachiez la vérité. Je n'ai point tué celle que vous croyez, Madame, je n'ai point rougi mes mains du sang d'Inès.

— Vous m'auriez trompée !...

— Le ciel la regarda sans doute en pitié dans ce moment, et la couvrit de sa protection, madame la duchesse. Safira, sa sœur de lait, qui ne la quittait pas, a reçu le coup que dans mon aveugle rage je destinais à cet ange... Ce n'est pas Inès que vous avez vue exposée sur un lit de deuil, ce n'est point Inès devant qui le prêtre chantait des hymnes à genoux. Inès, désespérée, Inès presque folle, retournait pendant ce temps sous bonne garde en Andalousie, j'avais assuré toutes mes mesures à cet effet. Cependant...

— Achevez, interrompit vivement la duchesse en voyant que la voix de Fernand se ralentissait.

— Voici, Madame, la lettre que je reçus il y a un an de mon majordome de Sarrana. Voyez, Luisita, elle était cachetée d'un scel noir et m'annonçait assez clairement que vous n'aviez plus de rivale !... »

La duchesse saisit assez indifféremment la lettre que don Fernand lui présentait. Elle y lut le récit de la mort

réelle de dona Inès, ensevelie, il y avait un an, dans son château de Sarrana.

—« Et maintenant, reprit le secrétaire, trouvez-vous, Madame, que je vous aie assez achetée? Vous m'appartenez, madame la duchesse, vous m'avez rendu coupable et j'ai le droit de demander le prix du sang!

— Tous ces lieux communs de drame m'obsèdent, seigneur secrétaire. Où voulez-vous en venir? finissons-en, je suis fatiguée, j'ai sommeil, vous me gênez.

— Je ne vous gênerai pas longtemps : voici en deux mots ce que j'exige. Vous renverrez le duc de Tolède, vous me sortirez du rang secondaire où je végète, vous ferez enfin ce que vous avez promis de faire le jour où vous m'avez rendu criminel. »

La duchesse éclata de rire en arrangeant les coussins de son divan.

— « Vous êtes fou, seigneur don Fernand, renvoyer le duc de Tolède, le cousin du roi, le premier personnage du royaume, parce que tel est votre bon plaisir, et faire de vous autre chose que ce que vous êtes ! En vérité c'est trop plaisant!

— Madame, prenez-y garde ; grâce à vous, je sais ce que c'est que de tuer une femme!

— Eh ! mon Dieu! vous ne me tuerez point : vous savez que je ne me laisserais pas assassiner ainsi, moi qui ne suis point une Inès. Non, vous réfléchirez mûrement, et votre bon esprit vous montrera que rien n'est éternel dans ce monde. Je vous ai aimé, je ne vous aime plus, c'est un malheur; qu'y faire? nous séparer bons amis, nous oublier mutuellement, et surtout ne nous revoir jamais. Vous avez votre route, j'ai la mienne; suivons-les sans nous nuire et nous heurter, c'est la seule manière d'entendre la vie.

— Songez-y bien, Madame, j'irai dévoiler notre commerce à tout Madrid !

— On ne vous croira pas. Quelle preuve en pouvez-vous donner?

— Eh bien ! je vous tuerai alors.

— Il ne fallait que vous montrer la route, à ce qu'il paraît, et vous voulez décidément devenir *tueur de femmes :* vous en avez tué une par le fer, et l'autre par le chagrin; encore une fois, vous avez assez de deux meurtres sur la conscience. Consolez-vous, c'est le meilleur parti à prendre.

— Inès ! Inès !... s'écria Fernand au milieu de ses sanglots.

— J'en conviens, elle valait mieux que moi pour un homme comme vous. Nous nous étions trompés, nous ne nous comprenions pas : vous, tout à vos terreurs, à votre ambition mesquine, à votre amour extravagant; moi, dont les puissantes vues allaient bien au delà de tout ce que vous supposiez : cela ne pouvait pas durer davantage. Maintenant, adieu, laissez-moi, notre explication est terminée, j'ai besoin de repos. »

Fernand ne l'avait point écoutée. Tout entier à ses remords, à sa douleur, il prononçait à chaque instant le nom d'Inès... Il se leva et sortit de l'appartement sans adresser un regard à celle qui venait de lui briser le cœur. Quand il eut fait quelques pas, il revint :

— «Vous avez raison, madame la duchesse, dit-il, je ne vous tuerai point; vous ne valez pas un coup de poignard ! . . . . . »

Pendant qu'il traversait l'antichambre, il entendit ouvrir les grands battants du vestibule; et l'officier de chambre annonça : Monseigneur le duc de Tolède.

— « Pauvre duc! murmura Fernand, il aura bien à souffrir! »

Cette idée seule fit comprendre à Fernand qu'il n'aimait plus Luisita; quand il n'y a plus de jalousie, c'est que la passion est bien morte.

Il rassembla ses papiers dans une cassette, et quitta l'hôtel d'Éboli pour n'y jamais rentrer.

VI

LE CHATEAU DE SARRANA

Quand on a beaucoup souffert, quand on a souffert surtout de ces chagrins qui font rougir l'amour-propre, il n'y a qu'un seul refuge : c'est la solitude. On éprouve le besoin de se retrouver avec soi-même, de rechercher jusqu'au fond de son âme les nobles pensées d'autrefois, et il faut bien du temps avant qu'on puisse se pardonner son propre malheur.

Ainsi était Fernand : dès qu'il eut quitté Luisita, et qu'il se trouva seul dans la rue, il respira plus à l'aise, et se dirigea involontairement vers la petite maison qu'il avait habitée avec sa femme. Toutes les fenêtres en restaient fermées; nul ne l'avait fréquentée depuis. Un désespoir véritable s'empara de lui à cet aspect. Il aurait donné sa vie pour être encore l'homme obscur et heureux qui conduisit Inès à Madrid, deux ans auparavant, après l'avoir enlevée. Il s'assit sur un petit banc de pierre, la tête appuyée dans ses mains, et il interrogea ses souvenirs;

il se représenta sa première entrevue avec Inès, sa première leçon, leur rougeur à tous les deux, les longues causeries du soir, les rendez-vous sous les jasmins parfumés et enivrants, leur promesse sacrée de s'aimer toujours, enfin la nuit où, fuyant la maison paternelle, Inès s'était confiée à sa foi, et l'avait accompagné près d'un petit autel de village, où un chanoine, le premier maître de Fernand, les avait mariés, les journées de bonheur qui suivirent ce mariage, lorsque, retirés dans la Sierra et les chaumines qui l'entourent, ils n'avaient eu d'autre chagrin que la colère du marquis de Los Fuentes, apaisée bientôt par cette grande conciliatrice : la mort!

Le bonheur passé double les douleurs présentes. Fernand crut qu'il n'aurait pas la force de s'arracher de cette porte, il voulait y mourir; bientôt une idée consolante se présenta à son imagination. Il songea à ce château de Sarrana premier témoin de son bonheur, et où reposait maintenant celle qu'il avait perdue. Il n'eut plus qu'un désir, celui de revoir ces lieux si chers, d'y finir dans la pénitence et les regrets une existence d'erreurs et de déceptions. Jetant un dernier coup d'œil sur Madrid, il se mit en route et arriva en peu de jours en Andalousie.

Le château triste et sombre se présenta à sa vue au milieu des imposantes montagnes de la Sierra. Le silence le plus profond régnait à l'entour : les portes en étaient fermées, les ponts-levis attachés, et personne ne se montrait sur les remparts bâtis du temps des Maures, vaste crénulure où le lierre montait comme une tapisserie de deuil. Le valet de chambre de don Fernand agita la sonnette, les aboiements d'un chien lui répondirent; et peu après, un vieux serviteur, vêtu de noir, entr'ouvrit le guichet pour demander qui était là.

Le maître, après s'être nommé, fut introduit, toujours avec le même silence : on le conduisit, selon ses ordres, à un appartement qu'il désigna ; et lorsqu'il en tira la portière, il demeura ébloui...

Cette grande pièce voûtée était tendue du haut en bas de velours noir, comme celle où Safira avait été exposée à Madrid. On aurait dit même qu'elle avait été transportée exprès en ce lieu. Au milieu, sur une estrade, se voyait un cercueil recouvert de velours également noir, sur lequel l'écusson des Los Fuentes détachait son fond d'or et ses chevrons d'azur. Plus de deux cents candélabres dans lesquels brûlaient des torches de cire entouraient le cénotaphe.

Cette chambre ne différait de celle de Madrid, qu'en ce qu'elle avait un catafalque fermé au lieu d'un lit de parade, et qu'une coquetterie véritable semblait en avoir surveillé chaque détail. Ainsi un missel embaumé d'odeurs renouvelées chaque soir, suivant l'usage des grandes dames, était au pied du catafalque, des jamins l'entouraient et ressortaient avec leurs blanches pétales sur cette noire tenture. Un petit épagneul était couché sur un coussin près d'un prie-Dieu. La chambre avait l'air d'être habitée... Il y avait une écharpe et une guitare près de la fenêtre.

— « Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, voilà donc tout ce qui me reste d'elle ! Pardonnez-moi, Seigneur, puisqu'elle m'a pardonné ! »

Il se releva et fit le tour du catafalque, frappant sa poitrine et répétant : Pardonnez-moi !

Dieu lui pardonna sans doute : la clémence est une vertu du ciel.

Il parcourut ainsi tout le château, ployant sous le faix

de son désespoir, cherchant partout l'ombre adorée d'Inès, et ne trouvant qu'une vaste solitude. Il revint à la chapelle ardente et appela son intendant :

— «Vasquez, dit-il à cet homme, lorsque dona Inès mourut, vous étiez seul en ce château pour la soigner... Je vous remercie de tous vos soins. Je vous écrivis alors, vous devez vous en souvenir, de conserver cette chambre dans l'état où elle est, jusqu'à mon retour. Aujourd'hui je vous ordonne de la laisser ainsi à perpétuité. Que ces cierges brûlent toujours, que ces tentures couvrent les murailles, que tout garde ici un aspect de deuil. Maintenant laissez-moi seul et que personne n'entre sans être appelé. »

Le majordome s'inclina et sortit.

— « Seul, seul à jamais ! continua Fernand en se parlant haut comme si quelqu'un pouvait l'entendre ; depuis que tu m'as quitté, Inès, je n'ai pas eu un instant de repos ! Bourrelé de remords, abreuvé de mépris, torturé de jalousie, j'ai tant souffert que je n'ai plus de courage ! Ne prendras-tu pas pitié de moi, ne viendras-tu pas à mon aide. »

Un baiser effleura ses cheveux, il crut que c'était une illusion et n'osa remuer de peur de la détruire.

— « Tu m'entends donc, esprit céleste ! tu es bien un ange.

— Non, Fernand, mais une femme qui t'aime, n'est-ce pas la même chose ? »

Elle avait raison ; rien ne se ressemble davantage, surtout quand le malheur a épuré l'amour.

Don Fernand retourna la tête, Inès était derrière lui, vêtue de blanc, pâle comme un spectre, mais son regard étincelait, son cœur battait vivement, elle étendait ses bras vers lui : c'était bien Inès !

— « Tu demandais grâce à Dieu, mon ami, je te l'apporte, ta grâce, et le bonheur de nos jeunes années, si tu veux oublier nos tourments passés !

— C'est toi, ma bien-aimée ! c'est toi, répétait-il, comment ! tu vis encore ? pourquoi m'avoir trompé ? Oh ! que j'ai souffert !

— Depuis que j'ai perdu ma pauvre Safira, Fernand, je n'eus plus d'amie ! Tu m'avais ordonné d'être morte pour tout le monde, hors pour toi ; j'ai compris plus tard que ma vie t'était à charge, et e suis morte pour toi comme pour tout le monde en attendant le jour où tu me rappellerais : je savais qu'il arriverait, ce jour, et me voici ! Mais je veillais sur toi, invisible à tous les yeux ; Vasquez, ton vieil intendant, connaissait seul mon existence. Te rappelles-tu ces fleurs que tu trouvais dans ta chambre : c'était moi qui les cueillais ! Ce chapitre de l'Imitation ouvert sur ta table un matin où tu avais tant désespéré du ciel, c'est moi qui l'ai choisi pour te rappeler la miséricorde divine ! Et ces accords de harpe, qui, la nuit, endormaient tes douleurs : c'était encore moi !

— Tu es bien ma providence, à présent comme autrefois !

— Comme toujours ! Fernand, pour une âme comme la mienne le dévouement c'est la vie ! »

Pendant qu'elle l'entretenait ainsi, Fernand la regardait, l'admirait, l'écoutait avec délire : elle passait sa main dans les cheveux de son mari, elle essuyait son front, elle caressait ses traits flétris : enfin tous ces enfantillages de l'amour qui le rendent la plus douce chose de la vie.

— « Fernand, reprit-elle quand ils eurent repassé lentement chaque joie et chaque douleur de ce drame pénible,

tu as ordonné que cette chapelle demeurât ainsi à perpétuité; ce que tu croyais faire pour moi, tu dois le faire pour une autre victime : venons ici pleurer Safira et prier Dieu. Si elle ne s'était pas sacrifiée, à présent que l'autre t'a abandonné, tu serais seul, mon ami ! »

Fernand fléchit le genoux, et demanda de nouveau pardon à Inès... Il fonda une messe et des prières en expiation de son crime. Pendant un siècle encore, ses descendants observèrent pieusement ses volontés; la chapelle ardente resta éclairée et entretenue. Ce ne fut qu'à l'invasion des Français en Espagne que les cierges s'éteignirent avec la noble famille de Naxaras : son dernier rejeton fut tué à la bataille d'Écija. Le château tombe en ruines, on le montre encore aux voyageurs ; et il n'est pas un berger de la Sierra qui ne vous en raconte l'histoire, bien convaincu, d'ailleurs, qu'Inès n'est point morte encore, et qu'on l'entend souvent chanter la nuit sur le sommet des tours désertes.

DEUX MISÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I

COMME ON S'AMUSAIT JADIS

Le chevalier d'Aulnay aime prodigieusement la dépense. Il a tous les vices et toutes les qualités de ce dix-huitième siècle qui revient à la mode, depuis quelque trois ans, dans nos plafonds, nos romans et nos meubles ; il est tout d'insolence, de galons dorés, de faste et de singularité dans sa toilette. Il mène une vie qui charme tout le monde, excepté lui, si, une bonne fois, il voulait avouer le fond des choses. Il emploie son revenu à satisfaire l'envie qu'il a de paraître un grand seigneur. La plus piquante mode qui ait fixé un instant l'inconstance française, le chevalier d'Aulnay s'est empressé de l'adopter ; cette mode extravagante consiste à courir les rues le matin habillé en *polisson*. Cela est du bel air, du *fin du fin*. Les gens du bon ton, les agréables et les petits-maîtres de tout rang ne veulent étaler que le soir, pour l'Opéra, leurs cachets de montre, leurs dentelles et leur parure : à

leur exemple, le chevalier d'Aulnay ne se montre plus que les cheveux en désordre relevés par un peigne, un petit chapeau sur l'oreille, la cravate de soie autour du cou, le frac de drap leste et court, bien boutonné ; la jambe ornée d'un bas de fil gris, et une petite badine à la main. C'est dans cet étrange équipage qu'il entre chez ses amis et ses maîtresses ; c'est-à-dire qu'il imite les plus jolis *papillons* de Paris, transformés pour le quart d'heure en *chenilles*.

Cette façon bizarre d'habillement, le chevalier ne l'a prise que pour ressembler au menu peuple et se ménager d'agréables quiproquos. Sa vie dans le fond est si ennuyée, si uniforme dans ses jouissances, qu'en se faisant ainsi un batteur de pavé il espère échapper à l'ennui du grand seigneur ; c'est ce qui nous explique comment ce matin dimanche, jour ennuyeux s'il en fût, le chevalier d'Aulnay, l'air tout à la fois galant et tapageur, entre chez le mercier Grampart, rue de la Comédie, pour acheter un peigne parce que le sien est tombé dans le ruisseau.

— « Il faut que vous ayez eu querelle ce matin, mon *brave homme*, lui dit l'honnête Grampart, dont la porte est du reste entre-bâillée attendu que c'est dimanche. Asseyez-vous là, je vais vous donner un peigne... »

Cette épithète de mon *brave homme* réjouit dans sa dernière fibre le cœur du chevalier. Quant à la querelle supposée, il regarde son frac couvert d'éclaboussures ; et montrant le petit couteau de chasse qu'il porte au côté :

— « Ventre de biche ! je vous jure, m'sieu, que la querelle a été bonne. Je buvais tout à l'heure, m'sieu, au cabaret de la Comédie, quand un des habitués trouva mauvais que j'eusse ce couteau de chasse au côté. Ventre

de biche ! m'sieu, lui dis-je, sais-tu bien que j'appartiens au chevalier d'Aulnay ? Là-dessus, m'sieu, je lui verse un pot de vin sur la tête. Le pot de vin tombe sur lui comme une ondée. J'veux t'être un chien si je ne lui ai pas cassé la gueule et la mâchoire. Voilà, m'sieu: »

M. Grampart qui n'est pas intrépide frémit en voyant les gestes dont notre chevalier accompagne ses paroles. Il ne doute pas que ce ne soit un piqueux de bonne maison, en pointe de vin, sans doute, mais qui peut lui être fort utile dans son commerce. Il lui montre de bons et solides gants de chasse, des chemises, des bas et des cravates. Le chevalier examine tout cela comme s'il y prenait grand goût, il loue la couture et le travail.

— « M. le chevalier sera fort content de vous, mais il n'y a qu'un petit malheur à tout ceci : mon maître est peu sensible aux messagers de votre sexe, il aime moins les marchands que les marchandes. Les grands seigneurs sont faits ainsi. J'aperçois dans votre arrière-boutique, monsieur Grampart, une jeune poulette qui ne peut être autre que mademoiselle votre nièce, mademoiselle votre cousine, ou mademoiselle votre fille ? »

Le mercier ne répondit rien à cette question, qui semblait l'embarrasser.

— «Voici trois chemises et cinq paires de manchettes en Valenciennes qu'elle peut placer dans ce carton, monsieur Grampart, elle le portera demain à midi, à l'hôtel de M. le chevalier d'Aulnay, à midi, entendez-vous, c'est l'heure ordinaire de son lever... »

Il ajouta, mais très-bas : Il demeure rue de La Vrillière, n° 6.

Mademoiselle Olympe, jeune et belle personne de dix-neuf ans, devient toute rouge... Elle est jolie comme un

cœur, bien que très-pâle d'habitude; et malgré l'obscurité de l'arrière-boutique, il est très-permis de supposer que rien ne lui manque. En effet, elle est déjà grande et bien formée, la peau fine et blanche, et les plus belles dents du monde. Le chevalier la lorgne en tapinois comme il lorgnerait à l'Opéra une belle amadryade. Tout d'un coup il aperçoit, dans le renfoncement de cette pièce, une autre figure que celle de mademoiselle Olympe. C'est un racoleur à grandes guêtres qui a l'air de lui faire l'amour. Peut-être cet homme est-il amoureux de la nièce du mercier Grampart : car tout annonce qu'ils ont déjeuné tous trois ensemble, les couverts et les assiettes sont à leur place. La bonne mine, la taille haute et dégagée du jeune d'Aulnay font impression sur le racoleur qui l'observe depuis quelques minutes et qui est loin de soupçonner qu'un habit d'aussi mauvaise apparence lui cache un homme d'une naissance distinguée. Les cheveux mal peignés, l'air en désordre, le chevalier Albert d'Aulnay lui semble une capture excellente à faire : ce ne peut être qu'un chevalier d'industrie..... Et puis il porte des armes, chose défendue par les ordonnances au bas peuple. Après tout enfin, quand il serait le piqueux de M. d'Aulnay, se dit le racoleur, j'éviterai de la sorte qu'il ne débauche Olympe; tous ces messieurs-là sont des enjoleux, et il m'a été enjoint de veiller sur elle... Je reçois pour cela une somme ronde tous les mois.....

Ce monologue fini, le racoleur, qui se nomme Bonamour, enfonce son tricorne sur son front et s'approche bravement du chevalier; l'œil hagard et menaçant, les sourcils froncés, une main sur son épée à la dragonne et l'autre plantée déjà au collet d'Albert d'Aulnay; il lui demande de quel droit il porte des armes!

Le chevalier, pour toute réponse, envoie le tricorne du fils de Bellone sur le comptoir de l'honnête M. Grampart. Mademoiselle Olympe lève au ciel ses yeux célestes et retombe sans mouvement sur une chaise..... La lutte s'engage entre Bonamour et Albert, et tous deux sont menés bientôt chez le commissaire. Le digne magistrat se place devant un volume de Grotius, *de Jure Gentium*, dont il ne saurait pas même expliquer le titre. Il écoute la déclaration de Bonamour qui s'est cru, dit-il, obligé d'arrêter un jeune homme portant le couteau de chasse ou l'épée, car, selon Bonamour, c'est la même chose, et il invoque les termes de l'ordonnance. Il l'a pris au collet, il en convient, mais c'est pour en faire un soldat, car, ajoute Bonamour d'un petit air d'ironie, le quidam n'a pas la taille trop mal; et dès que le frater de la chambre aura pris la peine d'accommoder ses cheveux, ce sera un vrai Pyrrhus.....

Le chevalier s'amuse de l'aventure, il rit de Bonamour encore plus que du commissaire. Ce commissaire est pourtant un homme fort rébarbatif, il a fait déjà vingt ans de commissariat, et connaît les ruses des batteurs de pavé. Or ce ne peut être autre chose qu'un batteur de pavé, se dit le d'Aguesseau de la rue du Paon, qui parcourt Albert de la tête aux pieds, et juge de la personne par l'équipage. En ce moment trois heures sonnent à l'horloge de Boule qui orne son cabinet. Le commissaire, sentant la faim le talonner, se presse de conclure.

— « Voilà, s'écrie-t-il, un coquin incontestable, un coureur de bonne échine et de maigre bourse; je suis sûr que la sienne a le ventre aussi plissé que celle d'un musicien ! »

Le chevalier fait un grand salut en signe d'assentiment.

Il n'a que peu de monnaie sur lui, n'est-il pas déguisé en *polïsson?*

— « Allons, allons, reprend le commissaire en se levant de table et refermant son Grotius, vous êtes assez bien bâti, et ce serait dommage véritablement que vous ne portiez pas le mousquet. Or, donc, qu'on se décide, et qu'on choisisse de la cocarde et du cachot. »

Cette justice expéditive surprend le chevalier; il ne veut pas cependant se faire connaître, et prend une attitude de Socrate buvant la ciguë.

Il va protester de son innocence, quand la porte de la salle à manger du commissaire s'ouvre brusquement, et sa sœur mademoiselle Agathe Francourt, revendeuse à la toilette, s'en vient le gourmander de faire attendre son monde... Elle tient à la main une belle assiette de Saxe remplie de potage, qu'elle laisse tomber en reconnaissant Albert d'Aulnay.

— « Qu'allez-vous faire, imprudent? dit-elle au commissaire. C'est M. le chevalier Albert d'Aulnay, le neveu du comte d'Anglade! »

Le commissaire, frappé d'un coup de foudre, ne fait pas même attention à son assiette de Saxe brisée en mille miettes, il se jette aux pieds du chevalier et se confond en excuses.

Le racoleur Bonamour sera mis au cachot pour dix jours, et c'est moins qu'il ne mérite.

Le chevalier relève la tête, et dit qu'il n'acceptera aucune excuse. Tout ce qu'il peut faire pour ne pas donner suite à sa plainte, et empêcher qu'on ne casse le commissaire, c'est de déclarer que le susdit magistrat était complétement ivre. Il le compare à Bacchus et lui demande quel vin il a bu!

Mademoiselle Agathe Francourt objecte vainement que son frère n'a pas dîné.

— « N'importe, on me croira, et le susdit homme sera cassé. Bonsoir, monsieur Grotius-Francourt-Puffendorf ! »

Ces noms de législateurs, que le commissaire prend pour des reproches l'aigrissent au dernier point... Il joint les mains au ciel et s'écrie : « Jé m'en vais faire dès demain arrêter tous les tailleurs ! Ce sont eux qui nous induisent en mécomptë perpétuellement avec leurs mascarades d'habits ! Si M. le chevalier avait eu du moins l'habit pailleté, les manchettes et la poudre qui doivent lui aller si bien, cela ne serait pas advenu ! »

Mademoiselle Agathe Francourt bondit de joie, et court à un carton déposé dans l'antichambre.

— « Le mal n'est pas grand, s'écrie-t-elle, voilà un véritable habit d'homme à bonnes fortunes et de petit-maître : le marquis de Lusanges le portait hier au jeu de la reine; il y a été saigné par le duc de Chartres, et me l'a vendu ce matin...

— Allez au diable avec votre habit, mademoiselle Francourt, s'écrie Albert, il me porterait malheur !

— Prenez, prenez toujours, monsieur le chevalier; seulement il n'est pas juste que ce soit vous qui le payiez : vous laisserez mon frère en repos, et il m'acquittera ma facture; il a sa sacoche à part, et je sais bien où. Huit cents livres, c'est pour rien ! et ce n'est qu'à cause qu'il est mon frère...

— Il est encore heureux d'en être quitte à si bon compte, chère mademoiselle Agathe ! S'il ne vous payait pas, je le fais rayer du tableau ! »

Albert endosse l'habit et s'en va, laissant le commissaire furieux d'être volé par sa sœur. Mais le damné che-

valier a exigé que le bon fût fait devant lui. Il s'éloigne en envoyant un salut de remerciement à la digne mademoiselle Agathe.

II

SUITE INÉVITABLE DU PREMIER CHAPITRE

Cet habit vient fort à propos. Le chevalier qui s'est jeté dans une chaise portée par deux vigoureux gaillards se fait descendre, non à la porte d'un hôtel, comme on l'aurait cru, mais à une petite porte basse de la rue de La Vrillière.

Son logement, fort propre d'ailleurs, se compose de deux petites pièces : dans l'une est un clavecin et un chevalet de peintre, dans l'autre une foule de papiers répandus à terre hors de leurs tiroirs. Ce sont tout uniment des mémoires de fournisseurs.

Le chevalier se hâte de passer dans la seconde chambre. Il se rajuste, ploie avec précaution son habit dans une armoire de bois rose auprès du lit, et est tout surpris de trouver sur ce lit un coqueluchon que certaine Lucrèce y aura sans doute oublié.

Il sonne son valet qui lui apprend qu'une jeune fille en larmes est venue tout à l'heure, avec un carton sous le bras, demandant à grands cris le piqueux de M. d'Aulnay. Vous devez penser si ce nom de piqueux m'a semblé drôle! continue le Frontin du chevalier. Si nous chassons, Monsieur, je veux que le diable m'emporte! Ce sont, au contraire, les créanciers qui sont à nos trousses; mais le

digne usurier Jacob, auquel vous avez recours si souvent, y pourvoira. Rien n'égale sa sollicitude, Monsieur, et, le croiriez-vous? il est venu s'informer de vos besoins à trois reprises différentes !

— Mais enfin cette petite!

— Eh bien, Monsieur, elle a pleuré, elle m'a raconté je ne sais quelle aventure d'un M. Grampart, d'un racoleur, d'un piqueux, d'elle et de vous, que sais-je ! Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle est jolie comme une alouette dans les blés, et qu'elle a regardé vos mignatures en frappant dans ses mains d'un air de joie. Si bien enfin qu'elle a respiré votre flacon de sels, et vous a trouvé joliment logé encore pour un piqueux..... Elle dit que ce sergent ou racoleur Bonamour est un bourru, et qu'elle n'est point nièce de ce M. Grampart qui est seulement chargé de l'élever... Grampart ! qui est cet homme-là?»

Le chevalier allait sans doute régaler Frontin de son aventure, quand la porte s'ouvrit et un petit vieillard entra.....

Son habit conservait encore certains vestiges d'opulence, mais il était crasseux et ravitaillé en maint endroit; à la place des boutons qui lui manquaient, l'homme en question avait fait coudre bon nombre de petites ficelles, procédé, à coup sûr, fort économique. Son front dégarni de cheveux débordait en saillie sur deux petits yeux d'un gris perçant qui reluisaient alors dans l'ombre, comme ceux d'un chat. Il se découvrit devant le chevalier, qui s'excusa de le recevoir sans lumière et à cette heure avancée du jour.

— «Hé ! hé ! je n'en brûle jamais, monsieur le chevalier. Pour parler vrai qu'a-t-on besoin de voir clair ?

— Bien dit, monsieur Jacob, répondit le chevalier.

Vous venez sans doute m'apporter de l'argent. Monsieur mon carrossier réclame de moi le paiement d'un *diable* qu'il m'a livré l'autre jour, et dans lequel, pour peu que cela vous plaise, je veux vous conduire chez mademoiselle Rosette.

— Parlons sérieusement, monsieur le chevalier, combien vous faut-il ?

— S'il faut tout vous avouer, je perdis hier 30,000 livres au jeu ; il est vrai que j'avais fêté Bacchus. Entre nous, je crains bien d'avoir eu affaire à un *Grec* *.

— Je le savais, répondit M. Jacob ; voici dix mille écus en espèces sonnantes, et moyennant ce billet de cinquante mille livres...

— Vous n'entendez pas mal les affaires, monsieur Jacob ! N'importe, je ne chicanerai pas sur les conditions ; il faut dans certains cas acheter l'argent au poids de l'or. Convenez seulement que vous gagnez à venir me voir?

— Vous avez raison, monsieur le chevalier; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il est à cette heure beaucoup de gens de condition qui ne dédaignent pas de devenir nos associés secrets.

— Tous riez?

— Pas le moins du monde. Tenez, je demeure, moi qui vous parle, dans une maison obscure et proche des Halles. Eh bien ! l'autre jour un homme en beau frac mordoré est venu chez moi. Il ne voulut s'expliquer qu'après m'avoir fait asseoir. « Je vous remettrai, m'avait-il dit, Monsieur, chaque année la meilleure partie de mes rentes, vous pourrez les faire valoir à votre fantaisie. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de partager les béné-

* Filou, escroc.

fices qui en naîtront. Je vous ai choisi de préférence, monsieur Jacob, poursuivit cet inconnu, parce que j'ai entendu dire que vous exigiez des intérêts plus exorbitants, et qu'il m'a semblé que mon argent profiterait davantage entre vos mains. Continuez d'écorcer les imbéciles ; un usurier doit avoir un cœur de fer. Mes conseils à ce sujet vous sont inutiles ; mais mon or vous servira, pourvu que vous soyez discret et que vous méritiez ma confiance. »

Quelque connaissance que j'eusse du monde, monsieur le chevalier, je vous avoue que j'étais loin de m'attendre à un pareil discours. J'assurai ce seigneur qu'il aurait lieu d'être content de moi. Je ne savais pas son nom, à vrai dire ; mais il nous en vient tant que je le jugeais sur sa mine. En effet, celui-ci est gros, l'œil réjoui, les manières aisées. Il prend du tabac comme un sous-fermier ; il a une canne à pomme d'or, et l'air honnête. Il ne tarda pas à me faire part du projet qu'il avait formé : je ne pus qu'applaudir à la sagesse de ses vues. Dès le lendemain je mis son plan merveilleux à exécution. Je vins demeurer rue Coquillière, à deux pas d'ici, dans une petite maison contiguë au logis de mon nouvel associé ; une porte pratiquée de la veille dans son cabinet, qui semblait conduire à un escalier dérobé, servait à l'introduire chez moi. Il ne manquait guère depuis dix-huit jours d'y passer tous les soirs, afin d'examiner avec grand soin mes registres, et je l'attendais hier encore, quand je reçus ce billet :

« A l'heure où vous viendrez chez moi, j'aurai quitté déjà Paris. Je pars et m'exile à l'étranger, par suite d'énormes pertes. *Signé* le marquis de Saluces. »

— Allons donc ! impossible ! le marquis de Saluces est à cette heure à Vichy, d'où il m'écrit ; mon divin monsieur

Jacob, vous aurez mal lu. Je m'en vais demander de la lumière. Voici sa lettre. »

Le chevalier sonne, et met la main à un tiroir. On lui apporte des bougies, M. Jacob et lui comparent les écritures. La lettre du véritable marquis de Saluces ne ressemble pas plus à celle que l'usurier dit avoir reçue, que le Mogol au département du Jura.

Tout d'un coup le chevalier se mord les lèvres et pâlit. Il court de nouveau à son secrétaire, en tire une autre liasse de papiers, les oppose à la lettre reçue par M. Jacob et s'écrie en retombant à moitié mort sur son fauteuil :

— « Je suis volé comme au coin d'un bois ou d'une coulisse de l'Opéra ! Ce prétendu marquis de Saluces n'est autre que mon fripon d'intendant ! »

III

OLYMPE

M. Jacob cherche à consoler le pauvre chevalier dupé par le faux marquis. Il lui conseille d'accepter l'argent qu'il lui offre moyennant le billet rédigé par lui ; le pauvre Albert d'Aulnay en passe par ce que veut l'usurier. A la veille de sa ruine, Albert regarde mélancoliquement sa petite chambre. A la cheminée se trouvent deux montres de Baillon, une râpe à tabac en ivoire sculpté, une carte d'entrée pour le Colysée, et un petit coffret qui contient ses lettres d'amour. Albert est tenté de jeter tout cela au feu, quand voici de jeunes fous de son âge qui entrent

dans sa chambre. Ils l'invitent à un régal où chacun des convives paiera sa part de l'écot. Albert fourre les sacs de l'usurier dans son secrétaire, et le remercie de sa coûteuse obligeance. On entraîne le chevalier, qui se laisse faire, à l'un de ces dîners garnis de fricassées d'ambre et de pistaches, où il trouve une foule de petits êtres pincés qui s'évertuent à être agréables et ne sont que ridicules. Chacun d'eux a amené une vestale de l'Opéra pour égayer le repas ; ce sont des filles célèbres par le nombre de leurs conquêtes, bien plus que par leurs attraits. Comme le chevalier est loin d'être en bonne humeur, il trouve leur vivacité de l'effronterie, leur grâce une convention, et leur esprit une affaire de mode. Elles imitent pourtant à ravir le persiflage des jeunes seigneurs qui les environnent; elles ont des vapeurs de commande, et chantent en minaudant. Il y a bien là certaines bourgeoises, mais en petit nombre ; on les reconnaît à leur gothique fierté et à leur façon d'appuyer sur leurs garde-robes du prix de vingt mille livres. Les demoiselles de l'Opéra ont sur elles l'incontestable avantage de faire plus de folies et de parler moins de leur sagesse ; et puis leurs cheveux poudrés, retenus par un nœud de ruban lilas, leur donnent des airs de reine incomparables. Les glaces de l'endroit, encadrées dans de longues guirlandes dorées, reflètent tout ce luxe somptueux et délicat, où tel mets coûte aussi cher qu'un festin entier. Les étranges sirènes de ce banquet sont délibérées, ardentes et lascives; leur corset résiste à peine, leur œil est chargé de langueur : chez quelques-unes le fard nuit à la beauté ; chez d'autres il ne recouvre qu'une laideur amère. Ces divinités que Boucher a pris plaisir tant de fois à entourer de ses nuages vaporeux comme des reines de l'Olympe, ou à couvrir des

coquilles du pèlerin pour le *voyage à Cythère*, ne sont nullement novices, on le pense, dans le métier de la galanterie : aussi rien ne leur manque, ni les mouches assassines, ni le pied de rouge ; elles mangent gantées avec des mitaines à ruches roses, portent des croix à la Jeannette, étalent leurs bagues avec ostentation, et cherchent à éblouir par la pétulance de leurs discours. Il serait dfficile de dire quel est leur goût dominant : elles changent si souvent d'idées, les passions les plus opposées se succèdent si rapidement chez elles, que leurs amants les plus assidus ne connaissent rien à leur caractère. Extrêmes dans leurs fantaisies, elles prennent aujourd'hui un duc et demain un libraire ; le chien qui sait danser et donner la patte l'emporte dans leur estime sur les plus tendres affligés du monde. On en a vu donner mille écus avec joie et empressement d'une *gredine* grosse comme le poing ; il est vrai que ses oreilles pendaient jusqu'à terre, qu'on discernait à grand'peine ses petits yeux ensevelis dans une forêt de poils d'une prodigieuse longueur, et qu'elle semblait parler tant elle jappait ou grognait à propos.

Comme chacune de ces femmes a mené son chien favori à cette table, ce sont des gammes d'aboiements fort nombreuses ; telle fille d'Opéra assise dans sa duchesse donne une croquignole du bout de ses petits doigts à un mufle rose de lévrier, telle autre gourmande son bichon, celle-ci démolit un surtout de table délicieux pour donner des gimblettes à *Rosine*, cette autre à *Magotte*, noms charmants ou grotesques, inventés par les maîtresses de ces intéressants animaux. Les abbés qui se trouvent là, et il y en a bien trois, sont en habit court, frisés avec la dernière élégance, le manteau lustré et de fine étoffe poudré

d'un demi-pied vers le collet. Ils ont l'air d'avoir trop soin de leur personne pour n'être occupés que de leur salut; leurs yeux ne sont pas toujours baissés, il les lèvent à la dérobée sur toutes ces jolies convives. Les présidentes sont bannies de ce banquet juvénile; les neveux n'ont guère l'habitude d'inviter leurs tantes aux parties carrées qu'ils peuvent faire.

Cependant on rit, les violons jouent; on boit, et l'on finit par je ne sais plus quel vin falsifié qui porte à la tête. La maison où l'on se trouve appartient à un ami du chevalier d'Aulnay, jeune baron de Gascogne qui a passé comme lui par les prodigalités coûteuses. Elle est meublée dans le goût de la régence, et le baron s'est amusé à la décorer d'une foule de fantaisies. Les magots de la Chine l'encombrent, les cadres à papillons égarent l'œil dans un mélange de couleurs combinées avec un goût infini. En dépensant des sommes considérables pour ce genre de luxe, le baron est parvenu à en garnir de fort belles armoires vitrées qui, disposées du haut en bas de son cabinet, forment une tapisserie tout à fait bizarre et aussi variée que l'arc-en-ciel. Ces cadres étincèlent au feu des bougies, et l'on ne sait qu'admirer le plus, de ces ailes brillantes comme des écrins ou des marqueteries en bois rose de chaque armoire. Les porcelaines ne sont ni moins belles ni moins riches; il y a deux ou trois grands miroirs sculptés et un lit massif à colonnes dans cet appartement. Les femmes regardent ces curiosités d'un air empressé; elles admirent surtout les allégories des Vénus mouchetées et des gros Amours tout rouges. Peu leur importe que les peintres d'alors aient fait verser à Hébé du vin de Champagne, et que les Grâces aient des bas de soie, ce vide de sentiment leur va, cet apprêt les enchante, tout cela est

d'un ensemble chiffonné et libertin. Les femmes d'alors retrouvent leur vie de tous les jours et de toutes les heures dans ces panneaux de Boucher et de Chardin, où toutes les beautés ont l'air de naïves courtisanes. Ici, c'est une jeune fille qui tient à son sein une rose effeuillée, là-bas une autre entr'ouvre une cage dont l'oiseau s'est envolé, allégories palpables et sans détour d'un siècle qui ne se cache en rien et chez qui parfois l'impudeur devient une naïveté d'enfant.

Las de chanter des noëls et des airs de danse, de composer des couplets malins d'autant plus agréables qu'ils n'ont pas le sens commun, les convives s'amusent alors à casser les verres et les porcelaines, malgré les lamentables représentations de leur hôte. Ils jettent par la fenêtre deux ou trois surtouts; ils en font autant des papillons et des cadres : en un mot, voilà une orgie et un vacarme si bien conditionné, que le guet survient aux instances du baron, qui veut faire mettre en prison tous ses amis. Comme il y en a bien deux ou trois qui tiennent encore leur raison à deux mains comme une belle fugitive, ceux-là plaident la cause des autres devant le guet qui leur pardonne et qu'ils font boire avec eux. Les déesses de ce festin, accoutumées au bruit, ne se sont pas enfuies pour si peu, seulement on a déchiré tant de dentelles et de gants parfumés dans cette bagarre, que ces dames demandent à toute force une mercière. Comme ce n'est pas loin de la Comédie, on songe au mercier Grampart, et les valets courent réveiller ce digne homme. Pour qu'il se décide à se lever, on a soin de lui dire qu'il y aura pour lui bonne aubaine. Le marchand se lève, emportant quatre à cinq cartons d'atours avec lui : ce sont des dentelles, des nœuds d'épée, des rubans, etc., etc. Mademoiselle Olympe l'accompagne, car le

jour commence déjà, et puis son cœur lui dit qu'elle trouvera le chevalier à cette fête.

La pauvre enfant est loin de se douter du désordre au milieu duquel elle va rencontrer d'Aulnay. Quand Grampart entre avec elle dans cette salle, chaude encore de l'odeur des mets, il n'y a qu'un cri sur sa beauté et sa grâce. Le chevalier d'Aulnay, qui a noyé sa tristesse à ce repas, s'empresse de l'aborder.

— « C'est donc vous, Mademoiselle, qui avez pris la peine de passer chez moi? Oh! ne le niez pas, ma déesse, voici votre coqueluchon...

— Diable! tu es heureux, chevalier, reprennent les convives. Je me ferais tuer pour deux yeux comme ceux-là!

— Et tu l'as reçue chez toi? mauvais sujet!

— Je vous jure, Messieurs, que le chevalier d'Aulnay serait un bon diplomate : il attrape par jour au moins dix cailles comme celle-là...

— Ce gros Monsieur-ci, est-il le père? disent d'autres montrant Grampart.

— Je ne sais, Messieurs, ce que vous voulez dire, reprenait le chevalier qui voyait parfaitement bien l'embarras mortel de la pauvre Olympe pendant toutes ces questions indiscrètes. Toutefois, moitié par étourderie, moitié par calcul, il ne voulait rien désavouer. Monsieur Grampart paraissait furieux contre Olympe.

— Mais, dites-leur donc, monsieur le chevalier, que je ne suis point allée à un rendez-vous! je tremblais que ce maudit sergent Bonamour ne vous eût fait un méchant parti, voilà tout.

— Qui est ce Bonamour? Ah! chevalier, tu as un rival qui se nomme Bonamour! c'est un joli nom de coquin, ma foi! »

La pauvre enfant vit qu'elle s'enferrait visiblement. Elle baissa les yeux comme une jolie fille de Greuze, inclinant ses beaux cils noirs sur un sein ému ou sur les chastes ailes de sa colombe. Une larme se détacha de son œil gonflé par le dépit autant que par l'amour, car, malgré les démentis timides qu'opposait le chevalier à l'égard du coqueluchon, elle l'aimait déjà par un de ces instincts de dévouement dont elle ne pouvait se rendre compte. Peut-être avait-elle déjà lu sur le front d'Albert d'Aulnay l'empreinte d'une fatalité visible, d'une ruine complète. La nature de cette belle et candide personne était du reste si profondément triste, malgré son jeune âge, elle était si éloignée de la pétulance habituelle aux jeunes filles, qu'une gravité et une dignité réelles étaient comme inhérentes à tous ses mouvements. Elle semblait une exception au sein de cette société folle et rieuse, toute sautillante et toute frisée comme une fille d'Opéra, passant sa vie entre le sarcasme de Voltaire et les soupers de la Guimard, imprudente à se dépenser en mille façons, et mettant toujours son esprit à la place de son cœur. La famille de mademoiselle Olympe l'avait abreuvée de chagrins : elle avait été constamment victime de l'avidité de ses parents ; elle avait perdu son père quand elle comptait à peine douze ans ; pour comble de revers, un second mariage de sa mère la privait de sa fortune par suite de contestations litigieuses. Née pour se faire obéir, et appelée par sa naissance à figurer dans le plus grand monde, la malheureuse jeune fille avait dû à son vieil oncle, pauvre gentilhomme ruiné, le marquis de Lucenay-Beauval, son entrée dans la boutique du mercier Grampart, où elle habitait la plus modeste chambre de la maison. Elle avait toujours montré une grande répugnance pour aller avec Grampart dans ce

qu'il appelait *sa société ;* ce dédain indisposait fort le mercier contre Olympe. Le mercier était un gros homme assez bourru et d'un sérieux de conseiller. Il ne laissait approcher qui que ce fût de mademoiselle Olympe, à la réserve de ce sergent Bonamour qui, à titre de cousin de monsieur Grampart, pouvait faire au logis ce que bon lui semblait, pourvu qu'il se contînt dans les bornes du respect et de la décence. Bonamour recevait au reste, du marquis de Lucenay-Beauval, une petite somme assez rondelette tous les mois pour veiller sur la jeune fille. Bonamour l'aimait d'un amour d'autant plus méritoire pour un sergent, qu'il n'était pas payé de retour ; Olympe ne pouvait le souffrir. Son organisation délicate s'effarouchait des manières rudes du sergent, peu habitué, il est vrai, à ne pas heurter certaines susceptibilités de jeune fille, et marchant dans la vie du pas d'un soldat normand qui ne connaît d'autre supériorité que celle de l'uniforme. Haut en couleur, lourd et maladroit au possible, Bonamour n'avait qu'une vertu, celle de protéger, en tout temps et en tout lieu, les droits du faible et de l'opprimé contre la tyrannie du plus fort. C'est ce qui fait que Bonamour détestait le mercier Grampart, dont toute la vigilance de juif pour mettre mademoiselle Olympe à l'abri des séducteurs lui paraissait une dure tyrannie. La captivité de la jeune fille était fort dure en effet, Olympe menait une vie de religieuse. Le doux roman d'amour, ce livre feuilleté à quinze ans par le doigt de plus d'une Agnès, n'avait pas encore été ouvert par Olympe, à peine savait-elle de quelle grâce et de quelle distinction royale elle était pourvue, pourquoi son sourire avait tant de charmes, sa voix tant de douceur, et ses lèvres tant d'éclat. Aux lumières surtout elle était incomparable, ses mousselines, ses petites mules et ses mitaines

lui donnaient l'air d'une fée de comédie. Elle était, en un mot, comme certains printemps de jeunes filles, toute parée de fleurs et de feuillages, arbres charmants qui n'attendent plus que l'heure où l'on viendra secouer leurs branches épanouies...

Le chevalier la regardait à ce souper d'un air distrait, assez semblable à un peintre qui n'est pas capable de sentir toute la finesse de son modèle... Léger, vaniteux, et blasé d'ailleurs par la débauche, Albert d'Aulnay n'avait jamais aimé qu'à la surface; l'âme, cette perle enfouie dans la femme, ne l'avait guère occupé. A mesure que le chevalier inclinait vers sa ruine, un seul rêve l'avait absorbé : celui de triompher du sort lui-même, comme un acharné magicien qui le dompte et l'utilise. Le chevalier Albert d'Aulnay s'était présenté de lui-même dans le monde, et, sans que personne vînt lui prêter la main, il s'en était fait accepter par sa seule bonne mine, son esprit et ses avantages personnels. On ne savait pas de qui il était fils; mais à cette époque il y avait tant de chevaliers de hasard, sans compter ceux d'industrie, que l'on ne demandait pas aux gens d'où ils sortaient, mais où ils allaient. Albert courait au bonheur les bras tendus et du pas d'un homme pressé. Il avait mordu de toute sa force à cette grenade dont il ne lui restait plus que l'écorce; il en exprimait le jus en désespéré. Peu lui importait, à cet acteur fougueux, de savoir comment finirait le drame, il allait toujours, emporté par le train charmant de sa passion. Il y a des hommes chez qui la violence du désir égale la conviction de la durée : Albert était un de ces hommes-là. Il se croyait immortel avec sa richesse et son luxe comme le Sardanapale des temps antiques; son imagination était d'acier, les flèches ennemies se brisaient contre elle. Avec

une pareille tête, avait-il le temps d'avoir un cœur?

Cette fureur d'éternité, ce besoin de vivre, Albert le partageait avec son siècle; le dix-huitième siècle, qui usa le plus sa vie, crut aussi longtemps que sa vie ne pourrait finir. Il lui sembla que sa table, son or et ses femmes, toutes choses qu'il avait tenu à honneur de créer, ne pourraient jamais devenir la chose d'un autre; il se trompa : 93 son bourreau fit main-basse là-dessus.

Les yeux d'Olympe et du chevalier se rencontrèrent à peine... Albert trouva mademoiselle Olympe une belle fille à séduire, Olympe trouva le chevalier un homme à plaindre.

Elle attacha sur Albert son regard mélancolique... Ce regard, où se peignait l'amour, embrassait tout, la vie folle du chevalier, sa confiance aveugle, sa ruine. Les derniers rayons du soleil riant aux flots n'étaient pas plus tristes que ce regard de la jeune fille, doux regard dont un condamné aurait senti seul le prix!

Mademoiselle Olympe fut arrachée à cette contemplation chagrine du chevalier par M. Grampart, qui lui ordonna de recoudre plusieurs manchettes et quelques rubans dispersés dans cette orgie. C'était pitié de voir ces jolis doigts effilés et blancs comme ceux d'une reine occupés à ces rajustements de courtisanes, sans compter que les discours et les mauvaises plaisanteries n'étaient pas épargnés à la pauvre enfant. Albert la défendit si mal, qu'on eût dit qu'il encourageait lui-même ces attaques. Grampart, furieux, emmena bientôt la triste Olympe, et, chemin faisant, il lui prodigua les brusqueries et les reproches. On lui avait pourtant payé assez cher les chiffons achetés à ce souper par ces femmes; mais il était d'une humeur diabolique.

— «C'est bien fait à vous, Mademoiselle, de n'avoir pas su reconnaître ce matin ce chevalier d'Aulnay sous son déguisement... Bonamour, qui est en prison, en pâtit pour le quart d'heure... Vous avez assez regardé ce soir ce chevalier; il paraît qu'il vous intéresse.... Si vous étiez ma nièce, ainsi qu'on le croit communément, Mademoiselle, cela ne se passerait pas ainsi ; mais comme je ne veux vous gêner en rien, et que je sais que vous vous plaignez constamment de moi à Bonamour, j'ai à vous avertir que je vous rends votre liberté... Vous trouverez sur votre toilette une lettre de Bonamour, qui vous en dira plus long... C'est le marquis de Lucenay-Beauval qui vous a fait entrer chez moi, il peut vous reprendre, ce n'est pas moi qui vous retiendrai ! J'ai bien, il est vrai, quelques obligations à sa famille, mais ce n'est pas une raison pour que je garde plus longtemps une fille ingrate chez moi. »

Mademoiselle Olympe voulut s'excuser, mais le méchant mercier cria si fort, qu'elle prit le parti de le quitter, et de le planter là dans la rue même; alors, éperdue, désespérée, elle s'en fut par-devant lui à toutes jambes à la maison, où elle rencontra tout d'abord sur un meuble de sa chambre la lettre qui suit, comme le mercier le lui avait annoncé.

« De la prison militaire de...

« Mademoiselle,

« Je suis encore ici, grâce à M. le chevalier d'Aulnay, que j'ai voulu racoler hier pour son bien, comme vous verrez. Un mien camarade des gardes-suisses, qui revient d'un congé en Normandie, m'apporte une lettre qu'il eût bien mieux fait de déchirer, car elle va vous causer du chagrin. Vous verrez par cette lettre que M. le marquis de

Lucenay-Beauval, votre oncle, vient de mourir, et dans un état qui ne lui permettait guère de faire pour vous la moindre disposition avantageuse. Je crains que M. Grampart ne profite de ceci pour vous renvoyer, auquel cas vous ne vous feriez pas faute, je l'espère, de recourir à moi. Tout ce que je possède se compose d'un magot laissé par ma tante, et de ma paye. Tout cela est à vous avec la main de Bonamour. Par égard pour vous, Mademoiselle, ne désespérez pas, et surtout ne vous laissez point aller au découragement. Je me suis laissé dire aussi par Grampart, qui est venu me voir ici, que ce monsieur le chevalier d'Aulnay vous avait donné dans l'œil; Dieu vous en préserve, Mademoiselle! J'ai appris, pas plus tard qu'hier, le joli train de vie qu'il avait mené. C'est un chevalier que les académies de jeu ont mis sur la paille... On vend tout à son hôtel; c'est mon cousin Lafargue, le tapissier, qui a fait ses meubles, et qui me l'a dit. Pesez tout ceci, Mademoiselle, et voyez si l'amitié et le cœur de Bonamour peuvent seulement entrer en ligne de compte avec votre chevalier. A vous ma vie durant, et au delà.

« Bonamour, sergent. »

L'extrême perplexité où cette lettre jeta mademoiselle Olympe ne lui laissa pas le temps de réfléchir sur ce que les sentiments de Bonamour avaient de tendre et de généreux. Son cœur l'entraînait trop vivement vers le chevalier, pour que le langage simple et bon du digne sergent pût l'emporter sur l'idée maussade qu'elle s'en était constamment faite. La mort du marquis de Lucenay-Beauval, mort sans le moindre bien, et comme mouraient beaucoup de gentilshommes d'alors, ne lui laissait aucune ressource. Après la scène odieuse que lui avait faite le mercier, elle

ne se sentait pas le courage d'affronter de nouveau ses brusqueries. La résolution que prit la jeune fille fut rapide, instantanée... Elle repassa dans son esprit ses jeunes années, elle examina de quelle façon elle pouvait aimer et servir Albert; c'est tout ce que cet ange comprenait de l'amour, — le sacrifice. Agenouillée aux pieds d'un petit crucifix qui ornait sa chambre, Olympe versa des larmes abondantes, puis, s'étant levée et ayant fait un paquet de ses hardes, elle sortit...

Le mercier Grampart, qui figurait déjà à son comptoir, vit partir sa jolie fille de boutique sans lui donner seulement une larme ; le cœur des marchands et des merciers est fait ainsi.

IV

UNE CHAISE DE POSTE

Le soir elle errait encore. Elle avait usé chaque heure de cette maudite journée à courir chez ses amies de pension, qui toutes, pour la plupart, étaient devenues de grandes dames. Aucune ne l'avait prise en pitié, d'autres lui avaient injurieusement fermé leur porte.

A force de courir, elle était arrivée au coin de la rue de La Vrillière... Une chaise de poste s'y trouvait attelée, le postillon faisait claquer son fouet, les chevaux hennissaient avec force sur le pavé. Olympe contemplait machinalement cette chaise de poste, lorsqu'un jeune homme sauta tout d'un coup lestement du péristyle sur le marche-pied. Il était vêtu d'un habit de voyage, mais sa personne

était à coup sûr fort recherchée pour un homme qui monte en poste.

Olympe poussa un cri, elle avait reconnu le chevalier d'Aulnay...

En même temps un homme en manteau posait sa main sur la bride du postillon. A un signal qu'il donna, d'autres hommes accoururent : c'étaient des exempts ; ils arrêtèrent le chevalier malgré ses cris, et l'entraînèrent.

Olympe voulait le suivre, mais elle n'en eut pas la force. Cependant la chaise de poste restait là, quand une petite lucarne de la maison s'ouvrit, et un vieillard s'écria : Postillon, la chaise est à moi !

V

POUR UNE PIÈCE D'OR

Celui qui parlait de la sorte descendit bientôt. C'était un homme d'un aspect râpé, et qui ressemblait, pour sa tournure minable, à un portier de la Morgue. Il avait un habit marron anciennement chamarré d'or, une perruque volumineuse, et certaines façons d'ex-financier. Il sortit de sa poche un arrêt du tribunal qui lui permettait de confisquer la voiture du chevalier, le montra à un exempt qui survint au bruit, et porta lui-même sur son dos un lourd coffret de fer qu'il introduisit dans la voiture. Puis il mit sa main sur une paire de pistolets, pour s'assurer s'ils étaient bien là. Ensuite il dit au postillon de partir.

Olympe se pendit alors aux roues, en lui demandant en

grâce de l'emmener... La pauvre fille avait entendu qu'il allait en Normandie.

— « Je vais au couvent des dames du Tréport, lui dit-elle, voici tout ce qui me reste d'or, prenez... »

Le vieillard feignit de l'accepter par pitié; mais il lui retint une pièce d'or.

C'était l'habitude de M. Jacob de ne jamais rendre un service sans un petit pot-de-vin. La pitié de l'usure calcule.

La chaise de poste du chevalier, qui était fort moelleuse, les emporta.

DEUXIÈME PARTIE

I

ALCHIMISTES*

— « Que le feu soit toujours ardent sous le fourneau, et que jamais les métaux en fusion ne cessent de bouillonner! J'ai jeté dans cette lave sublime des mélanges qui doivent décider la transformation chimique... J'atteindrai mon but... J'aurai de l'or avant une heure!...

— Digne et savant jeune homme (répondait un vieillard penché sur le fourneau, et regardant bouillir la matière avec des yeux ardents comme le charbon du foyer), s'il est vrai que vous arriviez à cet étonnant phénomène, je me

* Le style de cette histoire, que nous avons recueillie à la suite de quelques titres de la famille de Lucenay-Beauval, rentre ici dans la voie d'un style plus grave. C'est bien la déduction du drame, mais une déduction ascétique, pour ainsi dire, et qui se sent de la plume d'un frère Beauval, qui se fit trappiste à Laval, vers 1789. Les deux personnages, pour n'être pas nommés, sont faciles à reconnaître. L'entrevue fatale du second chapitre nous a surtout paru d'un puissant effet.

mets à votre suite, et je vous proclame le plus haut génie de tous les siècles!

— Que le feu soit toujours ardent sous le fourneau! continuait de répéter le jeune homme. Mais vous, vieillard, quel intérêt si grand vous amène auprès de moi dans cette demeure isolée, et d'où vient que vous désirez mon succès avec une soif plus dévorante que la mienne? vous avez de l'or dans vos caves autant qu'un monarque, peut-être?

— De l'or! reprenait le vieillard. Qui donc peut se dire : J'en ai assez? cette parole serait bien insensée, car les désirs de l'homme sont infinis.

— Oui, répondit le jeune homme, je le sais bien, moi dont le sang est enflammé, dont le cœur et l'imagination sont en tumultes continuels, moi dont l'esprit bouillonne, semblable au Vésuve. Mais vous, homme à cheveux blancs, vous qui marchez appuyé sur votre béquille d'un pas paisible, vous dont les membres sont froids et dont le cœur l'est plus encore, vous dont les yeux sont éteints et les mains jaunes et fébriles... dites-moi donc à quoi vous servira ma découverte?... Un peu plus ou un peu moins d'or ne vous rendra pas une journée de vos jeunes années, et de leurs joies... Vous feriez donc bien mieux de me donner une partie de votre trésor enfoui sous terre... Vous m'éviteriez bien des sueurs et bien des angoisses. Avec ce qui vous resterait vous pourriez encore mener joyeuse vie, autant que vos facultés amorties vous le permettraient; car vous êtes une bien chétive chose, ô vieillard!...

— Voilà, jeune homme, un discours qui ressemble à ces facéties que les charlatans débitent sur nos places publiques; on en rit et on les laisse passer. Si vous voulez railler, c'est bien; vous êtes jeune, et d'ailleurs votre la-

beur est pénible et sérieux : il vous faut quelques distractions. Vous avez choisi ce lieu retiré pour suivre votre plan, vous avez renoncé à tout, c'est bien, jeune homme. Mais, mon jeune maître, avant tout, dites-moi où en est l'opération?... Touchons-nous au moment!...

— La matière atteint son quatrième degré de densité... si elle arrive au cinquième sans explosion, nous avons de l'or...

— Une explosion, mon ami! mais cela peut nous tuer!

— Eh bien! où serait le grand malheur?...

— Comme vous parlez légèrement de la mort, mon jeune maître!

— Et comme vous en parlez sérieusement, mon vieux disciple!

— C'est que la mort est un sommeil bien long...

— Dormir, n'est-ce pas oublier?

— Mais, moi, je ne sens pas le besoin d'oublier...

— Vous vous plaisez donc bien, ô vieillard! à respirer la vie?...

— Oui, mon jeune ami, j'y trouve une jouissance secrète. J'ai une passion caressante qui me tient au cœur.

— Celle de votre trésor?

— Vous l'avez dit; je vis pour sa conservation.

— Et pour son augmentation, car vous désirez mon succès...

— Vous l'avez dit encore, mon cher maître. Faites tout au monde pour réussir... Nous partagerons.

— De quel droit partager?...

— Il est vrai que je n'ai d'autre droit à vos libéralités que celui de l'amitié... et que celui-là est peu de chose. Mais, mon enfant, quand vous pourrez à votre gré changer les pierres en lingots d'or, aurez-vous bien le cœur de re-

fuser quelques parcelles de votre mine inépuisable à un malheureux vieillard votre confident ?

— M'avez-vous jamais donné une obole de vos coffres remplis outre mesure ?

— Oh ! mon jeune ami, pour ce qui me regarde c'est bien différent... Je ramasse depuis cinquante ans avec peine et chagrin ce que vous pouvez créer par un mot magique, et puis j'aime l'or autrement que vous ne l'aimez... Je l'aime pour lui-même : vous, vous le convoitez pour le jeter à vos passions effrénées ; moi, j'en veux pour le ramasser, le réunir, l'entasser, l'empiler, le baiser à vingt reprises, et l'enfermer sous trois clés. Vous voyez donc bien que je ne puis me dépouiller d'un écu. Mais où en est la matière enflammée ?... Il me semble que le moment de l'or approche...

— Vieillard, vous avez soif outre mesure !...

— Cela est vrai... Je voudrais boire...

— Boire cette liqueur métallique, n'est-ce pas ? Voulez-vous ?...

— Si j'étais bien sûr qu'elle fût de l'or, et qu'elle ne me fît pas mourir...

— Encore vos terreurs de la mort !... Voyons, soyez sincère, croyez-vous à une autre vie ?

— Non.

— Alors, de quoi vous inquiéter ? Vous tomberez sur le flanc, vous dormirez, et tout sera dit. »

Le jeune homme, parlant ainsi, se promenait de long en large avec un rire étouffé.

— « Et mon or ?...

— Il restera dans votre cave, il dormira comme vous. N'êtes-vous pas deux matières : vous *chair*, lui *métal?* Vous voyez bien que vos terreurs sont des chimères pa-

reilles à celles qui trottent dans le cerveau des enfants.

— Vous avez raison, ô mon profond ami, mais je ne suis pas bien sûr que mon or dormira avec moi, et voilà ce qui me donne des frissons de fièvre, et me rejette en deçà de la tombe... Vous ne connaissez donc pas l'avidité vorace de ces êtres monstrueux que l'on nomme des héritiers?... Ils fouilleront partout, partout... ô mon jeune ami!

— Vous croyez? alors faites une chose : avant de mourir, mangeons ensemble tout votre or.

— Non! non! ce serait encore pis. Il me vient une idée.

— Laquelle?

— D'emporter mes sacs d'or.

— Où donc?...

— Ah! cela est vrai; il n'y a pas un autre monde. C'est affreux qu'il n'y en ait pas! Ce serait un refuge contre les *héritiers*. Quelle abominable chose que l'hérédité! Quel législateur immoral, scélérat, homicide a inventé l'*hérédité?* Mais c'est un monstre aux cent têtes que cette hérédité... C'est l'hydre antique... elle dévore le genre humain.

— Vieillard! vous êtes un bien misérable vieillard!...

— Vous voulez dire malheureux. Mais où en est la matière en fusion?...

— Elle va atteindre son cinquième degré.

— Mon Dieu! nous pouvons sauter en l'air avec le toit de la tour... Si je me sauvais?...

— Allez, qui vous retient?

— C'est mon amour qui me captive ici... Je voudrais voir naître cet or, cet or blanc et vierge, cet or enfant, cet or, rayon de lumière... Viendra-t-il bientôt, mon jeune ami?

— Le voilà qui s'élève et bouillonne sur le fourneau.

Le problème magnifique est scindé à moitié, le principe des choses est renversé ; le monde change de face... Je suis roi, je suis dieu !... »

En ce moment une explosion soudaine comme la foudre éclata sur les fourneaux, et lança la matière enflammée aux visages des opérateurs. Toute la chambre fut remplie de soufre et de fumée. Le silence et les ténèbres succédèrent à cette infernale détonation. . . . . .

Les deux alchimistes se séparèrent à moitié défigurés par l'action du feu, mais emportant au cœur, chacun de son côté, une plaie hideuse et toujours saignante : l'*avidité*.

II

UN HÉRITIER

Vers le déclin d'un jour d'automne, au moment où le cri des mouettes saluait le rayon pâle du soleil qui descendait dans les eaux de l'Océan, un homme enveloppé d'un large manteau pénétrait dans les souterrains d'un château en ruines, au bord des falaises. Il était seul, armé d'un bâton et d'un flambeau résineux. Il marcha longtemps avec hésitation sous les voûtes humides, regardant avec une curiosité effrayée les grandes mousses verdâtres et les monstrueuses araignées qui en tapissaient les murs. Enfin, après bien des détours, il aperçut une porte basse, à travers laquelle brillait une lueur. Il frappa deux fois le bois vermoulu de cette poterne. On hésitait sans doute à ouvrir. L'homme au manteau dit une parole d'intelligence

avec l'esprit du souterrain. La cellule fut ouverte. Il entra.

— « Eh quoi ! c'est encore vous? demanda une figure pâle comme celle d'un condamné, et couverte de cicatrices.

— Moi-même, ô mon jeune maître. J'ai découvert votre retraite, et me voici. Il m'est impossible de ne pas vous suivre. Si vous veniez à réussir dans votre œuvre chimique!.. Si je n'étais pas là pour partager avec vous!.. Vous avez un aimant irrésistible pour mon âme...

— Votre âme, vieillard!.. répondit le jeune homme en souriant d'incrédulité. Êtes-vous bien sûr d'avoir une âme?

— Mais, mon ami, je le crois quelquefois, quand je regarde de l'or. Quelque chose alors bondit en moi-même...

— Ainsi donc, vous êtes mon ombre inévitable ! J'espérais être enterré ici jusqu'à un certain temps... et sortir ensuite glorieusement du tombeau; car je veux aussi, comme Lazare, avoir ma résurrection...

— Nous l'aurons ensemble, mon profond ami. Où en est l'œuvre de la transformation? J'ai grandement besoin d'or, mon cher maître.

— Seriez-vous ruiné?..

— Ah ! que dites-vous là ? Vous venez de prononcer ces terribles paroles avec autant de tranquillité que si vous me demandiez des nouvelles de ma santé. Moi, ruiné! mais il vaudrait mieux que le monde fût brisé en éclats... Si j'ai besoin d'or, mon docte ami, c'est que j'en possède beaucoup, et que ce métal précieux m'altère, me brûle toujours...

— Vieillard, vous êtes un misérable vieillard !

— Vos expressions sont dures. Mais où en est l'opération?..

— Elle a changé de nature, dit le jeune homme en clouant son regard d'aigle sur le vieillard.

— Tant mieux. L'autre était dangereuse. Quelle effroyable explosion! j'ai failli être tué... et moi qui ai peur de mourir!..

— Je ne fais plus de métal, mon vieux disciple, non. Oh! j'ai trouvé une autre pierre philosophale.

— Vous faites des diamants, ô mon savant maître?

— Pas le moins du monde; c'est du papier. Regardez. »

Alors, et après avoir barricadé soigneusement toutes les issues, il lui montra quelques lambeaux de papyrus jaunâtres, artistement encadrés d'une vignette légère et brodée de figures emblématiques. Le vieillard eut à peine fixé ses yeux rouges sur un de ces papiers, qu'il recula épouvanté en s'écriant :

« *La loi punit de mort le contrefacteur!* »

— « Oui, dit le jeune homme, elle le punit de mort. Eh bien! qu'importe? c'est une misérable barrière, n'est-ce pas? qu'ils ont mise là pour nous arrêter, ces absurdes législateurs! Je la brise comme un roseau, cette barrière, et je passe outre, moi qui veux la mort, le sommeil éternel, ou de l'or... »

Disant ainsi, le jeune homme élevait son poing fermé vers la voûte; comme s'il eût voulu menacer le ciel.

Le vieillard était immobile, pétrifié...— Le blanc Commandeur au souper de don Juan.

— « Allons, dit brusquement le jeune homme, voulez-vous m'aider?.. sinon sortez. Laissez-moi, vieillard... et puis dénoncez-moi si vous voulez. Je ris de leur gibet, voyez-vous. Me répondrez-vous? ouvrirez-vous votre bouche de marbre?..

— Ah ! s'écria le vieillard, si j'osais !.. Avez-vous beaucoup de ces billets-là, mon maître ?..

— J'en compte déjà assez pour passer dans le monde pour un homme honorable.

— Alors vous en avez une certaine quantité. C'est qu'ils sont merveilleusement travaillés ? c'est qu'avec ces papiers-là on aurait des sacs d'or à la Banque de France !.. Oh ! si j'osais... Mais la loi punit de mort le contrefacteur... Voilà le couteau sur ma tête.

— Mon vieux disciple, dit le jeune homme, n'êtes-vous condamné à mort dès votre naissance ?..

— Cela est vrai.

— Hé bien donc ?..

— Mais... le sommeil de l'autre monde est-il profond ?

— Demandez-le à la flamme de ce flambeau. »

Et à ces mots le jeune homme souffla la lumière de sa lampe, et il l'alluma de nouveau au moyen d'un phosphore.

— « Vous le voyez, dit-il. L'autre flamme s'est envolée, et une nouvelle clarté la remplace. Sur le globe tout est reproduction ; tout naît pour finir, et pour renaître sous d'autres formes. C'est ce qui constitue l'éternité de la matière.

— Je comprends, répondit le vieillard plus rassuré. Mais voilà encore un billet qui sort imprimé de la merveilleuse machine que vous avez inventée, mon maître ! Voilà encore une certaine quantité d'or qui vient de naître sous votre main... Décidément je ne vous quitte plus. Cette fois nous avons le secret de la fortune.

— Oui, nous le tenons ! dit le jeune homme enthousiasmé. A moi des palais et des voluptés sans nombre ! à moi les adorations de la foule ! Avec quelles délices je

marcherai sur la tête de mes rivaux ! avec quelles fureurs j'enlèverai les beautés de mes caprices ! Je séduirai, je corromprai, je réduirai tout à ma servitude, et je serai un homme honnête et glorieux !

— Moi, dit le vieillard, avec quel amour j'échangerai ces divins papiers contre des pièces métalliques, brillantes, sonnantes et frappées au coin d'un souverain ou d'une république, n'importe ! Avec quelle volupté je les répandrai toutes sur le sol dans ma cave pour les voir et les toucher et me coucher sur elles comme faisait ce grand empereur romain * dans sa sublime passion pour la seule *chose précieuse* du monde ! Oui, mon trésor, tu seras doublé de poids et de volume, et c'est à cet admirable jeune homme, mon maître, que je devrai ce bienfait magnifique ! Je sens mes yeux inondés de larmes à ces douces pensées d'avenir... Mais voilà encore un billet de banque qui sort tout confectionné de l'inépuisable machine ?.. Quand partagerons-nous, mon ami ?..

— Assurément, répondit le jeune homme, ce ne sera pas ce soir, ni demain. J'ai de par le monde un être à qui je dois de la pitié... c'est mon père. Je me croyais orphelin ; une lettre mystérieuse m'est arrivée, voilà quelques mois et on me révèle l'existence de cet homme à qui je dois la vie. Il faut que je le cherche ; j'ignore sa destinée.

— Mon ami, l'Europe est grande, et avant que vous ayez retrouvé votre père, il s'écoulera plus d'une année. Voulez-vous me laisser mourir de faim ?...

— Vous avez de l'or en abondance. Repaissez-vous et attendez-moi.

* C. Caligula (*Suétone*).

— Non. Je vous suivrai.

— Dans quel but?... Est-ce pour aller aussi à la recherche d'un père, ô vieillard?

— Non. Le mien dort paisiblement sous une énorme tombe.

— A la recherche d'un fils peut-être?

— Qui vous dit que j'ai eu un fils?...

— Je vous le demande.

— Il est vrai que ma femme mourut après avoir mis au monde un enfant... mais cet enfant me fut enlevé. Je ne l'ai jamais connu...

— Ni jamais cherché à le retrouver?

— Cela est encore vrai. J'ai un autre enfant meilleur et qui aura soin de moi toujours...

— Celui que vous enfermez dans votre cave, n'est-ce pas? un enfant d'or!...

— Vous l'avez dit.

— Allez, allez, vieillard, vous avez raison. Celui-là peut vous donner d'ineffables consolations à l'époque où nous vivons.

— Je l'ai toujours pensé, et j'aime à voir, ô mon savant ami, que nos opinions se rencontrent sur ce point.

— Parfaitement, poursuivit le jeune homme. L'époque où nous sommes s'est dégagée de toutes croyances onéreuses au libre essor de la pensée : elle n'a gardé qu'un seul autel ; ne reconnaissant plus qu'une seule puissance, une seule divinité si vous voulez. Cette divinité, réelle, incontestable, c'est le métal magique, le rayon de soleil condensé, devenu palpable et solide, c'est l'or. Il suffit au besoin des êtres humains; l'humanité l'adore. C'est pourquoi je fais mes opérations occultes. Mais, comme dans cette société vaniteuse il faut, autant que possible, donner

une date à son existence et une source à son nom, je vais interrompre mon travail pour aller, ainsi que je vous l'ai dit, à la recherche de mon père.

— Eh bien ! mon jeune ami, partons, et nous reviendrons pour reprendre nos œuvres.

— Et si nous rencontrons votre fils, ô vieillard ?

— Nous passerons outre ; il ne peut nous reconnaître.

— Et vous-même, le reconnaîtriez-vous?..

— Si je pouvais voir, par hasard, son bras gauche où se trouvent empreints deux noms, je serais sûr de son existence.

— Et vous lui diriez : *Mon enfant?*

— A quoi bon, puisqu'il aurait pu se passer de moi jusqu'ici ?..

— Vous ne sentiriez pas vos entrailles tressaillir en le voyant, et rien ne murmurerait en vous ?..

— Je ne le crois pas.

— Vieillard, vous êtes un bien misérable vieillard ! Mais nous voici de retour, tous les deux, de notre long voyage. Regardez mon bras gauche, il porte le nom de ma mère et le vôtre. »

A ces mots le jeune homme lui montra son bras nu et tatoué des deux noms.

— « Enfer ! s'écria le pâle vieillard, voilà mon héritier !.. »

Alors ces deux faces livides se regardaient l'une l'autre en silence, épouvantées de se voir. L'une riait convulsivement ; l'autre, morne comme la mort, était immobile, pétrifiée.

— « Oui, dit enfin le jeune homme en grinçant des dents avec ironie, je suis ton héritier ! Depuis quelques mois ce secret m'a été révélé, et voilà vraiment ma pierre

philosophale; car ton or est bien pur et bien loyal, et tu en possèdes assez pour me dispenser de risquer ma tête à fabriquer de la fausse monnaie. Il me faut un avancement d'hoirie, je t'en préviens...

— Malédiction ! s'écria le vieillard, l'hérédité me déchire le flanc comme une vipère. Je ne te connais plus... je ne te connais pas, toi, si jeune et si coupable !..

— Je te connais, toi, mon père et mon complice,... car voici *nos* faux billets et *nos* instruments infernaux !

— Oh ! laisse-moi sortir d'ici...

— Non, mon père. Assurément, je suis un héritier trop tendre et trop soucieux de ta santé pour te laisser fuir seul dans la nuit à travers mille dangers. Mon père ne me quittera plus. Mon père, c'est mon trésor à moi ! »

Et le jeune homme serrait le vieillard à l'étouffer.

— « Mon héritier c'est ma ruine, murmurait le vieillard ; et ma ruine, c'est le gouffre de ma vie. Oh ! par pitié, reprenait-il, laisse-moi fuir... Tu m'as cru riche, jeune homme, mais as-tu jamais vu mon or?.. Si tu t'étais trompé !.. Regarde mes vêtements, regarde ma maigreur, ma figure usée et maladive, mes cheveux en désordre, mes mains calleuses, ma chaussure crevassée, tu vois bien que je porte la livrée de la misère... Oh ! si j'étais riche, souffrirais-je ainsi ?.. Va, l'homme n'est pas son propre bourreau ; et moi qui suis faible de corps, je ne chercherais pas à me tuer avant le temps... Tu sais, d'ailleurs, que je crains la mort. Tu ne peux donc plus en douter, mon ami, je suis pauvre.

— Vieillard, tu es un bien misérable vieillard !

— Tu as raison, hélas ! je suis bien misérable !.. Laisse-moi donc sortir de ce souterrain.

— Je t'ai dit qu'il me fallait un avancement d'hoirie.

Voici une plume et du papier; avec cela tu peux faire de l'or d'une manière plus sûre que moi mille fois. Vois quelle est ta puissance! O riches! quelles prérogatives magnifiques vous avez! quelques lignes écrites de votre main, une signature, et voilà le bonheur, la liberté, la magnificence, qui sont évoquées et sortent de terre le front couronné de roses, se tenant par la main, et souriant comme les anges de Raphaël. O riches, vous êtes grands!

— Et moi je suis pauvre, mon jeune ami.

— Alors, reprit celui-ci, tu es un être inutile sur cette terre à l'époque où nous vivons, et d'ailleurs, tu dois souffrir beaucoup : pour moi, j'ai besoin de repos; ainsi donc je vais mettre le feu à ces poudres que voici, et nous allons sauter ensemble dans le néant! »

Et il avait déjà saisi son flambeau, lorsqu'on frappa à la porte de la cellule souterraine. Les deux visages pâles se regardèrent entre eux, pareils à des statues sur leur tombe. On frappa de nouveau, et la porte vermoulue céda sous la main qui la heurtait.

III

APPARITION

Le laboratoire sombre fut tout à coup illuminé d'une grande clarté; on eût dit qu'un archange, au vêtement de rayons, venait d'entrer. L'étrange figure qui franchit le seuil de la porte dans cette nuit était une femme jeune, grande, et belle encore, malgré des traces visibles d'austérités et de souffrances. Sa robe était blanche, et son

font apparut aux deux hommes éclairé de cette flamme immatérielle dont le nom est *pureté*. Son noble regard se porta lentement sur tous les objets enfermés dans la cellule de granit, puis il se fixa avec sérénité sur les deux inconnus. L'un d'eux, c'était le vieillard, était à genoux et suppliait; l'autre debout et les bras croisés attendait sans comprendre. La femme blanche posa son flambeau sur une table, et elle leur dit :

— « Vous ne m'attendiez pas, je le vois bien. Quant à moi, je savais que vous étiez ici. Relevez-vous, vieillard, je ne suis ni un fantôme ni un ange. Et vous (en s'adressant au jeune homme), déposez votre épée; je ne suis ni un juge ni un soldat. Les ruines de ce château me sont connues. C'est l'antique demeure de bons chevaliers normands, qui vécurent dans ce château; ils furent hospitaliers même envers un ennemi. Seulement si ces ombres saintes sont irritées en ce moment, n'en accusez que vous-mêmes. Vous avez profané la majesté de leurs tombes par des œuvres et des paroles impies. Le caveau où vous êtes est un des tombeaux de ce vaste souterrain. Sous la pierre qui est là, repose un aïeul à moi; il passa sa vie à combattre les ennemis du royaume, à prier, à faire l'aumône. Son corps et son armure sont ensevelis en paix dans ce cercueil; son âme est en adoration, au milieu des anges, devant Dieu qui l'a jugée bonne et purifiée. Si vous aviez su ces choses, peut-être auriez-vous hésité à commettre vos profanations. Mais voici ce que j'ai à vous dire : Vous êtes poursuivis comme faux-monnayeurs. On est à votre recherche près d'ici. Il ne dépendrait que de moi de vous dénoncer à la justice humaine. Mais il en est une autre plus éclairée et plus miséricordieuse, et c'est à celle-là que je vous livre.

« J'ai entendu toutes vos paroles. Si la foudre n'est pas descendue dans ce caveau, c'est que sans doute vos têtes, destinées au gibet, ne sont pas dignes d'être frappées par le feu céleste.

« D'un côté l'athéisme, de l'autre l'avarice sordide et vorace. Quel accouplement monstrueux! Père, tes entrailles sont d'airain au cri de ton enfant; enfant, tu te jettes sur ton père comme un vautour sur sa proie : l'un et l'autre altérés d'or, l'un et l'autre niant Dieu et reniant la nature; oh! les dignes cœurs que voilà! Aussi cherchez-vous le silence et les ténèbres. Il vous faut des tombeaux pour repaire; à la clarté limpide du jour vous vous feriez peur assurément. Et d'ailleurs, pâles accusés, vous savez la justice humaine inexorable.

« Hé bien! mes frères, cette vie d'angoisses et de terreurs ne commence-t-elle pas à vous peser? et si j'apportais ici, à vos lèvres brûlantes, à vos âmes arides, un calice de rosée, le refuseriez-vous?...

« Le dieu du tonnerre et des éclairs est aussi le dieu de la mansuétude. Sa miséricorde est une belle fleur humide et parfumée qui croît au milieu de l'âpreté du désert... Il faut la chercher avec ardeur et persévérance parmi les rochers hérissés d'épines, les ronces meurtrières et les arbustes vénéneux; il faut la chercher avec les yeux de la foi et la demander avec toutes les ardeurs de l'espérance... Cette fleur des douces compassions et des tendres pardons ne tarde pas longtemps à se montrer; et une fois cueillie par la main du pécheur, elle l'enivre de délices et rend à son âme la grâce, ce dictame oublié. Mes frères, mes pauvres frères, la fleur candide et miséricordieuse, vous la trouverez même dans ce souterrain si vous la cherchez humbles de cœur et prosternés. Vieillard, il n'est jamais

trop tard en ce monde pour espérer; jeune homme, il n'est jamais trop tôt pour revenir au sentier du ciel.

« Que la parole évangélique vous ouvre donc les voûtes d'airain scellées par vos crimes et que la miséricorde descende sur vos têtes en pluie céleste : *Rorate, cœli, desuper*... Mes frères, espérer c'est prier; prier c'est être à demi pardonné. »

Pendant ce discours, peut-être le premier de ce genre que le vieillard et le jeune homme eussent entendu, un bruit d'armes résonnait en dehors du souterrain et ce murmure de fer était comme un glas de mort aux oreilles des deux coupables. Le père regarda son fils avec terreur, celui-ci attendait avec impassibilité l'issue de ce drame : il avait écouté attentivement la parole évangélique, mais cette parole l'avait effleuré à peine comme une brise légère. Le vieillard frissonnait de tous ses membres; et tout à coup se laissant tomber sur les genoux, il dit à la femme angélique :

— « Oh ! Madame, ne pouvez-vous sauver un pauvre sexagénaire qui n'a d'autre crime à se reprocher qu'une passion dévorante... il l'avoue, dévorante? »

Elle lui désigna le ciel en levant un doigt vers la voûte du caveau.

— « Oui, reprit le vieillard, j'ai cru à un Dieu autrefois, et, quand je vous regarde, je crois encore...

— Et vous? dit-elle au jeune homme. »

Il répondit en secouant la tête d'une manière négative.

— « Ah ! reprit-elle, si jeune, si perverti ! et pourtant si malheureux !... »

Ce dernier mot fut accompagné d'un coup d'œil céleste dont le rayon pénétra la pauvre âme du pécheur comme

aurait fait un regard du disciple bien-aimé. Le visage du jeune homme pâlit, et pour la première fois ses mains tremblèrent; mais son trouble devint extrême quand il sentit des larmes couler le long de ses joues. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais pleuré, et dès ce moment il comprit qu'une puissance surnaturelle agissait en lui. Le vieillard vit son émotion, toute concentrée qu'elle était, et il le suppliait des yeux et de la main de céder à la voix inconnue. Tout à coup le jeune homme porta sa vue sur cet homme en cheveux blancs qui le priait prosterné, et il fit un pas vers lui.

— « Oh, mon fils!... s'écria le vieillard, avec un accent qui eût attendri des juges... mon fils!... »

Et il se jeta sur son enfant, le serrant dans ses bras comme si le bourreau allait le lui arracher; alors eut lieu une scène sublime. Ces deux êtres malades du même mal mortel, ces deux hommes odieux l'un à l'autre un moment auparavant, ce père et cet enfant qui s'étaient reniés à la face du ciel, pleurèrent sur le sein l'un de l'autre, et se donnèrent le baiser de paix et de réconciliation; puis se retournant vers le jeune missionnaire, il tombèrent ensemble à ses pieds.

— « Ames chrétiennes, leur disait la voix de l'ange, que tout vous soit pardonné; reprenez vos droits pour le ciel, et vos droits pour quelques jours meilleurs sur la terre. Oh! comme vous avez souffert, mes pauvres frères! quelle pitié que votre vie passée!.. Mais vous me demandez de vous bénir? Hélas! je ne suis qu'une femme, une humble servante de Jésus-Christ... les mains que j'impose sur vos têtes ne sont consacrées par aucun sacerdoce... elles ont quelquefois porté l'aumône aux orphelins et aux vieillards; peut-être, à ce titre, leur sera-t-il permis de vous

jeter le signe de miséricorde et de salut : je vous bénis donc, mes frères, relevez-vous. »

Ils lui obéirent, et aussitôt elle s'élança vers le fond du caveau en s'écriant : « Il en est temps, partez, vous êtes dignes de vivre. Enfant, voici ton père ! vieillard, voici ton fils ! que Dieu soit avec vous ! »

Alors elle ouvrit une porte secrète, et les flots de la mer se montrèrent au niveau du seuil. La nuit était sereine et étoilée; il y avait une barque amarrée à un rocher près de la porte, les deux chrétiens réconciliés reçurent l'ordre de s'y placer et de s'éloigner rapidement, à la garde de Dieu : ils baisèrent les mains de leur jeune sauveur et ils se confièrent à la mer avec courage.

Le jeune homme, pendant que la barque virait de bord, avait le regard cloué sur l'ange ; mille idées rapides et turbulentes l'agitaient. Ainsi penché vers cette céleste apparition, il avait l'air de l'aspirer.

Quand on ne les vit plus à l'horizon bleuâtre, la femme blanche rentra dans le caveau ; elle saisit tout ce qui pouvait dénoncer les coupables, instruments et papiers, et elle jeta le tout à l'abîme : le gouffre fut un recéleur à toute épreuve.

Le sauveur mystérieux des deux coupables les suivit longtemps des yeux dans ce frêle esquif livré à la merci de l'onde. Ses mains chancelantes se cramponnèrent ensuite aux parois de la grotte ; il semblait avoir tenté un effort surhumain pour protéger cette fuite... Il tomba enfin après ce seul mot : Mon Dieu !

Cependant les bruits d'armes redoublaient, et déjà des lueurs de torches résineuses vacillaient dans les profondeurs du souterrain. Bientôt des voix d'hommes se firent entendre, et voilà que des soldats entrèrent, l'épée à la

main, dans la cellule. Ils n'y trouvèrent que le corps à longue robe blanche.

Dans le même temps qu'ils entraient, plusieurs religieuses du couvent des dames du Tréport accouraient avec des lumières.

— « Quelle est cette femme ? leur demandèrent les soldats.

— Sœur Olympe de Lucenay, morte cette nuit après avoir quitté sa cellule, répondirent ces femmes. »

Une odeur de myrrhe et d'aloès parut remplir cette grotte. Les lianes qui la tapissaient frissonnèrent sous la brise. Comme une blanche Madeleine tombée de douleur aux pieds de Jésus, Olympe était tombée à terre après avoir sauvé le seul homme qu'elle eût aimé ! Elle l'avait deviné depuis longtemps avec son cœur; elle savait à quels excès il devait être poussé par ses propres passions; cet homme qui, à l'instar de son siècle, s'était fait un jeu de tout ! Voilée à ses regards au fond d'un cloître, elle n'en avait pas moins suivi sa route depuis deux années.

La folie d'Albert ne l'avait pas étonnée : le marquis devait finir par la poursuite du grand œuvre. C'était le rêve de cet âge prodigue et insensé qu'abusèrent Cagliostro et ses disciples.

Cet évangile sordide une fois prêché, quel rayon divin demeurait encore au cœur de l'homme? Au lieu de se prendre aux ingénieux détours de la passion, les plus dégoûtés s'enfermaient dans un laboratoire ou une caverne pour allumer des fourneaux fantasques et se jeter dans les régions magiques, afin d'échapper au monde réel. En opposition à ces natures maudites, qui se renfermaient dans l'impossible comme dans une défense, le dix-hui-

tième siècle, cet arbre frappé de la foudre de Dieu, produisit des branches rares sur lesquelles passèrent des souffles de miséricorde. En regard de ces hommes rongés de crimes et de désirs insatiables, il y eut de belles jeunes filles résignées et douces, qui, ayant frayeur de ce siècle perdu, se jetèrent comme de craintives colombes dans le nid sacré de la retraite. Blanches étoiles de ce ciel noir, elles passèrent leurs jours à racheter des coupables. Elles ne choisirent d'autre bruit à entendre dans toute leur vie que celui des rames qui frappaient l'eau sous la roche de leur couvent baigné par la mer. Les macérations et la prière avaient fait tomber de leurs joues ce carmin impur qu'y avaient placé leurs mères ; et dévouées à la protection d'une seule existence, elles faisaient fi de la leur.

Olympe de Lucenay, fille naturelle du marquis de Lucenay-Beauval, l'un des meilleurs noms de Normandie, accomplit laborieusement cette tâche. Dévouée à cet homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir et fuir, elle se jeta dans les bras de Dieu en lui demandant le salut de son amant. Elle le suivit, comme l'ange, dans tous ses périls bizarres ; et quand elle le vit au bord de l'abîme, loin de l'y pousser, ce qu'eût fait peut-être une autre femme, elle le retint par son manteau.

Cette forme céleste, que ces deux coupables avaient prise pour un ange, était réellement une femme. Pâle d'une agonie de dix ans, Olympe pouvait en effet ressembler à un fantôme. Aucun de ces deux personnages ne la reconnut, soit que le visage de la mourante fût paré de quelque divine auréole, soit que le trouble où les avait jetés cette scène les fit croire à la magie.

Quand vous entrerez dans la petite église du Tréport,

vous y rencontrerez, à gauche du chœur, une pierre couchée avec cette seule inscription :

« Sœur Olympe. »

Il est vrai que l'écusson des Lucenay la surmonte, mais la révolution de 93 l'a bien entamé. On n'en distingue guère qu'un alérion rompu.

LA

FEMME DE CASSANDRE

Et d'abord un mot sur ce que Cassandre pouvait être en 1690. Vous êtes loin, chers lecteurs, de l'ignorer ; permettez-moi seulement de le rappeler à vos mémoires oublieuses.

Cassandre, le bonhomme Cassandre, c'était tout simplement la personnification tacite du bon sens public, un digne et vertueux bourgeois en bas chinés, en perruque rondelette et convenable, surmontée d'un beau tricorne ; Cassandre, c'était la raison avec une canne de bec à corbin.

Un des grands mérites de Cassandre aux yeux du public de ce temps-là, c'était, il faut bien le dire à la honte de nos acteurs d'aujourd'hui, son excessive ponctualité. Cassandre était toujours là, debout au lever du rideau, causant avec le prince de Perse, Arlequin, Vénus, Colombine ou tout autre personnage. Le public était sûr de le retrouver chaque soir devant les quinquets, dût-il revenir tout exprès pour lui de l'Amérique ou de la Hongrie.

— « Bonjour, monsieur Cassandre, » lui disait ordinairement Arlequin. M. Cassandre saluait profondément. Il ôtait son tricorne, appuyait ses deux mains sur sa canne, et il avaît l'air d'écouter ensuite fort attentivement les moindres lazzis d'Arlequin. Entrait alors Argentine, Colombine, Diamantine ou tout autre fille ou nièce de M. Cassandre. Au lieu d'emmener M. Cassandre causer paisiblement chez lui, ces filles endiablées et cet Arlequin perfide le tenaient au beau milieu d'une place publique, exposé mille fois aux rhumes et courants d'air. On entamait alors la question du mariage. Arlequin disait à Diamantine :

— « Allons, une révérence bien bas à votre bonhomme de père. »

Diamantine s'inclinait, et Cassandre attendri lui disait :

— « Ma chère fille, je te donne bien le bonjour. »

Ceci posé, Cassandre allait droit au fait.

— « Angélique, Diamantine, Isabelle (ou tout autre nom qu'il accentuait), je veux te donner un mari, » disait-il.

Angélique, ou Diamantine, soufflée par ce traître d'Arlequin répondait alors :

— « A moi un mari, mon père, ah bien oui ! Un mari brutal comme ceux d'aujourd'hui, un ivrogne, un jaloux, un joueur, un débauché !

— La, la ! disait doucement l'honnête Cassandre. Tu peux en choisir un de robe, un d'épée, un de finance.

— Turlututu ! répondait Isabelle, Angélique ou Diamantine.

— Qu'est-ce à dire, Turlututu ! Mademoiselle ?

— Ce Turlututu c'est Léandre ou Cinthio, soufflait Arlequin au bonhomme.

— Mort de ma vie ! jamais je n'aurai pour gendre ce monsieur Turlututu ! »

Là-dessus Cassandre, ravi de s'être montré fort deux minutes, rentrait chez lui ; Arlequin se concertait avec la fille. Léandre Turlututu arrivait déguisé en bailli, en capitaine, en vizir, en valet, en vieille comtesse, et finissait, à l'aide d'Arlequin, par arracher au vieillard son consentement.

Voilà ce qu'était le Cassandre de la comédie italienne et du théâtre de la foire, un homme pour qui Regnard écrivait en 1690, pour qui M. Piis, bien longtemps après Regnard, faisait *Cassandre oculiste*. De l'hôtel de Bourgogne au Vaudeville il y a eu pour Cassandre une belle phase de durée !

Cassandre plaisait, Cassandre devait plaire. Sa logique était celle des masses. Il ne servait jamais à ses auditeurs des ragoûts du temps de Bruscambille ou de Turlupin ses devanciers. Cassandre n'était pas non plus Lisimon ou Géronte, observez-le bien. Géronte est un vieillard égoïste, un octogénaire amoureux, dont Pierrot se moque et rit sous cape quand il s'avise de parler ainsi de sa passion pour Isabelle sa nièce :

Pour te parler franc et net,
Je ne veux souffrir près d'elle
Ni gros partisan, ni plumet,
Ni robe, ni petit collet.

Voyez Cassandre au contraire, et quelles entrailles honnêtes pour Isabelle sa fille :

Épouse qui tu voudras,
Enfant, la fleur de Nanterre,

Ou Bontour le fier à bras ;
Ou Tortillon le notaire...
Ou Sergé le mousquetaire,
Ne te gêne pas ! (*bis.*)

Cette condescendance de Cassandre le rendait cher aux jeunes filles qui venaient alors au spectacle. Elles battaient des mains quand Cassandre apparaissait; elles en riaient bien un peu, mais il parlait si rarement de mettre sa progéniture au couvent, qu'elles l'aimaient toutes, elles qui étaient chaque jour en passe d'y aller.

Plus tard *Cassandre* voulut dire tout simplement un badaud, comme dans les parades de Cassandre et de Paillasse : mais la révolution avait passé par là ; elle avait détrôné Cassandre, cette naïve et paternelle royauté !

De nos jours, vous dirai-je ce qu'est devenu Cassandre ? Un épicier et un garde national, bon père, bon liquoriste, bon époux.

Il est muet de par l'ordonnance de M. le préfet de police; il joue aux Funambules des rôles dégradants, reçoit vingt-cinq coups de trique, *ni plus ni moins* (aux termes de son engagement), et a des bleus depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre sur tous ses membres. Il n'a pas un ami ; Arlequin et Pierrot le vexent de mille manières; Colombine lui passe à peine la main sur la joue; Pandolfe, son gendre, ne lui paierait pas sa place sur le chemin de fer de Saint-Germain, et les marchandes de coco répugneraient à lui faire crédit.

Je vous demande la permission de vous raconter pourtant l'histoire d'une jeune et jolie personne qui devint la femme de Cassandre. Je n'ai consenti à écrire cette histoire vraie, dénaturée dans mon récit par quelques noms de fantaisie, que parce qu'elle a fait, pendant un temps, le

sujet des conversations du Jardin-Turc. Je vous la rapporte de mon mieux. C'est notre devoir, à nous autres conteurs, de ne rien laisser perdre de ce qui nous vient des pays lointains.

I

Je vous ai dit, lecteur, qu'une jeune et jolie personne était devenue la femme de Cassandre; voici comment le fait se passa.

Cette jeune fille se nommait Isabelle de Thionville. C'était la dernière de son nom et de sa famille; la révolution l'avait privée de tous les siens : elle demeurait seule et sans autre appui que sa tante qui l'amenait d'ordinaire, vers le printemps, à son petit château du Pec-en-Brie. L'aimable personne que cette Isabelle! mais aussi la disgracieuse mégère que sa tante, la baronne de Brehant! Imaginez une jeune et gracieuse biche près d'un affreux dromadaire. Le véritable nom de la tante était madame Vaderousse, qu'elle avait remplacé par le nom d'une de ses terres : le Brehant. Vous ne pouvez pas, je pense, demeurer trois secondes près de la chaudière d'un paquebot à vapeur, il faut être nègre ou Bas-Breton pour cela; eh bien! il était aussi difficile de rester quelques minutes sous

le vent de la baronne de Brehant, autrement dite Vade-rousse. Elle était si emprégnée d'odeurs des pieds à la tête, si musquée, si eau de rose, si jacinthe, si verveine, si Reine de Hongrie, que la pauvre Isabelle courait risque de se trouver mal vingt fois par jour à côté de cette tante devenue sachet. C'était un tourment, un martyre! Madame la baronne ne lâchait pas Isabelle et la surveillait tyranniquement; les vieilles femmes se vengent des plaisirs perdus, en les contrariant, avec une méchanceté opiniâtre, chez les jeunes filles. On la soupçonnait pourtant d'avoir connu particulièrement dans sa jeunesse cinq à six mousquetaires officiers à hausse-col dont elle avait gardé les miniatures aux embranchements de sa glace Pompadour, ce qui aurait dû la rendre au moins indulgente. Quelques mois on l'avait vue au couvent des Dames Carmélites de Limoges pleurer et se repentir sans doute de quelques faiblesse; enfin certains vieux marquis, assidus même à son déclin, prouvaient qu'elle n'avait pas toujours professé cette vertu *tigresse* dont parle Molière. Isabelle, victime des odeurs et du rigorisme outré de sa tante, ne s'en plaignit d'abord en aucune façon; mais peu à peu cette double persécution devint si intolérable, qu'elle ne put s'empêcher de dire à la baronne qui lui reprochait je ne sais qu'elle peccadille d'enfant : Ma tante, ayez ou moins d'odeur, ou moins de vertu, je vous en prie! Madame la baronne, depuis ce jour, s'était fait au contraire un malin plaisir de renchérir sur les deux.

Cette opiniâtreté de système donna snr les nerfs de la pauvre Isabelle de façon à la rendre très-sérieusement malade. L'habitude de se contraindre et de souffrir, l'impossibilité de secouer le joug et de manquer de respect à madame de Brehant qui l'avait recueillie chez elle à la

mort de sa mère, furent bientôt la cause d'un état maladif fort singulier chez cette jeune et charmante personne.

Jeune et vive comme une jolie fille de Vanloo, elle n'était plus travaillée que d'un désir, celui de battre perpétuellement quelqu'un, tant ses nerfs étaient agacés. Oui, battre, c'est le mot, battre avec furie, battre avec rage, avec délices, tout autre chose que sa tante qu'elle ne pouvait battre : c'était une volupté, un besoin ! Les odeurs de Madame de Brehant avaient tellement irrité chez elle cet appétit d'enfant, qu'elle brisa un soir la plus ancienne de ses poupées, une poupée allemande que l'on conservait sous verre dans le salon. Elle rompit des cordes de sa harpe ; elle fit claquer les portes ; cela devint une maladie. Le médecin fut mandé, mais comme la baronne se trouvait par contre-coup sérieusement indisposée en ce moment-là, il s'occupa fort peu de l'état d'Isabelle, que l'on abandonna à la surveillance d'une vieille gouvernante nommée Denise. La baronne mourut quelques jours après ; il est vrai qu'elle comptait soixante-dix-neuf ans, l'âge des départs.

Denise, la nouvelle gouvernante d'Isabelle, avait, à peu de jours près, le même âge que la défunte baronne ; mais elle différait bien de tout point en fait de goûts avec elle. Denise avait passé quinze bonnes années de sa vie comme demoiselle de compagnie chez un ancien chevalier de Saint-Louis qui lui laissait faire tout ce qu'elle voulait, et la menait lui-même à l'Opéra chaque fois que la Saint-Huberti chantait. De là un grand amour de Denise pour le spectacle ; amour que la révolution avait ralenti, mais qu'il n'avait pas éteint. En 1837, Denise n'était plus qu'une pauvre vieille ; Isabelle avait vingt-deux ans. Denise, à qui l'on avait fait une pension, tint bientôt ménage

avec Isabelle. Ne voulant pas acheter trop cher le plaisir de la promenade et le voisinage des boulevarts, Denise s'en fut arrêter un logement rue Charlot.

Cette rue se trouve à deux pas du café Turc et des Funambules, les deux seules passions de l'habitant du Marais. Ces dames, ne pouvant aller au café Turc, s'en furent aux Funambules. Elles y virent ce que l'on est accoutumé de voir en ce beau théâtre, une cascade artificielle de la plus belle eau, fontaine admirable que l'enchanteur Merlin faisait jaillir pour désaltérer Colombine. Le bonhomme Cassandre, qui venait de poursuivre une longue route (je crois qu'il n'allait pas moins de Paris à Alger), voulait en tâter aussi; il arrivait le front perlé de sueur, les bras pendants, le corps brisé. Il n'était si las que parce qu'il s'en était allé chercher Colombine, sa fille, aux lointains pays, Colombine l'infidèle, abandonnée à son tour par Arlequin. Cassandre chantait en approchant de la fontaine que Colombine venait de quitter :

Outre le soin qui me tourmente,
La soif me réduit aux abois;
Cette fontaine dans ce bois
A propos se présente.

Mais tout d'un coup et comme il avançait la main pour puiser un peu d'eau, la fontaine enchantée se changeait en bouche de diable, et Cassandre avait le bras trituré dans la plus horrible gueule qu'ai produite l'enfer. Le malheureux Cassandre se démenait avec tant de contorsions et de grimaces, que la salle entière se roulait dans un fou rire continu, prenant fort peu de pitié de ses souffrances. Isabelle fut assez inhumaine pour en rire comme les autres, et elle en rit même d'un rire si immodéré que ses voisins

se retournèrent pour la voir. Ce qui causait pourtant chez Isabelle ce beau rire inextinguible, c'est que dans la figure de Cassandre elle avait retrouvé, à tort ou à raison, les traits de son estimable tante la baronne. Les mille et une infortunes du pauvre Cassandre devenaient dès lors pour elle un sujet perpétuel d'hilarité; on eût dit qu'elle se vengeait.

La pièce finie, Cassandre, comme de coutume, rentra dans sa loge, qui se composait de deux planches, d'un miroir, et d'une malle en guise de chaise. Il demanda à l'un de ses camarades, en ôtant son rouge, qui était la demoiselle dont le rire avait tant fait d'effet sur le public. Son camarade lui répondit que cette jeune personne demeurait rue Charlot et qu'il n'en savait pas plus; qu'il la voyait cependant traverser le boulevard accompagnée de sa bonne, et cela tous les jeudis, pour se rendre aux Funambules. Cassandre ne dit rien, mais il attendit le jeudi avec une impatience mortelle.

Cassandre était-il amoureux, ou bien n'était-ce qu'un caprice de curiosité; je laisse le fait à démêler aux annalistes. Quoi qu'il en soit, Cassandre ne dormit pas de la nuit; et cela se conçoit, du reste, car on fit cette nuit dans la maison où il était logé un vacarme insupportable. Les sonnettes tintèrent, les chiens aboyèrent, il semblait que le feu eût pris au logis. Au-dessous de Cassandre, qui demeurait au sixième, demeurait un vieux médecin; c'était pour le docteur que tintaient alors toutes ces sonnettes. Le docteur était mandé en grand'hâte, par un portier de la rue Charlot, chez une jeune demoiselle qui se trouvait assez mal.

A ce nom de la rue Charlot, que l'infortuné Cassandre entendit, il ne put se contenir; il descendit quatre à qua-

tre les escaliers, prenant sous son bras un énorme parapluie rapiécé en vingt endroits, car la pluie tombait déjà. Le docteur dans sa précipitation ayant oublié de prendre le sien, Cassandre l'accosta en route et l'abrita; mais jamais obligeance ne fut plus intéressée. Le docteur accepta à titre de voisin. Cassandre lui confia qu'il s'intéressait à la jeune fille, et Denise ne tarda pas à les introduire tous deux près de la malade.

Elle était couchée sur une duchesse à fleurs jaunes et passablement fanées. L'odeur la plus douce parfumait ce vieil appartement; c'était celle de quelques roses d'hiver dans un petit vase de Saxe. Un faible demi-jour, produit par le couvercle d'un flambeau de cuivre à deux branches, répandait sur le fond de la chambre une teinte mystérieuse. Le petit lit de la petite était mignon comme sa personne, les rideaux à pente en étaient si guinguets qu'ils avaient l'air de pleurer. Tout était propre et suranné dans cette chambre, dont la tapisserie de velours était mangée en vingt endroits. Il y avait des médaillons d'amours et de bergers peints au-dessus des deux portes. Cassandre se tenait dans l'ombre à trois pas du médecin qui tâtait le pouls de la jeune fille. Denise remuait du sucre dans un gobelet d'argent; un petit épagneul à collier rose grognait sous la duchesse d'Isabelle, et quelques tisons se regardaient mourir tristement dans la cheminée.

— « Voilà donc ma rieuse! se dit le bonhomme Cassandre; Dieu! quel changement! »

Agitée par intervalles de mouvements convulsifs qui ressemblent à des crampes nerveuses, Isabelle semblait souffrir beaucoup... Un rire singulier crispait de temps à autre sa jolie lèvre, il imprimait à ce corps délicat une secousse douloureuse. Le docteur versa quelques gouttes

d'éther sur du sucre et l'offrit à la malade. Peu à peu la jeune fille s'assoupit...

Cassandre, plus hardi, s'approcha sur la pointe du pied et demanda au docteur ce que signifiait cette maladie.

— « Elle n'a d'autre cause, reprit l'esculape, qu'un éréthisme nerveux. Mademoiselle a ri ce soir d'un rire trop violent au spectacle. Dans cet état, l'irritation produite par la maladie s'accroît de toute la fougue du tempérament et de la jeunesse. C'est une jeune lionne à laquelle il faut obéir, il faut qu'elle brise tout dans sa cage, que nul ne s'oppose à ses volontés, toutes les potions sédatives n'y feraient rien. Qu'elle batte et qu'elle casse à son aise ; ces crises passées, le repos lui reviendra. »

Après ce bel axiome, le docteur voyant que la pluie avait cessé, sortit bien vite emportant sa canne et son chapeau...

II

L'ordonnance plus qu'étrange de ce docteur avait tellement troublé Denise qu'elle ne fit pas même attention à Cassandre, qui s'était laissé couler tout de son long dans un fauteuil près de la cheminée.

Denise présageant la ruine future du mobilier se hâta d'emporter les miroirs, les portraits, les flambeaux et tout ce qui restait de fragile dans cette chambre, dont il fallait rendre compte au propriétaire. Ce propriétaire, farouche papetier de la rue Saint-Denis, s'inquiétait peu des Vanloo et des Boucher qui se trouvaient au-dessus des portes, mais

il tenait, on le pense bien, à ses glaces. Denise se promit de les préserver de la fureur d'Isabelle; et l'excellente duègne se dirigeait vers une porte voisine, quand un grognement plaintif sortit d'une bergère placée près de la cheminée. Elle se retourna et elle vit qu'elle avait effleuré le pied d'un être humain, c'était celui de Cassandre.

Denise le croyait parti. Elle lui demanda ce qu'il faisait là, et pourquoi il n'avait pas suivi le médecin. Cassandre répondit qu'il avait une communication importante à faire à mademoiselle Isabelle.

— « En ce cas vous n'avez qu'à me parler, répliqua Denise, ce sera la même chose. J'ai la confiance de Mademoiselle. »

Et en même temps elle dirigea le rayon oblique de sa bougie sur le visage de son interlocuteur. Elle eut le loisir d'observer la trogne rougie du vieux Cassandre, son nez aplati à force de torgnioles et de massacres; sa bouche, où se rencontraient trois dents, et l'air d'holocauste empreint sur toute sa personne pacifique. Denise se dit à elle-même qu'un pareil visage ne devait être que l'enseigne d'un honnête homme.

— « Expliquez-vous, dit-elle à Cassandre. »

Elle approcha un fauteuil de celui du bonhomme; et la conversation allait s'entamer entre eux, quand tout à coup Isabelle se réveilla.

— « Ma tante, criait-elle en étendant ses jolis bras hors du lit, ma mauvaise tante, laissez-moi! Pourquoi me persécuter jusque dans mon sommeil avec vos odeurs et vos morales? Qui vous dit que mon cousin Léandre soit un méchant homme? parce qu'il n'est pas riche et qu'il passe son temps à coller des thèses autour de son galetas? Mon cousin Léandre, qui étudie à l'université de Poitiers,

m'aime encore, j'en suis bien sûre! Ne me pincez donc pas comme cela, mauvaise tante que vous êtes! Vous dites que Léandre ne m'écrit pas, c'est vrai, je le sais, et voici un long temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. Mais jamais je n'épouserai votre marquis de Gano... Je me moque bien d'un marquis de Gênes, qui va se promener du matin au soir en son carrosse de cuir de roussi! Qu'il s'en aille au diable avec ses petits miroirs de poche et son essence de bergamote! Que ne l'épousez-vous?... Allons! voilà encore que vous me pincez! »

Isabelle se mit cette fois à sauter violemment dans son lit, et comme si elle fût en proie à un cauchemar; elle faisait grincer les anneaux du lit sur la tringle, et tout ce tapage effraya Denise, au point qu'elle courut à la pièce voisine chercher la fiole prescrite par le docteur.

Cependant Cassandre s'était approché à pas de loup près de la petite. Il ne put le faire si doucement que son ombre ne se dessinât sur les rideaux. Isabelle les tira avec un grand bruit; et comme le bonhomme avançait sa main pour l'apaiser avec un geste, elle se précipita sur sa main et le mordit au poignet. Cassandre poussa un cri rauque, mais Isabelle n'en continua pas moins à lui donner force coups en criant :

— « Vilaine tante, affreuse mégère! tiens, voilà pour tes méchancetés et tes méfaits! Je suis bien heureuse, ma foi! de trouver sous ma main ce parapluie! A qui est-il? je n'en sais, ma foi! rien; mais, encore une fois, il faut que je le mette en pièces! »

Et la jeune fille déchira inhumainement le parapluie du pauvre Cassandre. C'était un parapluie de famille qui aurait fait envie à un antiquaire. On l'eût fait passer pour celui de Carlin ou de M. Diderot.

Denise revint et trouva sa jeune maîtresse s'en donnant à cœur joie sur le chef du vieux Cassandre.

— « Ne m'arrête pas, Denise! tu le vois, je bats ma tante. Ne la reconnais-tu pas, dis-moi, à ces amples sillons de tabac d'Espagne qui remplacent sous son nez la moustache que lui refusa la nature? Voilà bien sa bouche de crocodile, n'est-ce pas, sa perruque affreuse et ses manchettes sales? Par exemple, Denise, je ne lui avais jamais vu ce manteau-là! Mon Dieu! le drôle de manteau, il lui couvre sa bosse. Tu sais, Denise, cette bosse œsopienne que ma tante promenait dans ses campagnes amoureuses, aux Tuileries, au Cours et au Colisée!.. Oh çà! je ne me trompe pas; la voilà, cette belle bosse! Ah! vous avez beau vous cacher, baronne, vous avez beau grogner tout bas sous mes rideaux; tenez, voilà pour vous! »

L'infortuné Cassandre, qui, pour comble de disgrâces, avait le malheur d'être bossu, recevait cette volée féminine avec une grande résignation. Le hasard voulut qu'il eût encore conservé quelques parties matelassées de son costume, de telle sorte qu'il put soutenir un temps cette séance douloureuse.

Ceci fait, Isabelle se rejeta sur ses oreillers, harassée de fatigue, et ne tarda pas à se rendormir...

— « J'ai mille excuses à vous faire, Monsieur! dit la gouvernante à Cassandre. Excusez la pauvre enfant, c'est à la maladie qu'il faut s'en prendre...

— Je vous assure, Mademoiselle, que je n'y ai pas fait grande attention. Dans notre état...

— Que voulez-vous dire, Monsieur?

— Que votre maîtresse a la main légère, et que ce sont des cadeaux que de tels coups... J'en ai reçu de plus durs, allez! »

Denise considéra Cassandre fort attentivement. Une grosse larme roulait dans la paupière du bonhomme ; mais il l'essuya d'un geste furtif, et reprit :

— « Cette pauvre enfant a donc été bien malheureuse ?

— Malheureuse comme toutes les petites filles contrariées, fit Denise avec une moue de gouvernante. Après cela, que Dieu fasse paix à sa tante ; mais c'était bien le dragon le plus insupportable !.. Je l'ai vue pincer Mademoiselle jusqu'au sang. »

La grosse larme baigna de nouveau l'œil de Cassandre. Il parut réfléchir quelques minutes, puis il demanda une plume, de l'encre et du papier à Denise. La gouvernante s'imagina que c'était un second médecin qui allait écrire une seconde ordonnance... Cassandre médita ce billet un grand quart d'heure pendant qu'Isabelle dormait. Il se retournait de temps en temps pour voir cette belle jeune fille dont le sang rosé animait le visage encore ému. Le cœur du pauvre Cassandre n'avait jamais connu d'autre sentiment que celui de la pitié ; mais ici, à côté de ce naïf sentiment qui n'est, comme l'a dit un philosophe, qu'un retour sur nous-mêmes, se plaçait un sentiment plus fort, celui d'un amour tout paternel. Le vieillard plia sa lettre et la laissa à Denise.

— « Voilà pour votre maîtresse, dit-il en montrant la jeune fille endormie ; si elle a besoin de moi, elle n'a qu'à me faire rappeler. »

Il partit, ne songeant pas même à ramasser les restes brisés de son parapluie

III

Le lendemain était précisément un jeudi, jour accoutumé de la visite d'Isabelle et de Denise aux Funambules. Denise pensa que la distraction de la comédie ferait du bien à sa maîtresse. Elle l'habilla avec un soin tout particulier. Isabelle était encore pâle des crises violentes de la veille; Denise lui mit du fard et la pomponna de son mieux, car, avant tout, Denise était fière d'Isabelle : c'était plus que sa fille, plus que sa maîtresse, c'était son trésor.

On devait ce soir-là donner *le Bœuf enragé*. Denise, bien convaincue que les rires de la veille avaient mui encore plus à la malade que les idées sombres où l'avaient plongée le départ de Léandre et les mauvais traitements de la baronne, n'en avait pas moins décidé la pauvre enfant à venir se distraire à ce spectacle. Isabelle y parut bientôt aux petites loges d'avant-scène. Le rideau était baissé en ce moment; c'était un entr'acte. Au trou de ce rideau brillait sous les vifs éclairs de la rampe un œil assez semblable à l'œil unique d'un cyclope. Denise fit observer à sa maîtresse les contorsions violentes de la toile qui se démenait véritablement de leur côté comme si quelqu'un eût voulu se faire jour à travers ses fils. Isabelle n'y prit pas garde, et le spectacle commença.

Le digne Cassandre ne tarda pas à paraître avec son gendre futur M. Pandolfe. Il lui montra Colombine assise en paysanne sur le bord de sa maison avec une cotte de

belle siamoise. Il les unit par la main en levant les yeux au ciel et en leur lisant une lettre de sa sœur défunte, feue madame Farinette. Cette lettre, lue en pleine scène, fit songer à Denise qu'elle avait oublié de donner à Isabelle celle du monsieur de la veille, qui ne pouvait être à ses yeux qu'un esculape. Elle la tira de sa poche, et la mit sous les yeux de sa maîtresse.

Isabelle la parcourut en donnant des marques du plus vif étonnement; elle regardait tour à tour la lettre et la scène. Pour Cassandre, il avait les yeux tellement fixés sur ceux de la jeune fille, qu'il manqua sa gambade et reçut deux coups de trique en sus de ceux qui lui revenaient dans la pièce. Isabelle tenait encore l'épître ouverte dans son gant de ruche rose, quand la toile baissa sur le premier acte.

— « Qu'est-ce qu'il vous dit donc dans son ordonnance, ce docteur-là? encore quelque drogue qu'il vous prescrit... j'en suis sûre, murmura Denise. Il y en a long, dans sa pancarte!

— Ce n'est point un docteur qui m'écrit, ma chère Denise, c'est un amoureux!

— Un amoureux, allons donc! Ne l'ai-je pas vu hier? Le joli mignon que ce nouvel amoureux? N'est-ce point, dites-moi, parce que vous l'avez battu qu'il s'est enamouré de votre personne?

— Je n'en sais rien, Denise; lis toi-même. »

Denise lut:

« Mademoiselle,

« Depuis que je vous ai entrevue, je suis le plus malheureux de tous les hommes. Ce n'est pas que vous m'ayez reçu d'une façon agréable; mais je n'étais point

connu de vous, et je me rends d'ailleurs justice. Je ne suis pas engagé à mon théâtre pour jouer les rôles d'amoureux, et j'avoue de bonne foi que vous avez dû prendre non-seulement beaucoup de peine à me voir, mais quelque plaisir à me battre. Votre médecin et votre gouvernante m'ont dit que cela était nécessaire à votre santé; je serais charmé dès lors de vous être utile, et vous êtes libre de m'employer à cet usage. Vous pouvez sans crainte vous passer cette fantaisie sur moi, Mademoiselle, d'autant que cela rentre tout à fait dans mon emploi, et que je préfère être battu, après tout, par la plus jolie main du monde que par le bras de trois rustres qui me refuseraient des châtaignes pour mon souper. J'espère que vous voudrez bien ne pas m'épargner, et, puisque mon inclination m'attache si fortement à vous, que vous aurez la bonté de vous accoutumer à ma personne. Je ressens trop la douleur de votre absence, je vous en préviens, pour ne pas regarder comme un plaisir ce qui peut hâter mon rappel, fussent des coups plus forts que ceux d'hier; trop heureux de prolonger votre existence, et de me déclarer, à compter de ce jour, votre *enclume* la plus fidèle :

« CASSANDRE,

Et plus bas : « Artiste des Funambules. »

Isabelle regarda involontairement le trou de la toile en finissant la lecture de la lettre. Cette fois elle ne riait pas, mais, en revanche, Denise s'en donnait à gorge déployée. Elles levèrent bientôt le grillage d'avant-scène pour causer plus à l'aise, et mieux observer le seigneur Cassandre dès qu'il paraîtrait.

— « A la bonne heure! parlez-nous d'un amoureux de

cette trempe, fit Denise. On n'en trouve plus à Cythère comme celui-là ! Savez-vous, Mademoiselle, que je le préférerais à Léandre ?

— Ne riez pas, Denise, mon cousin Léandre m'aime peut-être moins à cette heure que ce pauvre homme. Son dévouement m'édifie, et sa lettre me touche au dernier degré...

— C'est un mauvais plaisant, Mademoiselle; allons donc ! Ne voyez-vous pas, comme il vous le dit, que cela rentre dans son emploi ?

— Raison de plus, son rôle est assez fatigant à la scène.

— Essayez-en, je vous jure que vous vous en trouverez bien. Il y a des gens qui aiment à être battus, et vous le contenterez..

— Je ne l'ai pris en grippe hier soir, j'en suis bien sûre, que parce qu'il ressemblait à ma tante, dit l'enfant comme si elle se repentait.

— Et maintenant votre tête va si bien trotter que vous finiriez, n'est-il pas vrai, par l'agréer pour votre mari ?

— Oh que nenni ! pour cela, Denise, j'aime trop Léandre.

— Mais si ce Léandre ne revient pas? Écoutez donc, Mademoiselle, vous n'êtes pas riche; et Léandre, tout votre cousin qu'il est, vise à la fortune.... Je me suis laissé dire qu'il couchait en joue une héritière de Poitiers.... Et puis, n'est-ce pas un mauvais sujet ?

— Je ne le crois pas, moi; mais ce ne serait pas toujours ce monsieur Cassandre que j'épouserais.... Y penses-tu, Denise, un comédien !

— Dame ! Mademoiselle, il y en a, de ces comédiens de Paris, qui cachent leur jeu. Ce monsieur Cassandre, par exemple, est capable d'avoir des monceaux de rubis et de

topazes dans une armoire. Nous avons eu des histoires de bouffons comme celle-là...

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Mais il fait bien chaud... si nous baissions le grillage... »

Isabelle ajusta sa lorgnette du côté de Cassandre; elle avait pris cette lorgnette par le gros bout, de façon à placer Cassandre dans le plus lointain des horizons. Mille idées fantastiques traversaient l'esprit de la jeune fille : d'abord ce dévouement d'un homme auquel jusque-là elle n'avait guère songé, l'étrange maladie à laquelle l'avait condamnée sa tante, le germe de soupçon que Denise venait d'introduire dans son imagination au sujet de son cousin, l'ennui de sa vie de jeune fille, vie misérable et décolorée. Isabelle n'avait pas un seul parent, elle n'existait, l'avons-nous dit, que d'une petite pension que Denise avait sauvée de la succession de sa tante, succession que les héritiers avaient tenaillée et arrachée en tous les sens. En voyant cet homme devenu le jouet de tous les siens, battu, conspué chaque soir comme à plaisir, il lui prit une violente compassion, car les infortunes les plus éloignées s'entendent. Cassandre fut un martyr de patience et de résignation ce soir-là; il ressembla au gladiateur antique, il ne poussa pas un cri. Le public le trouva moins plaisant que de coutume, il eut moins de succès, mais Isabelle, à la fin de la pièce, n'y put tenir et lui jeta son mouchoir... En s'acheminant vers leur logis, les deux femmes trouvèrent avec surprise une grande foule. Une colonne épaisse de fumée avait envahi le bâtiment, les pompes avaient beau jouer, le feu dévorant dardait ses mille langues par les fissures. La désolation de Denise et d'Isabelle fut bien vite comprise des assistants : Isabelle paraissait surtout inquiète au dernier point d'un petit coffret de fer, qui, di-

sait-elle, renfermait tous ses papiers. Ces papiers n'étaient autres que les lettres de Léandre, et l'étonnement de la jeune fille fut au comble quand elle sentit le coffret de fer qu'une main déposait timidement sur ses genoux. Isabelle se releva du petit banc où ses jambes défaillantes l'avaient forcée de s'asseoir dans sa rue même ; mais le sauveur mystérieux du coffret s'était perdu dans la foule, laissant une odeur de fumée sur son passage.

L'incendie avait détruit la demeure des deux femmes, et elles erraient encore par les boulevards quand la portière d'un fiacre s'ouvrit et un vieillard se hâta d'en descendre. Le vieillard c'était Cassandre ; mais cette fois Cassandre le visage réjoui et l'œil serein : il tenait un sac d'argent dans sa main gauche, comme un tabellion de comédie ; et quand les deux femmes se furent assises dans la voiture, il le fit sonner joyeusement sur les coussins.

— « Cet or est à vous, divine Isabelle ! s'écria le bonhomme avec une singulière expression de béatitude. En même temps il faisait toucher le sac à Isabelle et à Denise, comme pour leur prouver qu'il disait vrai. Il y a, reprit-il, quatre mille francs en espèces...

— Vous êtes trop bon, répondit Isabelle timidement. Il nous est impossible d'accepter votre or, ne pouvant plus vous le rendre. Nous sommes ruinées, perdues ! Je pensais que le seul titre qui valide ma pension existait au milieu des lettres que renferme ce coffret ; il était ailleurs et sera devenu la proie des flammes. Vous n'êtes pas, du reste, assez riche, Monsieur, pour que nous vous empruntions.

— Laissez donc, il ne me faut qu'un repas et je gagne trois francs par jour ; c'est plus qu'il n'en faut, sans compter la table de Pierrot, mon camarade... Acceptez, vous dis-je, ce sont mes économies de douze ans. »

A ces mots de douze ans, Isabelle éprouva pour Cassandre une telle pitié qu'elle détacha une des bagues de son doigt et la mit au doigt du pauvre homme. Douze ans! ses économies de douze ans ! Cassandre baisa la main d'Isabelle, mais il ne comprit pas la délicatesse de ce cadeau et il s'écria :

— « Bien cela ! vous avez une bonne idée, je vous devine, vous voulez que je dépose cette bague au Mont-de-Piété ! Vous avez raison, mais vous n'en tirerez pas grand'chose... Ah çà ! mes gazelles, vous n'avez pas de logement, et cependant il faut vous coucher : je vous en ai trouvé un tout près d'ici ; et si je vous y mène en fiacre, c'est parce que c'est le fiacre de Pierrot, mon camarade, qui revenait d'une noce à Bourg-la-Reine. Le cocher va monter tous vos paquets... »

Cassandre et le cocher prirent en effet tout ce que contenait la voiture et grimpèrent l'escalier avec ces débris de l'incendie. Appuyée sur le bras de Denise, Isabelle suivait le vieillard machinalement... On arriva bientôt dans une petite chambre de mince apparence, mais propre en tous ses détails ; les murs étaient garnis de lithographies coloriées qui représentaient Cassandre dans chacune de ses parades. Un petit médaillon de cuivre suspendu à la cheminée sans glace offrait les traits d'une brune assez piquante, peinte en Colombine ornée de roses pompon et le pied sur une corde tendue.

— « C'est ma pauvre fille que j'ai perdue il y a deux mois, dit Cassandre avec un soupir ; elle descendait jusqu'au milieu du parterre sans balancier, et dansait comme une sylphide... »

Isabelle ne put réprimer un léger sourire.

— « Et vous l'avez perdue ? demanda-t-elle au vieillard

— Perdue ?.. oh ! c'est tout comme, ma chère demoiselle. Un jeune homme s'en est amouraché, il n'y a pas trois mois, dans Poitiers, où jouait ma fille, et tous deux s'en sont allés bras dessus, bras dessous, à New-York pour chercher fortune.

— Et le nom du séducteur ?

— Léandre, m'a-t-on dit. Mais, qu'avez-vous donc ? vous vous trouvez mal ! Mademoiselle Denise range des paquets tout à côté, voulez-vous que je l'appelle ? »

Isabelle s'était évanouie à deux pas du lit de Cassandre; Denise l'y plaça en rentrant, à défaut d'un autre meuble : car cette pauvre chambre de comédien n'avait guère que deux chaises. Isabelle ne tarda pas à ressentir l'effet de ce contre-coup cruel ; sa voix faiblit, son pouls devint ardent, sa tête s'embarrassa. Dans son délire, elle appelait Léandre, et donnait au bonhomme porteur de l'affreuse nouvelle de si furieux coups de main et de pantoufle, que les joues de Cassandre en étaient gonflées. Elle fut ainsi malade plusieurs jours, et d'une façon telle que l'air de la campagne lui devint nécessaire absolument. Cassandre lui loua un petit jardin à Romainville ; il l'y logea et l'y choya comme son enfant. Par cette belle et malheureuse personne, le bonhomme remplaçait, hélas ! sa fille enlevée ; mais, pour Isabelle, qui pouvait remplacer Léandre ? Le vieillard usa cependant de tant de soins avec la jeune fille qu'elle finit par le supporter. Après l'avoir battu ; elle visitait elle-même ses meurtrissures, compensant les coups par les caresses, et couvrant le vieux Cassandre de ses baisers. Léandre avait fui bien loin, Léandre l'ingrat qui ne lui avait pas même écrit ! Denise ne cessait de répéter à sa maîtresse que M. Cassandre devait être un homme riche, puisqu'il les avait ainsi retirées chez lui. Un soir il y eut

grand bruit à la porte modeste de ce digne M. Cassandre. La troupe des comédiens s'en vint elle-même tout endimanchée lui offrir les rênes de la direction. Cassandre était le plus vieux et le plus loyal comédien de la troupe. Il accepta ; mais à la condition expresse qu'il ne jouerait plus, et que mademoiselle Isabelle de Thionville deviendrait sa femme. La noblesse de la jeune fille eût peut-être été le seul obstacle à cette union ; mais, chose étrange, elle-même le désira. Les registres de la paroisse de Sainte-Élisabeth conservent dans leurs archives la signature des témoins qui assistèrent à cette union. Mademoiselle Isabelle de Thionville; une fois la femme de Cassandre, se distingua par le bien qu'elle fit à sa troupe. Elle composait elle-même de fort jolies parades qu'elle faisait représenter. Sa santé se rétablit insensiblement, son teint reprit sa fraîcheur. Elle se retira dans une petite maisonnette près d'Arpajon, lorsque son mari quittala direction du théâtre. Aucun des Thionville ne fut, par bonheur, courroucé de ce mariage, car tous étaient morts depuis longtemps. Cassandre se lança bientôt dans les entreprises ; il acheta une usine près de Rouen. J'ai vu Cassandre passer l'œil humide devant ce théâtre des Funambules où un autre l'a remplacé. C'est un petit vieillard plus jaune et plus ridé que jamais ; il cause en chantonnant avec les marchandes d'oranges, qui le connaissent toutes et le vénèrent comme le doyen du genre. Sa femme habite Romainville avec Denise. Le dimanche, quand on rend le pain bénit à la paroisse, Cassandre, donnant le bras à sa femme, a l'air d'un maire de village conduisant une rosière à l'autel. Isabelle est plus pâle et plus jolie que jamais; elle a l'air d'un charmant pastel de Latour. Le seul amour qu'elle ait couvé dans son sein n'y a laissé de place pour aucun autre ; elle

ne reçoit, en fait de jeune homme, que le notaire de l'endroit, écho insupportable des bals de la cour et du *Moniteur*. Cassandre dîne une fois par an avec Pierrot, pour arroser ses souvenirs littéraires. La dernière fois que je le vis, c'était dans la cour des diligences de Rouen. Une dame l'accompagnait, son voile rabaissé ; elle l'installa elle-même avec une foule de précautions dans la voiture. Une vieille fille portait derrière la dame le digne sac de nuit classique sur lequel était écrite cette inscription naïve : *M. Cassandre allant à Rouen.*

Je compris qu'un tel sac ne pouvait appartenir qu'à M. Cassandre. Mais une telle femme !.. J'en étais outré comme tout honnête dandy. Le soir je relus Sénèque, qui établit dans le chapitre *de Providentiâ* que la vertu a quelquefois sa récompense. Cassandre commença par être martyr, il finit par être heureux.

DAVID DICK

I

Il s'appelait David Dick.

C'est-à-dire que ce double nom de *groom* pouvait au besoin lui servir pour deux sortes de certificats : Dick pour l'écurie, David pour la chambre; Dick, syllabe gutturale et brève, facile à jeter au vent pour le dilettante à britska qui sert des Bouffes; David, nom candide et patriarcal comme une figure de Bayeux ou d'Abbeville, nom créé pour un honnête bourgeois qui ordonne à sa livrée de lui amener un fiacre.

Il est à remarquer que cette classe adroite et exceptionnelle de la société que nous désignons sous le nom de *grooms* aime volontiers à prendre deux noms.

En cela, il y a d'abord politique ; parce qu'en changeant de maître ils peuvent de la sorte dépouiller le *vieil homme* : c'est ce que Joë Surray, premier valet d'ambassade anglaise, appelait un jour à Hampton-Court, devant moi, faire peau neuve de culotte (*Changing his skin with his breeches!*).

Puis ils doivent avoir encore, les rusés Frontin ! la plus adorable jouissance d'amour-propre, quand, dans le premier cercle de laquais, un cercle de cuisine ou de vestibule, ils s'entendent vanter sous leur premier nom par un camarade qui ne les a pas connus; honnête garçon, inexpert dans ce machiavélisme d'antichambre, qui ne se doute pas de l'effet produit par cette oraison funèbre !

Je ne parle pas des grossières chicanes que leur suscite quelquefois la police correctionnelle, chicanes où ce double nom les sert si bien.

— « Moyen d'*alibi!* » leur dit le cocher qui ressemble à un jurisconsulte avec ses fourrures...

David Dick entra donc le 9 août 1831 au service de mon ami Ernest d'O...

Comme depuis une semaine ces sortes de présentations avaient lieu le matin chez mon ami, et devant témoins (c'était le plus souvent à l'heure du déjeuner), je commençais à croire que mon ami Ernest serait obligé de faire lui-même son service de palefrenier, attendu que chaque certificat qui entrait et essuyait ses guêtres sur le petit paillasson vert de l'antichambre, ressortait presqu'en même temps avec force salutations et excuses.

Bon Dieu ! que j'en avais vu défiler depuis cette maudite semaine ! Certificats signés des plus doctes maîtres en cette science, des plus riches et des plus enviés, MM. Schikl..., Saint-Cyr..., Hop..., Traff..., Mossel..., de Norm..., de Rieuss... et tant d'autres ! C'était un cours d'hippiatrique consommée, une véritable séance d'institut *ex cathedrâ*.

Ernest, renversé dans un vaste fauteuil perse à oreillères, enveloppé comme Moïse tenant les Tables de la Loi, d'un brouillard majestueux de la Havane, interrogeait chacun de ces répondants avec le sang-froid perspicace

d'un alderman, ou la patience exercée d'un juré de garde nationale.

Les uns, le front haut, la parole brève, répondaient en gens ferrés, forts et ramassés dans leur littérature équestre, comme le *hunter*, cheval anglais demi-sang, l'est dans chacun de ses membres.

Et ceux-là portaient sur eux, dans toute leur personne, des bandes de flanelle qu'ils laissaient tomber négligemment avec leur certificat (ce qui prouvait leur excellente méthode d'hygiène au retour de la course), une culotte de daim taillée chez Spieghalter, un *knife-hooke**, et des mains horribles de saleté. (Ceux qui avaient les mains blanches étaient sur-le-champ renvoyés par mon ami.)

D'autres, au contraire, jusque dans leur façon de pousser la porte et leur affectation à parler bas, nous arrivaient modestes comme un vaudeville final, rouges comme des homards, les pauvres diables! quand Ernest, avec sa voix goguenarde, leur demandait :

Have you ever been sweated for Epsom races?

Ou encore :

Would you flinch at a six bar gate?

Il y en eut un (je n'exagère pas) que la fièvre prit un jour au sortir de cet interrogatoire. Le savoir d'Ernest l'avait terrassé. C'était un petit paysan de la Beauce, alerte et vif, qui, à force d'études et de migrations d'écurie, s'était naturalisé Anglais.

Il vint depuis me demander sérieusement si mon ami E... n'avait pas été marchand de chevaux à Londres.

— « C'est, reprit-il, qu'après lord L... c'est le plus grand *maquignon* de tout Paris. »

* Couteau à crochet.

Ce qu'il appelait maquignonage était chez Ernest un véritable savoir; sa passion pour les chevaux était raisonnée à froid, sinon raisonnable. Il en avait eu pendant cinq ans, et de toutes les couleurs, ardoise, noirs-zains, gris de fer, bais-brûlés et gris-sanguins. Ses écuries, à stalles et à glaces, luisantes d'un sable fin et doré, chaudes l'hiver, et rafraîchies l'été par le balancement des stores, avaient fait longtemps l'envie de l'ambassadeur d'Espagne, qui, malgré son luxe, n'en avait pu obtenir de semblables de son architecte. Celles du marquis Dov..., rue Caumartin, ou celle de M. Schikl..., pouvaient seules en approcher.

Mais avec le temps, et surtout à la suite des temps contraires (Ernest avait souffert plus que tout autre de la révolution de 1830), ce jeune homme, d'une des meilleures familles de la Guadeloupe, avait dit adieu, heure par heure, à tout ce luxe; il s'était restreint au point de n'avoir plus qu'un *seul* cheval.

Ceux de sa mère, la marquise d'O..., lui servaient en cas de visite, aux Bouffes et à la sortie de l'Opéra.

Mais au bois, et depuis un an, on ne le voyait que sur *Phryné*.

Je me hâte de dire que Phryné était une délicieuse jument provenant des haras de lord Esthon; une jument robe bai, marron-zain. Ernest, écuyer cavacadour de sa majesté Charles X, en avait refusé trois cents louis.

Enfin, et le jour de la dernière chasse, à Senart, madame la duchesse de Berry, que sa calèche ennuyait, l'avait montée.

Après les événements de juillet, Ernest, je l'ai dit, s'était restreint, et de la vente de cinq chevaux n'avait excepté que *Phryné*.

Phryné! c'est-à-dire la courtisane de son choix, Phryné! luisante et dorée comme une cascade, Phryné, qui n'avait jamais couru, non que ses jambes de façon ne dussent pas la mener au but; mais Ernest n'avait plus qu'elle : c'était le débris de sa fortune et le seul orgueil de sa maison; Phryné, *my love, ange!*, comme il lui disait chaque soir en lui présentant un morceau de sucre pendu au fouet de sa cravache.

Ce fut donc pour Phryné que se présenta David Dick.

II

Jupiter, son prédécesseur, vieux mulâtre qui la soignait, était sorti, *pour opinion*, de chez Ernest. L'opinion de Jupiter était de boire singulièrement, et de crier ensuite à tue-tête : *Vive l'empereur!* bien que lui, Jupiter, fût un véritable Anglais.

Surpris dans cet état flagrant de révolte par un sergent de ville, ami de l'ordre, auquel Jupiter cassa le fémur, le jour d'une revue de la garde nationale, Jupiter s'était vu déporté au violon.

Nous déjeunions donc, Ernest et moi, lorsque David Dick entra, vraiment tout ému.

Le groom tenait en main un mauvais foulard, rayé de bleu, dans lequel étaient ses hardes, un petit cor de chasse, ou plutôt cornet de poste, avec une badine assez élégante, à glands de soie.

Ernest lui dit en lui voyant les yeux rouges :

— « Ah çà! est-ce qu'on t'a battu?

— Battu? Oh! que non, monsieur le comte, mais on vient de battre mon cheval. Un pauvre petit poney que le duc de N... voulait acheter l'autre jour. Mon maître est comme cela!.. »

Nous lui demandâmes quel était son maître.

— « Le plus riche marchand de fer de la Sologne, mais, continua Dick avec un soupir, le plus mauvais cœur pour ses chevaux. Il *m'abîmait* toujours mon pauvre York; et en revenant du bois aujourd'hui, il l'a battu... oui, Monsieur, battu comme un domestique. »

Et Dick recommença cette fois à pleurer plus fort.

Nous examinâmes, Ernest et moi, ce misérable petit être... Il pouvait avoir dix-huit ans, il était chétif et d'un teint presque olivâtre, souple et délié dans sa taille, d'une expression de physionomie timide, l'air breton plutôt qu'anglais. Il n'avait qu'un certificat fort court, fait par son maître le marchand de fer, et semé de fautes d'orthographe à chaque ligne. Il déclara, lui, ne savoir écrire ni signer; ajoutant, du reste, que Férot, son mentor, y pourvoirait.

— « Car, reprit Dick, Férot est mon ami, mon répondant; Férot, le cuisinier de M. le comte de N... que vous connaissez, Monsieur. »

David Dick fut donc accepté et installé. On le mit sur-le-champ en possession de l'écurie et de cinq armoires dont les scellés n'avaient pas été levés depuis la sortie de Jupiter (sortie qui datait de trois semaines), et il eut à mettre en ordre quatre selles rongées des mites, selles déjà gothiques d'écuyer cavalcadour, que l'incurie dédaigneuse de Jupiter avait compromises, des brides et des martingales de toutes sortes, des fouets, des têtières, des gour-

mettes et une foule de mors anglais; car Ernest, par un singulier orgueil, et tout en ne conservant qu'un cheval, n'avait pas renoncé à ses équipements de meute, attendant sans doute en philosophe une *troisième* révolution.

Ce personnel, une fois passé au blanc d'Espagne, Dick fut satisfait de constater encore, dans la sellerie, des innovations de gentleman, comme des fouets de Swaine, des cravaches à sifflet de Bank, etc.

Quand vint le tour de Phryné, ce fut une véritable stupéfaction, et à la fois une douleur bien réelle pour David Dick que de voir cette écurie! Imaginez-vous que de cette belle et vaste salle, si fraîchement peinte, si coquette avec ses grappes de fer, ses anneaux à tête de cerf, ses augettes de marbre et ses chaînes de cuivre, de cette écurie où tenaient jadis huit chevaux, il ne restait plus, hélas! que deux stalles; et entre ces deux stalles, Phryné!

Phryné semblait une recluse perdue, une pauvre biche oubliée dans la forêt; car c'était bien une forêt que cette écurie, une forêt peuplée d'oiseaux, de lianes et de catacouas à son plafond : Cicéri n'eût vraiment pas désavoué ce décor, plus convenable cent fois pour un boudoir de danseuse, fantaisie d'Ernest qui rappelait les folies coûteuses de M. de Beaujon!

Ce qui parut bizarre à Ernest, c'est que, malgré la chambre qui revenait de droit à son nouveau groom, Dick ne tarda pas à établir son lit dans un coin de l'écurie. Il s'y coucha le soir même de son entrée, après cinq parties de piquet successives qu'il avait perdues à l'office; ce qui fit dire à la cuisinière que David Dick devait être heureux en amour, d'après la première partie du proverbe reçu.

Cependant, outre que l'âge de Dick l'exemptait encore fort heureusement de songer à ce passe-temps qu'on

nomme amour, son ensemble n'était pas de nature à l'exposer, dans Paris même, aux bonnes fortunes. Non, c'était plutôt un pauvre garçon débile, récemment advenu de sa province, miné par la fièvre, et les lèvres vertes comme un petit postillon de Terracine; de ceux, vous savez peut-être, auxquels leurs mères bassinent les tempes d'eau-de-vie à la *posta*, quand ils descendent de cheval.

Dick était adroit plus que robuste, exact, empressé, plein de conscience et d'amour-propre en fait de service. C'était même à ce soin jaloux et minutieux de réputation (trait distinctif de la nation des grooms) qu'il fallait attribuer la maigreur excessive du petit diable, maigreur qui, du reste, chez Dick n'excluait pas la coquetterie : les jours de course, et pour ne point laisser voir sa pâleur (je tiens ceci de lord Straff...), David Dick mettait du rouge.

A peine entré chez Ernest, et chargé du soin d'un seul cheval, David concentra bientôt sur Phryné ses affections candides. Jusque-là (et le groom se l'avouait bien à lui-même, comme l'eût fait un amant dans son examen de conscience au sujet de sa dernière maîtresse) il n'avait jamais aimé! jusque-là, chez tous les maîtres qu'il avait courus, et dans ces vastes écuries disposées en bazar avec leurs écriteaux distincts, Dick avait vraiment remué la paille et le fumier sans préférence comme sans amour, indifféremment monté sur York, sur Lovely, sur Darnay, valet assidu de vingt chevaux différents, capricieux Trilby de tant de belles crinières, les emmêlant et les démêlant tour a tour, et s'y suspendant avec le flegme impassible de Sancho pour sa monture.

Ce fut donc une joie nouvelle pour Dick que ce soin unique de Phryné. Il ne vit plus qu'elle, ne fut épris que d'elle. Phryné était si coquette, si vive, si bondissante!

Quand Dick la montait, elle en était vraiment plus fière que d'Ernest, la belle Phrynée elle encensait, piaffait, hennissait et se rassemblait d'abord comme sous la main classique d'un maître de manége; mais, impatiente bientôt de cette routine, elle allongeait sa belle encolure anglaise, pointait ses oreilles de biche, s'animait et semblait nager dans l'air par le jeu svelte et nerveux de ses épaules. Botte à botte avec le piqueur de lord S...; David partait souvent de l'allée des Princes pour arriver au Rond-Point deux ou trois minutes avant l'autre. Il la maniait, l'apaisait et l'excitait à son gré. Quand elle rentrait, il se tenait debout sur sa croupe après l'avoir débridée, faisant trois fois au pas le tour de l'enceinte pour la sécher, ce qui lui donnait, aux yeux de la livrée, l'air d'un Bastien ou d'un Paul de Franconi.

Un autre bonheur pour Dick (bonheur inappréciable pour un groom), ce fut de se voir affranchi par son nouveau choix de maison de la sujétion intolérable du cocher, le cocher étant par état l'ennemi naturel du groom, et décidant en dernier ressort des questions de pénalité équestre (j'ai vu des cochers aussi abhorrés qu'un procureur général!).

Une fois monté et équipé par son maître, ce fut donc le seul orgueil légitime que se permit Dick; chez Ernest, il s'appartenait enfin! Ernest était bien le maître le plus facile et le plus accommodant qu'il eût vu; il riait souvent et payait de bons gages à ses domestiques: il avait en outre mille bonnes qualités, comme celle de donner le sucre et le café à la cuisine; ce qui faisait de sa maison la plus déréglée maison de la terre, un eldorado fabuleux pour la livrée, une maison d'intendant! Ajoutez encore que David Dick appréciait moins tous ces avantages que celui de

l'aiguillette : une aiguillette à lui, David Dick, qui sortait de chez un marchand de fer ! une aiguillette et des boutons d'armoirie, car il servait un comte cette fois ! Il eut de plus une livrée de Blin et des bottines de Fitz-Patrick. Tout ce que Dick regretta, ce fut de ne pas suivre Ernest sur un beau cheval, le cheval que prêtait quelquefois à son fils la mère d'Ernest, ayant un air incontestable d'ancienne cour, un meklembourg hors d'âge et ruiné.

Telle était la condition qu'avait trouvée David Dick. Il n'était pas rare, par les grandes chaleurs de cet été, à la grille d'un hôtel de la rue Saint-Georges, d'entrevoir, vers les trois heures, le profil d'un petit jockey assis sur l'un des bancs de la cour, d'un air patient et résigné. D'ordinaire il tenait en main une longue branche arrachée au grand catalpo de cette cour, et la divisait en deux avec son couteau aux premiers hennissements d'un cheval. Quand Phryné rentrait, les bossettes pleines d'écume, il étanchait la sueur de l'animal avec ces feuilles fraîches et vertes ; il le rasait ensuite et le lavait à l'eau tiède, tout cela sans chanter un seul couplet de vaudeville : à l'inverse de tous les grooms, qui veulent avoir du monde et de la littérature. Il visitait aussi fort scrupuleusement la fourchette de l'animal, bordait sa litière et sortait. C'était communément vers cette heure qu'arrivait son ami Férot.

Je crois vous avoir dit que d'habitude le caractère de Dick était fantastique ; les autres domestiques l'effarouchaient, quelques-uns ne l'aimaient pas.

M. Férot, le maître d'hôtel, était véritablement son seul intime. Fort souvent ils allaient de compagnie au mélodrame, M. Férot, le mentor de Dick, prétendant que c'était le meilleur lieu où l'on pût se procurer des émotions moins chères qu'à la Comédie-Française ; Dick, de son

côté, écoutant le maître d'hôtel avec autant d'avidité que de respect. M. Férot passait, au reste, chez ses pareils, pour ce qu'ils appellent un *érudit*. Né à Ajaccio, sans doute comme contraste bourgeois à Napoléon, il avait de plus suivi Murat comme chef de cuisine, lorsque ce dernier trônait à Naples, et il se vantait de savoir mieux que personne au monde les aventures galantes de l'invasion, et le chiffre exact des bonnes fortunes françaises; le tout assaisonné de coups de stylet, d'embûches et de vengeances maritales, comme dans les contes du plaisant sire de Bourdeilles : M. Férot était le Brantôme des cuisiniers.

Il fallait voir pendant ces terribles narrations la figure béante et singulièrement attentive du petit Dick, quand, dans un entr'acte de Gaieté ou d'Ambigu, et la rampe à demi basse, le maître d'hôtel, fronçant ses gros sourcils noirs sous sa perruque à l'oiseau royal, exerçait sur l'imagination naïve du groom le pouvoir de ses récits, qu'il lui dépeignait quelque horrible scène de *vendetta* napolitaine ou corse, David Dick, profondément réfléchi, s'intéressait encore plus à M. Férot qu'aux brigands de la forêt; *Cardillac* n'était plus qu'un drame pâle près des histoires de l'ex-cuisinier de Murat, histoires effrayantes et qui gagnaient certes à la pantomime de ce bon M. Férot, qui gesticulait à lui seul plus que feu Tautin, ce tyran carlovingien du mélodrame.

D'autres fois, et comme pour se varier, M. Férot, assis aux secondes galeries, consentait pourtant à parler de Martainville, l'auteur du *Pied de mouton*, et qu'il aimait beaucoup, ajoutait le cuisinier.

Dick se plaisait donc aux mélodrames comme l'eût fait un auteur de boulevards. Il les écoutait haletant jusqu'à la fin. Que l'on me pardonne cette observation, j'ai vu peu

de grooms et de domestiques qui n'aiment pas le théâtre. C'est comme les soldats et les vétérans du Luxembourg pour la peinture : le dimanche ils font émeute au Musée.

Toutefois cet amour inné du spectacle, amour si bien en rapport avec le caractère sombre de Dick, ne nuisait en rien à l'exactitude du groom. Il rentrait toujours régulièrement sur les onze heures ; seulement le concierge de l'hôtel le trouvait quelquefois très-soucieux.

A le voir ainsi chagrin et sobre, n'usant jamais des liqueurs et de l'alcool, il en inférait, le digne portier ! que Dick avait peut-être une passion.

III

La passion de Dick était Phryne, une passion naïve, sérieuse, unique ! Dick était le page et le desservant de Phryné. Il l'aimait d'abord par orgueil et comme une belle maîtresse dont on fait sa gloire; il l'aimait aussi en raison de sa solitude à lui, malheureux et délaissé qu'il était. L'un de mes amis, récemment arrivé d'Égypte, me disait hier l'une de ces traditions arabes molles et légères comme l'encens d'Eram, merveilleuses comme les *Mille et une Nuits*. Cela se conte encore au Caire sous les rosiers, ou dans Constantinople à l'abri des tentes. C'est un cheval blanc, un cheval ailé, cheval merveilleux, dont il s'agit. Ce cheval est le parrain d'un enfant, il préside à sa naissance, à ses joies ; il lui offre sa croupe, son vin, ses gâ-

teaux dorés ; il l'habille, l'emporte, ombrageant toujours de ses ailes le pauvre enfant. Quand la mort survient, le cheval meurt avec lui : les voilà tous deux sculptés en marbre sous les colonnes blanches et noires de la mosquée : tous deux ne se quittent plus; seulement les ailes du cheval sont tombantes et affaissées, et l'enfant sommeille sur le cou penché de l'animal. Voilà une fable que je vous donne, et qui m'est venue en droite ligne du Bosphore.

Eh bien ! cette fable pourrait seule préciser l'amour instinctif de Dick, cet amour empressé, caressant, et par instants même jaloux. C'était, par exemple, quand Phryné rentrait, une mélancolique sérénité, un contentement paisible; quelquefois aussi, et à son départ, un vrai chagrin, un chagrin pareil à celui du lansquenet suisse qui entendait sur son bastion le ranz des vaches.

Venait-elle à maigrir aux tièdes approches du printemps, Dick veillait en frère, et devançait l'heure du lever, afin que l'air du matin lui arrivât plus jeune et plus frais par les fenêtres entr'ouvertes. Isolé dans ce vaste hôtel encore si peuplé et si somptueux l'année d'avant, David Dick n'avait pas même songé à mener par forme de distraction la vie dissipée des grooms ordinaires. Et ainsi il ne dînait qu'à la cuisine, ne courait pas le soir les rues adjacentes au Palais-Royal, ne lisait aucun journal, visitait son ami Férot chaque dimanche, et dérogeait à peine une fois par an au mélodrame en faveur des lilas de Romainville. Il s'ajustait devant un morceau de glace à cadre rouge, s'habillait et couchait toujours à l'écurie. Comme il n'avait pas de parents, lui seul avait le secret et le soin de ses finances. Du reste on venait à lui comme à un petit Cagliostro pour vingt secrets : le vernis des bot-

tes, l'eau de terre pour les cuivres, le blanc pour les gants de daim, etc., etc., amenaient à Dick des recettes fort productives. C'était, en un mot, et pour compléter ces traits épars, l'une de ces figures toujours occupées d'Halkins, lesquelles ne regardent jamais à la course que le nez de leur cheval, malgré les accidents bouffons de la chasse, le bruit de chiens et les accidents du paysage.

Avec de tels conditions de moralité, heureux fruits de sa nature, la vie de Dick était paisible, sinon libre : il mangeait, buvait, dormait enfin, comme tout ce petit peuple à part, peuple de casquette de laine, de travail et d'insouciance, qui s'épanouit les jours d'été sur nos promenades, espèce avortée, bâtarde, et le plus souvent vicieuse, à force de voir; pauvre race d'enfants déjà vieille sous la livrée, naïve quelquefois à faire pleurer, ou bien effrontée à faire peur. Et en effet, maintenant que j'en suis là, je ne puis vraiment m'expliquer le dédain complet de la philanthropie pour cette classe. Il semble que ce qu'elle a fait pour les nègres, elle n'ose le proposer pour les grooms; on dirait que cette émancipation l'effraie. Voyez pourtant! voici qu'elle nous arrive de tous les coins de la France, cette cargaison d'enfants que nous employons au profit de notre luxe : nous les recevons simples et naïfs comme Vert-Vert avant le coche, bonnes et innocentes figures d'enfants si bien placées devant le lutrin de la paroisse, inhabiles mêmes au vice, et que nous renvoyons quelque jour, sous un lambeau de livrée, tristement philosophes ou politiques dans leurs chaumières. Nous avons pompé le suc de leur vie, jeté au vent leur candeur et leur jeunesse * ; notre égoïsme les prend et les chasse, sans son-

* La société du *club des jockeys*, qui vient de se former à Paris,

ger seulement à ce que notre égoïsme en fait. Et de là ce mot du comte Demid... *Mes grooms, à moi, ne se dérangent jamais; je les prends à cinq ans, et je les réforme à dix!*

. . . . . .

Un soir d'automne, rue Saint-Georges, dans la cour de cet hôtel, le phaéton d'Ernest (après une absence de quinze jours à la campagne) arriva chargé de tous ses équipages de chasse ; le cor et les chiens faisaient vacarme à mettre en sursaut l'arrondissement. Cette voiture poudreuse, attelée de chevaux de poste, s'arrêta à quelques pas même de l'écurie. Ernest descendit lentement de sa banquette, en vrai *coachman*, sans prendre garde à Dick, sur le bras duquel il s'appuyait.

— « Harry, dit Ernest, payez donc les guides ; il y a poste trois quarts. »

Celui auquel fut intimé cet ordre descendit. C'était un bel homme agrafé dans son habit vert, propre et luisant comme une martingale de Brune... Il sortait de chez M. le comte de V... dont il avait été le piqueur, et chez lequel Ernest avait passé ces quinze jours au milieu de préoccupations fort sérieuses pour un jeune homme de son âge. Il ne s'agissait de rien moins qu'un mariage projeté depuis longtemps entre Ernest et la fille du comte de V... Cette demoiselle était ce qu'on appelle dans le monde un grand parti ; elle avait un magnifique piano de Pleyel, des cheveux à la Maintenon, et dansait onze galops. Durant ce séjour, Ernest avait mené la vie de château la plus magnifique : courses au clocher et chasse à courre de deux

et à laquelle se sont empressés de concourir les plus illustres de nos dandys, s'occupera, dit-on, spécialement de ces améliorations morales.

jours l'un, promenades et bals le soir. Il semblait qu'il dît adieu une bonne fois à sa vie de jeune homme et de garçon. Le comte de V..., son beau-père, grognard d'aristocratie, qui boudait la nouvelle cour, l'avait promené dans son parc et son château, à peu près comme un directeur de grand théâtre promènerait quelque Racine apprenti. Plus que jamais enchanté de sa future, Ernest avait fort bien remarqué qu'il ne manquait qu'une chose à son beau-père pour en faire un homme accompli : un attelage de bon goût, une calèche d'Erler, dans laquelle il menât sa femme, car il entrait bien dans les intentions d'Ernest de reprendre son ancien train, ce train de prince qu'il s'était vu contraint de réformer; c'était un émigré attendant l'heure de rentrer dans ses droits et priviléges.

Cet Harry, piqueur du comte de V..., lui parut d'avance une bonne acquisition. Harry, beau de manières et grand parleur, plut ces quinze jours-là bien plus à Ernest que ne l'avait fait Dick trois mois durant; en outre, comme Harry avait encouru, dans une occasion récente, la disgrâce de son beau-père au sujet d'un bâtard anglais estropié, Ernest concilia tout en acceptant ses propositions de service.

Dick regardait cet homme avec des yeux étonnés. Harry visitait la sellerie, inspectait les mors, et flairait l'avoine dans sa main.

— « Ah ! te voilà, dit Ernest à Dick, est-ce bien vrai ce que m'écrit hier Raoul, que Phryné tousse depuis mon départ, et que Boulay, mon vétérinaire, défend qu'on la sorte?

— Le vétérinaire n'a que faire ici, Monsieur, vous allez vous-même la voir.»

Une pluie battante, au retour du dernier *steeple chase*,

avait, en effet, tellement forcé la course de Phryné, qu'elle avait été malade quatre jours; les soins de Dick avaient amené seuls sa guérison.

En approchant de Phryné, et en revoyant cette écurie si déserte, Ernest eut grande joie à penser que bientôt ces stalles seraient remplies, et ces belles grappes de fer ébréchées par la dent de trois chevaux; il échangea un regard de satisfaction avec Harry.

Dick remuait la litière d'un air hébété, le regard humble et presque tremblant, sans qu'il pût se rendre compte de cette frayeur. Ernest ne lui adressait pas une question.

— « Harry, dit Ernest, ne voilà-t-il pas un beau cheval? »

Harry, pour toute réponse, fit observer à Ernest un léger engorgement dans la jambe gauche du cheval; Dick répondit que c'était une prise de longe.

— « Vous avez moyen d'excuser tout, David! dit Ernest d'un ton piqué. »

Harry, s'interposant alors comme médiateur avec une bonhomie railleuse, fit à Dick cent questions. La réplique n'était pas le fort du groom. Harry se lança dans les meutes de chasse, revint aux chevaux de sang, aux races croisées, aux poneys, etc., et battit impitoyablement David sur tous les points. Il conclut par dire devant Ernest que Dick n'était qu'un enfant.

Disant ainsi, il flattait déjà la belle croupe de Phryné. Dick fit alors un mouvement pour lui barrer le passage. Harry apportant à ce refus un geste léger de résistance, Dick en profita pour lui appliquer, dans l'ombre même produite par le renfoncement de la stalle, un vigoureux coup de poing.

— « Méchant crapaud! » fit Harry avec un grognement

de bouledogue. Et tous deux se boxèrent quelques minutes dans l'obscurité.

Ernest, qui sortait en ce moment de l'écurie, éleva la voix pour dire :

— « Je ne suis pas d'humeur, David, à tolérer de tels jeux. D'ailleurs j'ai des notes sur vous. Vous sortez souvent; je vous chasse. Ayez soin de me rendre demain vos comptes et les clefs. »

Alors Harry, comme s'il eût reçu le mot à l'avance, se releva et suivit Ernest en lui parlant à voix basse. Peu à peu les lumières de la maison s'éteignirent. Le quartier devenait silencieux de plus en plus ; on n'entendait qu'un faible roulement de voitures. Dick, immobile et comme absorbé dans sa stupeur, demeurait les bras croisés devant le grand coffre de l'écurie, se demandant à lui-même si tout ce qui venait de se passer sous ses yeux n'était pas l'effet d'une vision. Cet enfant tremblait véritablement de tous ses membres, c'était un de ces petits êtres chez lesquels la douleur est toute nerveuse, une douleur voisine du vertige et de l'exaltation. Dick avait compris d'un seul coup le complot de son renvoi, l'embarras de son maître à le surprendre en défaut, les insinuations cauteleuses d'Harry, et la résolution brusquée d'Ernest. Il lui semblait voir encore le piqueur du comte de V... familièrement assis près d'Ernest tout le temps de cette longue route, côte à côte d'Ernest dans cet équipage de chasse, accumulant, comme l'eût fait un bouffon, les récits les plus grotesques pour le mettre en belle humeur, le caressant de sa vraie patte d'épagneul, l'amusant et se faisant valoir près de lui d'un air triomphant. Décidément c'était bien ce même Harry, ce grand faquin de laquais dont Férot avait tant de fois parlé à Dick, curieux animal, disait Férot,

animal de grand seigneur, toujours farci de belles paroles et de beau linge. Les succès de cet Harry, la coqueluche des femmes de chambre de château, avaient maintes fois défrayé la conversation du cuisinier; Harry dépassait Dick de toute la hauteur d'un obélisque aux yeux de Dick lui-même : le groom se sentait vaincu.

Et pourtant, en se rendant compte à lui-même du mérite de ce rival, Dick était forcé de se déclarer à juste titre son supérieur. Dick sentait fort bien le charlatanisme de ce jargon d'écurie. Harry n'était qu'une livrée, un valet de bonne maison, capable au plus de lire un journal; un complaisant Frontin dont Ernest s'était engoué. Le drôle jouait fort bien au billard, ma foi ! et n'écorchait pas mal un couplet de vaudeville. Il montait aussi admirablement à cheval, et n'apportait les cigares et les lettres que sur un plateau d'argent, toutes choses qu'estimait beaucoup Ernest, délicat sur le cérémonial et les manières.

Mais l'écurie, l'écurie pour un tel homme ! l'écurie pour ce beau valet de salon ! Cette *injustice* remuait le groom au fond des entrailles. Il voyait Phryné, sa Phryné à lui, son esclave de toutes les heures, docile et reconnaissante, soumise aux caprices nouveaux de ce remplaçant ! Harry la monterait près de la voiture de madame la comtesse (car, maintenant qu'Ernest allait se marier, Ernest aurait une voiture !), Harry se ferait voir sur Phryné au bois, à la course, et chacun de dire : Mais c'est un fort bel homme que cet Harry !

Il lui venait alors aux yeux de grosses larmes, des larmes de rage et de désespoir. Les idées les plus absurdes et les plus folles formaient la chaîne devant lui comme des sorcières, l'obsédaient et le caressaient pour mieux l'irriter. Ce qui le dévorait surtout, le pauvre enfant, c'était un

chagrin sans bornes; Dick avait compris qu'il était perdu. C'est une touchante et vieille histoire que celle de la servante de Palaiseau, elle souffre tant! et le courage de Dick en était là. Il pleurait sur l'iniquité de son renvoi. A force de pleurer, il en vint bientôt à désirer la vengeance et à s'exalter lui-même encore plus; il en vint à se construire à lui-même un plan de drame, et à faire de la mise en scène. Les plus pauvres imaginations d'enfant ont parfois des éclairs de pensée et d'énergie.... Rentrant ce soir même avec Férot, qui voulait s'acheter du tabac, Dick avait été conduit à cette remarque, à savoir que la boutique de l'épicier, que l'on réparait alors, devait rester entr'ouverte toute la nuit. Dick s'y dirigea machinalement, et demanda au garçon de l'arsenic.

Le garçon ami de Dick, n'ayant jamais découvert chez lui aucune propension au suicide, et sachant d'ailleurs que les rats de l'écurie troublaient son sommeil depuis quelque temps, n'hésita pas à lui en donner.

David Dick ne le remercia même pas. Il rentra bien vite; et quand il déploya le papier, la main lui trembla. Peut-être n'allait-il pas être sûr de lui. La lampe de l'écurie se mourait. Il marcha quelques minutes lentement et les bras croisés. Il tournait le dos à Phryné, qui, nue et sans licol, venait de se coucher mollement sur sa litière. Un petit rayon de lune, passant à travers le vitrage de l'écurie, dansait sur sa croupe comme un follet caressant.

Dick la contemplait encore avec amour quand la lueur s'éteignit.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

Cette nuit-là, et dans ce petit hôtel si paisible de la rue Saint-Georges, il y eut vraiment des bruits étranges. Ces bruits venaient tous du côté de l'écurie. C'était d'abord un

râlement sourd et prolongé, puis il survenait par intervalles un retentissement subit comme celui d'un corps qui se heurte aux boiseries. On entendait bien aussi quelques soupirs, mais si faibles qu'ils semblaient une illusion. Quatre chiens, se trouvant alors attachés au chenil de la remise, ne tardèrent pas à couvrir de leurs aboiements ce bruit indéfinissable.

Il faut dire encore que, cette nuit, le temps était si lourd qu'Ernest, qui ne dormait pas, se leva et s'habilla sur les quatre heures. Il voulait prendre l'air et aller au bois. Ernest ne pensait pas que Dick eût couché cette nuit dans l'écurie. L'orgueil humilié du pauvre enfant l'aura sans doute conduit chez Férot, se disait Ernest qui se repentait de sa tyrannie de la veille. Il pensait encore que le groom l'aurait peut-être attendu, et qu'il allait lui demander sa grâce.

Ernest, après tout, était fort d'humeur à la lui donner. Il se rappelait les soins et la gentillesse de Dick : cela tenait peut-être à un soupçon de défaveur qu'il concevait déjà intérieurement contre Harry, lequel s'était montré vainement insolent, en lui demandant, la veille au soir, le nom d'un portrait suspendu à sa cheminée. La familiarité de cette question l'avait d'autant plus choqué, qu'Harry, sur son silence, avait feint de le reconnaître; c'était le portrait d'une simple pâtissière de Londres, dont l'œil britannique incendiait le quartier du Strand. Ernest, lui trouvant les cheveux fort noirs et la peau charmante, l'avait clouée à sa cheminée entre le *Tunnel*, et une vue de Plymouth. Harry, qui disait avoir habité Londres trois ans, s'était vanté de l'avoir rendue folle, folle, disait-il, au point qu'elle mettait la lettre H sur tous ses gâteaux, l'amoureuse pâtissière!

Ernest, mal disposé peut-être, n'avait pas goûté ce genre de forfanterie, qu'il avait du reste mille raisons de trouver mauvais, ne fût-ce que par amour-propre. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se levait.

Le matin, et d'après son ordre, en poussant la porte de l'écurie, Harry s'étonna de trouver de la résistance. Il lui sembla qu'un coffre très-lourd servait de barricade à l'intérieur, et, ce qui était plus surprenant, que les verrous étaient tirés. Pas un mouvement, autant qu'il pût distinguer en collant son oreille à cette porte.

Harry supposa que Phryné dormait.

Tout à coup il y eut un éclat de rire inattendu, guttural, et presque effrayant à cette heure... Harry poussa la porte avec force, et il entra.

Quand il entra, quelqu'un venait d'ouvrir la fenêtre et de sauter; cette fenêtre donnait sur une avant-cour.

Et il vit alors un bien misérable spectacle : un cadavre dont chaque membre semblait à cette heure même une contorsion ; le beau corps de Phryné gisait à terre, blanc de mousse, et déjà violet sous les narines ; une sueur d'agonie ruisselait encore du poitrail à ses jarrets, et de nombreuses taches zébraient son cou ! C'était encore plus triste qu'une livide étude de Michalowschi ou de Géricault. Harry n'eut pas la force de crier.

Cette mort, qui ne pouvait être naturelle, mit tout l'hôtel en émoi. Une découverte subite éclaircit bientôt les doutes. On trouva à côté de l'animal un de ces tuyaux de fer-blanc à l'aide desquels nos grooms médicamentent les chevaux. Il fut constaté que ce tuyau était saupoudré d'une matière blanchâtre, et que ce conduit avait porté plus directement encore le poison au *duodenum*.

Un peintre allemand. grand amateur de chevaux, fit

sur le lieu même une aquarelle superbe de Phryné. Ernest eut le soin de faire graver sur l'écusson du cadre ces trois lignes :

MONTÉE LE 21 MAI 1830
par
Madame, duchesse de Berri.
MORTE
le 21 mai 1831

Ce qui semblera bizarre à pareille distance, c'est que ces deux dates étaient exactes.

Férot chercha Dick en désespéré. Férot n'avait jamais eu un auditeur plus patient et plus empressé que Dick. Il alla jusqu'en Normandie le demander à ses parents, de bonnes vieilles gens de Trouville, que Férot, qui connaissait tout le monde, avait connus, patriarcales figures au grand bonnet de coton aussi blanc que leurs falaises. Ils frémirent beaucoup au récit du cuisinier. Le curé, honnête homme et faisant très-bien les vers latins, pressé à cette occasion par Férot, n'osa décider de quelle nature était le meurtre; seulement la cousine germaine de Dick pleura bien fort, en disant qu'il était un *mauvais cœur*.

Cet épisode, en illustrant la vie de David Dick, la termina. Ce fut comme un livre auquel on pose le sinet au bel endroit. On ne revit plus David.

A ses heures de loisir, la république des grooms, qui tient ses assises, pour l'ordinaire, sur les parapets de la rue Basse-du-Rempart ou le terre-plein de la Madeleine, examina gravement, et dans tous les sens, cette question de vengeance. Beaucoup la blâmèrent, et il y en eut peu qui la comprirent. Quant à l'auteur de cette catastrophe,

j'imagine que son plaidoyer, confié aux mains de quelque Tullius du palais (par exemple, à celle de mon ami Bethmont), eût pu devenir un monument curieux; se basant au besoin, en fait de développements, sur ce mot de tous les Antony du monde : *Je l'ai tuée pour qu'elle ne fût pas à un autre!*

L'autre hiver, à la descente de Corbeil, mon domestique me fit remarquer le mauvais état de la chaîne qui retenait le sabot de la calèche. Il pleuvait beaucoup, et nous descendîmes chez le premier maréchal dont nous aperçûmes l'enseigne. Nous avions grande hâte d'allumer nos cigares au brasier de ses soufflets. C'était un fort beau local, ma foi! que celui de cet honnête forgeron : une salle noire comme un Rembrandt ou un Davie! Le petit homme qui raccommoda la chaîne du sabot avait le visage tellement plaqué de suie, que l'on aurait dit d'un masque. Il parlait peu et semblait se mouvoir à grand'peine, maigre et maladif qu'il était. Ce qui fut peut-être cause que je l'examinai avec une sorte d'attention, c'est qu'il portait encore sur l'oreille l'une de ces casquettes à glands de laine blanche si communes chez nos grooms parisiens.

Quand il eut fini, il vint, hésitant presque à me tendre sa main noire.

— « Prends donc, David Dick! lui dis-je en lui donnant cinq fois plus qu'il ne lui était dû. »

Il laissa tomber son marteau et ses tenailles.

— « As-tu entendu, Joseph? lui dirent, quand je m'éloignai, les apprentis. Le bon sobriquet que t'a donné ce Monsieur! Et quel diable de nom à toi, Joseph? »

Pour moi, je ne tournai point la tête; je ne voulais pas le faire rougir, lui qui se cachait, et que je ne croyais pas

coupable. Je me repentais presque de lui avoir dit son nom quand il en avait changé! Déjà même je m'apitoyais philanthropiquement en sa faveur; je revenais pour le prendre à mon service, l'installer mon groom, et lui confier mes chevaux.

Heureusement je me rappelai à temps que, depuis trois ans, je n'en ai plus.

UN CAPRICE D'ÉTÉ

I.

Pour moi, dit le digne professeur Claas en admirant les feuilles pailletées de l'éventail qu'agitaient les doigts nonchalants de la comtesse, je comprends, Mesdames, tous les caprices. L'Académie, dans son très-illustre Dictionnaire, définit le mot *caprice*, une *fantaisie*, ce qui l'oblige, quand elle arrive au mot fantaisie, de recourir à son équivalent, caprice.

Le caprice, continua le professeur en desserrant un peu sa cravate pour respirer, le caprice m'a toujours semblé la chose la plus respectable du monde. Il y a des caprices de toutes les saisons et de toutes les heures. Me trouvant à Vienne, je mis un jour au Prater une perruque miraculeuse. Je me trouvai si bien de cette perruque, qui appartenait à un conseiller de mes amis, que je ne l'aurais pas quittée la nuit même, m'eût-on donné la chaire de botanique de Stutgard. Quand je m'éloignai de la ville, je l'oubliai dans une armoire ; et mon ancien hôte vendit ma perruque à un Anglais, en lui affirmant qu'elle avait appartenu à

M. de Voltaire. Le gentleman la lui paya le prix d'un cheval. A dater de ce jour je fis vœu de porter les cheveux plats, et de ne plus croire aux perruques de grands hommes. Je changeai ma vie, j'appris l'hébreu, et j'écrivis toutes mes lettres en *gaillarde,* le seul caractère d'écriture dont M. de Voltaire ne se servît point... Un autre jour l'organiste de Gouda m'ayant apporté quelques feuilles du saule de Saint-Hélène, je les collai avec de la gomme arabique sur mon frac ; ce qui me fit passer pour un membre de l'institut de Paris. J'ai eu, cinq ans durant, la fureur des autographes, mais je m'en dégoûtai du jour que je vis un Russe acheter cent francs une lettre de mademoiselle Nina Lassave. Après les autographes, j'aimai à la rage les passse-ports... Tel que vous me voyez, un de mes grands plaisirs est de me tenir toujours dispos pour un voyage impromptu ; et j'ai sur moi un passe-port pour l'étranger comme un autre a sa tabatière.

— « Par le temps qui court, c'est une bonne précaution, interrompit madame de Terville. A la *première* révolution que nous aurons, je demanderai l'un des vôtres, mon cher Monsieur.

— Et comment faites-vous, mon digne mentor, dit le comte, pour obtenir ces sortes de brefs qui ne s'accordent pas facilement ?

— J'en suis quitte pour passer chez le premier secrétaire de légation ; et comme j'ai beaucoup voyagé, grâce au ciel, j'ai toujours un ami dans une légation quelconque. Vous souvient-il, à propos de cela, monsieur le comte, de ce digne secrétaire russe qui but un coup si terrible à Schevenning près La Haye? Je crois que sans vous il aurait eu le sort des harengs salés. On l'eût renvoyé à sa cour dant un tonneau avec un article nécrologique...

— Je ne savais pas monsieur le comte nageur, dit madame de Terville.

— Comment donc! mais c'était un des premiers à La Haye, où j'avais l'honneur de diriger alors son éducation.

— J'ai perdu l'habitude de ce jeu-là, mon digne mentor, reprit le comte Delci avec un air de nonchalance affectée. C'est chose fort utile pour sauver la vie à ses semblables et se sauver soi-même assurément; mais à cette heure je trouve l'eau trop froide.

— C'est tout à fait mon avis. Moi je m'adonne, été comme hiver, à l'école de natation à l'eau chaude. Vous tournez le robinet et tout est dit. Je méprise souverainement l'eau froide depuis que j'ai lu les quarante-sept opuscules de Blasius sur la natation, où se trouve cette maxime : *Aqua calida doctis professoribus sanior.*

—Cela veut dire, si je ne me trompe, mon cher maître, que les professeurs de botanique ont peur de l'eau. Voilà tout.

— Monsieur Ambroise, ajouta le comte, où en sont les rentes? »

Ainsi que le duc de Lerme dans *Gil Blas*, le comte Fabio Delci se faisait lire sur la terrasse de son hôtel sa liasse accoutumée de journaux par son secrétaire, jeune homme de vingt-trois ans, que ce métier de lecteur semblait ennuyer beaucoup. La chaleur de cet après-dîner était suffoconte... Le salon dans lequel la société se trouvait réunie ne contenait que deux femmes : la comtesse Olivia Delci et sa plus intime amie la baronne de Terville, son ancienne compagne de pension. Le comte écoutait le ramage officiel des gazettes que son secrétaire, M. Ambroise Duval, lui modulait sur tous les tons comme un homme évidemment contrarié ; il ne fallait pas non plus beaucoup

de pénétration pour s'apercevoir que le comte s'amusait du martyre de ce jeune homme. Ambroise Duval était, du reste, un fort beau garçon, suivant la tradition vulgaire que les femmes attachent dans le monde à cette épithète de *beau garçon*. Il avait un collier de barbe à la Saint-Antoine, de petites moustaches soyeuses comme en porte toujours un amoureux du Gymnase, la taille moitié fine, moitié robuste, et une tristesse toute charmante dans le regard. Pour un artiste amoureux des belles figures du Titien et du Caravage, cette nature de jeune homme manquait peut-être de caractère ; mais pour une femme qui peint les fleurs d'après M. Redouté et chante les romances de M. Panseron, c'était un fort bel idéal de lithographie. Au premier abord, la physionomie du comte Fabio eût obtenu l'avantage sur celle de son secrétaire, sans une balafre qui lui traversait la joue gauche et lui donnait par moments, à son insu, l'air d'un de ces héros dont Anne Radcliffe a tant abusé au profit des trappes de bois et des dénouements terribles. Après avoir passé, par un caprice bizarre de sa famille, les plus belles années de sa jeunesse dans les légations du Nord, le comte Fabio Delci, chargé d'affaires de Florence, s'était fait confier une mission; et comme il se plaisait à Paris, il la faisait durer en homme qui sait le métier des ambassades. Il avait quitté l'Italie de fort bonne heure, et n'y était pas même retourné pour la cérémonie de son mariage avec la comtesse Olivia Nuncini, jeune personne de l'une des meilleures familles de Bologne qu'il avait tirée du couvent des Oiscaux, où elle était élevée à Paris, pour en faire sa femme.

Après quelques mois de voyage en Hollande et en Angleterre, le comte était revenu à Paris avec un plan de conduite réfléchi dans toute la rigueur du mot. Il s'était

astreint à faire ménage à part, en ce sens qu'il répugnait à paraître en public et au spectacle avec la comtesse, bien convaincu, disait-il, qu'un mari diplomate en grande loge à l'Opéra aura toujours l'air d'y être en bonne fortune avec sa femme. Il avait soumis la sienne à toutes les exigences du cérémonial et de l'étiquette. La comtesse ne sortait guère qu'accompagnée de quatre ou cinq douairières, tantes, épouses ou sœurs de diplomates renforcés, qui formaient une sorte de cordon sanitaire, afin de la préserver des mauvaises influences. Cet escadron volant était loin de valoir, à coup sûr, celui de la reine Catherine de Médicis. Raides, épinglées, jalouses, ces chouettes en plumes et en dentelles contrastaient par leur vacarme continu avec la modestie singulièrement douce et aimable de cette jeune femme. L'excellent M. Claas, quoique professeur par état et original par caractère, ainsi que nous l'avons dépeint, n'était guère de nature à rompre la monotonie de cet intérieur, dont les réceptions de cour, les dîners obligés, les pédantes visites consacraient encore l'ennui. Égoïste comme tous les maris diplomates, Italien et rusé même avec sa femme, le comte Delci avait bien garde de lui témoigner de la franchise : la franchise est une faiblesse en diplomatie et en ménage. Sans aspirer à la renommée tortueuse de M. de Talleyrand, il n'était pas fâché d'avoir quelques rapports avec son digne maître en fait de théorie conjugale. Il jugeait les femmes bonnes au plus à lui rapporter un secret, comme un page rapporte une clé de parc, un gant ou une lettre ; aussi se servait-il de la sienne comme d'un véritable ballon d'essai : il la lançait témérairement dans les plus épais brouillards de l'atmosphère officielle.

Cette belle jeune femme, riche de grâce et de coquette-

rie candide, n'était, pour le comte, qu'un télégraphe; il le faisait jouer tour à tour sur les deux routes, du faubourg Saint-Germain au quartier de la Banque, de la Banque au faubourg Saint-Germain. Pendant six mois l'intérêt seul de la curiosité soutint la comtesse Olivia dans ce manége si nouveau pour elle; pendant six mois elle fut ainsi l'aveugle instrument d'une volonté, sans comprendre seulement qu'on l'exploitait. Le comte avait, après tout, pour elle, les procédés convenables d'un bon mari, mais il ennuyait sa femme avec ses manières sans gaieté, ses succès sans grâce, et son train de vie sans plaisir. Au milieu de toutes ces soirées qui prenaient son temps sans remplir son cœur, la comtesse Olivia regretta plus d'une fois ses belles nuits de Bologne où chaque étoile semblait lui sourire, où le bal ne finissait qu'au matin, où les falots en papier peint suspendus aux branches de ses pommiers blancs de fleurs avaient l'air d'autant de sylphes innocents qui dansaient aux brises. Là, du moins, elle ne s'était jamais vue circonscrite dans un cercle ennuyeux de vieilles femmes, extravagantes poupées dont tout le monde rit, rivales surannées qui croient se venger du plaisir en le censurant chez les autres, existences raillées que le dépit seul réunit, et qui, d'un printemps souvent consacré à l'ennui, passent à l'automne des médisances et des calomnies jalouses. Le badinage de ces femmes l'importunait, parce que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille femme; ses moindres mines deviennent des grimaces, et ses agréments des ridicules. Toutefois, comme elles étaient pour ainsi dire les grandes prêtresses de l'hôtel du comte, et que leur caquetage pouvait lui nuire, la comtesse Olivia les ménageait. L'humeur du comte, humeur inégale, comme celle de tous les gens occupés, ne

laissait guère de liberté à la comtesse qu'à ses heures de travaux ou de visites parlementaires. Elle avait alors pour unique société les deux conseillers de la maison, le professeur Claas, l'ancien mentor du comte à La Haye, et son secrétaire Ambroise Duval.

Ce jeune homme chantait non-seulement à ravir, mais il était adroit singulièrement à tous les exercices du corps; il nageait, dansait et faisait des armes comme un ange, ce qui n'est pas ordinairement le fort des secrétaires de bonne maison. Dans une discussion violente avec le comte, il avait un jour opposé une telle modération à ses insultes qu'elle obtint l'effet tout contraire et qu'elle alluma la fureur du comte Delci au point qu'il le maltraita. Le professeur Claas, calme et rassis comme tout bon Hollandais doit l'être, fit observer à cette occasion à son ancien élève combien la colère, *furor brevis*, est une chose sotte, puisqu'il s'attaquait aussi imprudemment à un jeune homme de la force d'Ambroise, jeune homme qui faisait des armes aussi bien que des dépêches. L'Italien tendit la main à son secrétaire, et, depuis cette réflexion du professeur, il gêna moins les actions d'Ambroise. Il lui permettait de sortir et de s'absenter; Ambroise en profitait pour aller souvent à l'école de natation, qu'il aimait pardessus tout. Aussi bon nageur qu'Elleviou, qui sortait son buste hors de l'eau, et jouait du violon sans mouiller même son archet, il dépassait dans cet exercice les plus rudes jouteurs. Jeune et vigoureux, il s'adonnait depuis quelque temps à l'école avec une sorte de rage; et l'on eût dit qu'il avait sans doute à cœur de dompter un chagrin violent, chaque fois qu'il s'élançait dans le bassin. Ce même chagrin qui rongeait le cœur de Byron comme un vautour, et le poussait chaque jour à monter à cheval près

de Venise, ou à nager vers Malamocco, agitait peut-être ce jeune homme. Depuis quelque temps il était sombre, et ne répondait guère qu'avec répugnance aux questions que la sollicitude de ses amis lui adressait.

C'était chose à la fois merveilleuse et triste que de voir nager ce jeune homme... Il se déshabillait en quelques secondes, entrait d'une tête *devant* dans l'eau, et, prenant sa coupe d'un bras assuré, remontait le bain entier, mais sans orgueil, et comme un pêcheur indifférent. D'autres fois il plongeait et replongeait sous l'eau, véritable lynx amphibie; il secouait l'onde dans tous les sens, et l'onde lui obéissait : il s'en faisait respecter et caresser. Il n'était pas rare de le voir ainsi aller, tantôt de Bercy au pont Royal, tantôt de Saint-Ouen à Paris, vivant de cet exercice violent dont un plus chétif serait mort, mais se le proposant, à coup sûr, chaque fois, pour éviter quelque combat intérieur avec lui-même. Cela fait, il regagnait l'hôtel du comte, rue Saint-Dominique, dans la silencieuse attitude d'un jeune trappiste qui reprendrait le chemin de sa cellule.

Ses camarades le croyaient hypocondriaque; il y en eut trois qui le jugèrent amoureux.

Un soir cependant il revint joyeux à l'école. Le maître nageur ne l'avait pas reconnu, tant son pas était léger, son visage ouvert, sa voix joyeuse. Il causa quelque temps avec ses amis, fit une *pleine-eau* jusqu'à Saint-Cloud, et revint à l'hôtel dans la voiture du jeune comte D. S. en chantant l'air de Rubini : *Il mio tesoro.*

II

Peu à peu cependant ses accès de mélancolie avaient repris le dessus. Il avait embrassé le travail du cabinet avec une sorte de rage; il ne sortait guère qu'au soir sur les sept heures, pour aller à l'école de Deligny où il demeurait peu de temps. Dans cet après-dîner où le professeur Claas avait parlé d'une façon si remarquable sur les caprices, Ambroise avait peu suivi le cours de ses divagations; mais un autre objet l'avait constamment préoccupé. Était-ce la comtesse ou madame de Terville? Ses regards brillants suivaient l'une et l'autre; mais ils avaient l'air de ne vouloir intimider aucune de ces deux femmes, tant que le comte et le digne professeur Claas demeurèrent. Dès que le comte Fabio Delci prit son bougeoir en porcelaine, et se retira dans sa chambre pour écrire quelques lettres, le secrétaire le suivit en s'arrachant à la terrasse par une sorte de mouvement convulsif... Il salua à peine les deux femmes, et accompagna le comte.

Ainsi que nous l'avons dit, la chaleur était extrême. Dans ce vaste salon de la rue Saint-Dominique, vaste et beau débris d'hôtel du temps de Louis XIV, le silence n'était guère troublé que par le son monotone d'une immense horloge de Boule, horloge représentant l'enlèvement d'Europe par le taureau Jupiter. Le professeur Claas interrogeait tristement quelques géraniums et cactus de la terrasse, il en relevait les clochettes en horticulteur soigneux.

Madame de Terville et la comtesse causaient entre elles à voix basse... En vérité, pour qui fût entré à cette heure dans ce grand salon destiné à donner une fête ou un rout d'ambassade, l'impression du lieu eût été chagrine. Les panneaux et les glaces, encore incrustés de bergeries et de bacchanales d'amours dans le genre de celles de Boucher, avaient l'air de ne plus songer à la musique et à la danse ; la sonorité de ce grand salon était creuse, le jour affaibli par d'immenses rideaux à ramages tombant sur des meubles précieux, il est vrai, d'ornements et de sculptures, mais tristes et froids comme une élégie d'Ovide ; le parquet était ciré à ne pas y trouver tache de pas humains, le piano fermé, et les trois fauteuils, alors occupés, avaient été extraits de la grande armée des autres pliants et fauteuils rangés avec ordre. En réalité, ce salon avait l'air d'un vrai salon de conférences diplomatiques. En dépit de son vêtement blanc et or, de ses capricieuses volutes et de ses rideaux immenses, de mornes pensées y assiégeaient le visiteur le plus indifférent : en ce moment même la simple lampe de Carcel qui l'éclairait n'en faisait que mieux ressortir l'immensité. Cette raide élégance de diplomate, ces meubles symétriquement placés, ces amours sans écho et ces glaces sans sourire envoyaient des reflets de tristesse aux deux charmantes causeuses. Tout d'un coup, et au milieu de l'obscurité produite par les contre-vents de la terrasse, le vénérable M. Claas vit un charmant petit poignet orné d'un serpent d'émeraudes se poser sur son épaule, puis il entendit la comtesse Olivia lui dire en ouvrant sa petite bouche aussi grande qu'elle put avec un bâillement délicieux :

— « Monsieur Claas, nous voulons aller demain toutes deux aux bains froids, toutes deux; madame de Terville

et moi. Vous serez notre mentor, n'est-il pas vrai? »

Le professeur n'eut pas le temps de réfléchir ou de répliquer, car le comte entra presque en même tmps et demanda le thé.

Le visage du comte Fabio Delci était visiblement plus pâle que de coutume. Il s'approcha de la seule lampe qui éclairât l'immense salon, et relut à plusieurs reprises un petit papier qui paraissait avoir été déplié déjà bien des fois. Il le ferma ensuite avec une grande tranquillité, et le mit dans la poche de son gilet. Toutefois il regarda du côté des deux femmes d'un air si sombre et si résolu tout à la fois, que madame de Terville s'écria :

— « Mon Dieu! cher comte, les nouvelles de ce soir sont donc bien mauvaises? Aurions-nous la guerre? »

Le comte ne répondit pas : il se versa lentement une tasse de thé.

— « Folle que tu es, dit la comtesse à madame de Terville, ne sais-tu pas que les notes diplomatiques du comte ressemblent souvent à des billets doux? Quand on est chargé d'affaires, on ne laisse rien perdre, pas même un billet de bal. Dans une lettre de femme il y a souvent un secret d'État.

— Irez-vous demain à l'école de natation, monsieur Ambroise? demanda le comte à son secrétaire.

— A moins que vous n'ayez d'autres ordres à me donner, monsieur le comte.

— Il paraît que c'est contagieux, pensa en lui-même l'honnête M. Claas. Il est vrai que le thermomètre de Chevalier marque vingt-six degrés de chaleur. »

Le comte se leva et souhaita le bonsoir à ces dames. Madame de Terville dit, en passant, à l'oreille du professeur :

— « Songez à être prêt, notre partie tient touiours pour demain. »

III

L'honnête M. Claas avait lu ce délicieux petit conte du père Du Cerceau : *la Nouvelle Ève*. Les jésuites, que l'on cite souvent avec honneur pour le vers latin, ont fait de fort jolis vers dissyllabiques en français. La Nouvelle Ève du père Du Cerceau est une dame jeune et belle, en vérité, douée d'une mauvaise tête et d'une pétulance charmante, qui veut tâter l'eau d'un gué de village malgré la défense ou plutôt à cause de la défense de son mari : c'est le fruit défendu, et pas autre chose. D'abord elle hésite, elle hasarde un pied, puis l'autre; elle hésite encore, parce que l'eau est passablement bourbeuse : mais sa servante, nouvelle Œnone, lui redonne du cœur, et le crime est accompli.

Chargé de ces deux mignonnes Léda, le digne professeur hésita d'abord entre l'école de natation à l'eau froide qu'il redoutait évidemment, et l'école de natation à l'eau chaude qu'il affectionnait en raison de ses rhumatismes. Il passa toute sa nuit à relire, avec l'attention la plus minutieuse, le dialogue de Nicolas Wynman : *De Arte natandi, liber festivus et jucundus lectu.* Il eut des crampes et des frissons singuliers, rien qu'à penser qu'il allait répondre au comte de tous les accidents de cette croisière périlleuse. M. Claas ne nageait, après tout, qu'à l'école de natation à l'eau chaude, encore n'était-ce qu'avec des vessies sous les bras. Il se pouvait faire que la comtesse perdît pied, et

dès lors le malheureux Claas perdrait sa place. Un autre motif de refus pour cette démarche, c'était que sa présence servirait du reste à peu de chose, puisqu'il ne pourrait après tout accompagner ces dames que jusqu'à la porte des bains, où son sexe de professeur le consignait. Jupiter entra chez Danaé sous l'emblème d'une pluie d'or; M. Claas n'ignorait pas cette fable, mais elle était inadmissible à l'école des bains Ouarnier. Les loups déguisés n'étaient jamais entrés, de mémoire d'homme, dans cette bergerie. M. Claas prit cependant son grand courage; et dès le lendemain matin, à huit heures, il tournait le coin du quai Voltaire, escortant comme un esclave les deux plus divines baigneuses qu'ait dû jamais recevoir le sein de Thétis.

IV

Madame de Terville et la comtesse Delci sortirent ravies de cette matinale expédition. Il faut être femme à Paris et au faubourg Saint-Germain surtout, pour comprendre ce qu'il y a de bonheur dans la contravention la plus légère à l'étiquette. Libres dans leurs fantaisies, et pouvant agir sans crainte de s'afficher, les femmes d'un état mitoyen ignorent ce plaisir intime de la désobéissance conjugale. Marie-Antoinette ne battait du beurre à Trianon que parce qu'elle était reine, et la joie qu'éprouve une grisette à faire des beignets ne saurait valoir celle de Louis XV tenant la poêle avec la jolie mademoiselle d'Humières. L'amour le plus honnête a ses détours innocents, la femme la plus parfaite ne dit pas toujours à son mari

où elle va. La comtesse se serait bien gardée d'exprimer au sien le désir d'une telle promenade, il n'eût pas manqué d'excellentes raisons pour trouver cette fantaisie de mauvais goût; un chargé d'affaires se croit souvent plus qu'un ambassadeur! Le comte Delci, imbu des préjugés des petites cours, avait eu grand soin de préserver sa femme de tout contact bourgeois; il l'avait élevée à marcher sur des tapis d'Aubusson, à prendre ses bains chez elle, à causer, agir et chanter dans son seul hôtel, pareil à un avare alchimiste qui concentrerait l'essence de rose dans un bocal qu'il ne laisserait jamais découvrir. Encore une fois, le comte avait dû se tromper; parce que la nature des femmes recherche toujours les contrastes : c'est ce qui fit que le caractère jeune et franc d'Ambroise Duval produisit sur la comtesse l'impression la plus directe. Ambroise, nullement fat, nullement gourmé, ayant le bonheur insigne de ne pas aller à la cour; Ambroise, qui avait toutes les naïvetés d'un enfant, et, par cela même, une philosophie très-aimable; Ambroise, enfin, qui chantait merveilleusement, qui l'ignorait presque, qui n'allait guère en soirée, et ne se montrait qu'au piano d'Olivia, cet Ambroise, ce beau et triste jeune homme n'avait pas eu de peine à entrer d'assaut dans ce cœur vide, et cela d'autant plus vite et d'autant plus sûrement que les faveurs de la comtesse, que les plus beaux se disputaient au concours, pour ainsi dire, ne devaient se donner qu'au vrai sentiment et au mérite.

Toute femme, en prenant un amant, tient souvent plus de compte de la manière dont les autres femmes envisagent cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même; aussi le défaut de naissance d'Ambroise Duval, contre lequel une délicatesse innée d'amour-propre nobiliaire s'é-

levait parfois chez la comtesse, s'enfuyait-il devant la bonne opinion que le cercle intime de la rue Saint-Dominique avait de lui. Ces vieilles femmes s'accordaient toutes à le trouver aimable, parce qu'il ne les contrariait en rien, et qu'il était d'ailleurs chez le comte dans un état de sujétion certaine. Ignorantes qu'elles étaient de ce commerce, incapables de comprendre d'un côté cette énergie amère d'Ambroise et ce cœur résolu à ne jamais avouer l'autel de sa passion, de l'autre la tendresse indolente et calme de cette belle et jeune femme qui eût craint avant tout de paraître vive, elles passaient chaque soir à côté de ce mystère; l'un des bonheurs les plus heureux, puisque le hasard l'avait mis à l'abri de la paresse des méchants et de l'inquisition des sots. La baronne de Terville en avait seule la clé : et chez une veuve de trente ans comme l'était madame de Terville, ce secret eût été peut-être bien exposé; mais la baronne aimait Olivia dès l'enfance, toutes deux avaient eu les mêmes maîtres, les mêmes joies, la même pension. Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir pas d'amis; eh bien ! la comtesse avait trouvé chez madame de Terville un de ces cœurs à l'épreuve, que la mémoire seule des jours de jeunesse passés ensemble développe et encourage. Les banqueroutes de cœur ne sont pas rares : mais il y a des femmes que Dieu créa pour écouter et aider, comme il y en a qui sont nées pour perdre.

Au temps de La Bruyère, les grandes dames ne se seraient point baignées en Seine; elles se seraient crues déshonorées. Mais si elles ne s'y baignaient point, il était au moins de mode pour elles de s'en aller voir baigner les hommes près de la porte Saint-Bernard pendant les chaleurs de la canicule. Dans son chapitre VII *de la Ville,* La

Bruyère se moque ingénieusement de cette mode curieuse. « Quand la saison n'est pas venue où les hommes se baignent au pied, dit-il, les femmes ne se promènent pas *encore* en cet endroit; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent *plus*. »

Notre siècle est plus avancé et en même temps plus circonspect; les dames ne regardent guère que les *pleine-eau*, en marchant d'aventure par le pont Royal. Elles ont des bains créés pour elles, et des bains charmants. Ce fut un véritable triomphe pour Olivia que son entrée. La comtesse portait ce matin-là un peignoir de batiste blanc brodé et garni de Valenciennes; une capote de mousseline doublée de taffetas rose, un voile d'Angleterre, de petites bottines de peau anglaise, et des gants de Suède, complétaient cette toilette. La comtesse Olivia Delci avait encore enveloppé sa taille divine dans un grand schall de Cachemire dont les palmes étaient exquises. Les autres femmes qui se trouvaient là ne purent d'abord l'envisager sans un secret sentiment de jalousie... Madame de Terville, un peu moins jeune que son amie, se faisait un grand plaisir de sa surprise; c'était en effet la première fois que la comtesse voyait les bains Ouarnier. Sans nul doute, et rien qu'à la voir entrer, vous eussiez deviné qu'elle devait être la reine de ce monde, moitié élégant, moitié bourgeois; mais plus bourgeois à coup sûr qu'élégant, parce qu'il y a encore des préjugés qui défendent aux duchesses de se baigner en rivière. Olivia fut d'abord interdite quelque peu à la vue de ce vilain peignoir de laine imposé par ordre aux baigneuses du jour, cette robe ressemblait presque à un suaire. Les caricatures divertissantes que l'on ne manque pas de rencontrer à l'école de natation s'offraient cependant en foule pour la dis-

traire. Ici c'était une nymphe de quarante ans, d'une obésité peu douteuse, et que sa tournure masculine eût fait ressembler à mademoiselle d'Eon sur ses vieux jours ; plus loin une vieille dame anglaise, sèche et plate comme une sole, avait grand soin de répandre elle-même son flacon d'eau de Cologne dans l'eau avant que de s'y jeter, persuadée que le bain d'eau courante n'en deviendrait pas moins pour elle un bain aromatisé. A côté de cette folle, madame de Terville faisait observer à Olivia une sylphide de l'Académie royale de Musique, véritable latte de bois, qui ne pouvait devoir son aspect enchanteur sur le théâtre qu'aux tuniques rembourrées du costumier officieux. Les galeries du bassin de natation se remplirent bientôt de plusieurs spectatrices récueillies en cercle pour voir la comtesse entrer dans l'eau. Elle s'y jeta d'un seul coup, d'après le conseil de son amie ; et le soleil qui fit rayonner un instant les jais de ses grands cheveux, lui donnait des airs de néréide incomparables. Sans qu'elle sût nager, elle avait, comme toutes les femmes élégantes, tant de grâce et de souplesse naturelle dans les mouvements, que vous eussiez cru voir quelque Vénus de porphyre animée par un jeu céleste. Les maîtres nageurs qui se trouvaient là n'avaient jamais vu de créature plus divine... Quand elle eut bien battu l'eau des pieds et des mains, comme une jeune fille mutine, la baronne de Terville s'enferma quelques minutes avec elle dans le petit cabinet réservé, suivant l'usage, aux baigneuses. Olivia chaussait un soulier divin, de cette couleur que l'on nomme *peau de serpent*. Le soulier était si petit qu'il glissa des mains de la comtesse, et tomba dans la Seine à travers l'une des fentes du parquet.

— « Maladroite que je suis ! dit-elle. Ce sont pourtant

des souliers qu'Ambroise m'a rapportés de Londres à son dernier voyage. Chère baronne, dis à l'un des garçons de bain de me rapporter celui-ci. »

Pendant que l'un de ces hommes cherchait vainement, il y eut soudain un cri unanime dans le bain :

— « Voyez donc, Mesdames, une pleine-eau ! »

Et toutes, folâtres curieuses, les unes moitié habillées, les autres déjà vêtues, et se tenant sur le perron, elles voulurent jouir de ce coup d'œil.

La *pleine-eau* annoncée en valait bien, il est vrai, la peine. Partie de Bercy et devant arriver à l'hôtel-Dieu, elle consistait dans un bateau plat conduit par un seul rameur, mais dans lequel trois à quatre maîtres nageurs causaient avec des jeunes gens de l'école Deligny. Deux nageurs suivaient le bateau, mais à distance ; l'un avait sur l'autre l'avantage de plusieurs brasses, quand, sous l'ombre produite par l'arche du pont des Arts, celui qui était en arrière dépassa l'autre et parut même l'avoir légèrement touché. Tout d'un coup le nageur resté en arrière sembla plonger, puis se débattre; puis, enfin, il y eut un cercle rougeâtre autour de lui, comme s'il perdait du sang en abondance. Aux cris nombreux qui s'élevèrent des parapets, le bateau qui était en avant, et qui atteignait le pont Royal, revint dans cette direction et assez à temps pour recueillir l'infortuné qui ne luttait même plus contre l'eau, mais se laissait entraîner au gré du courant. On hêla de la voix l'homme qui nageait en avant; mais quand il revint, il mit la main au bateau, il était plus pâle, en vérité, que celui qui se mourait. Le bateau continua ensuite du côté de ce petit bureau qui avoisine le pont des Arts, et où se trouve cet écriteau : *Secours pour les noyés.*

Cependant celui que l'on amenait en cet endroit était loin d'avoir les symptômes de la suffocation. Son cou n'était ni bleu ni gonflé; seulement ses yeux allaient se fermer pour toujours, et d'une large plaie, produite sans doute par quelque instrument aigu, suintait un sang rare et faible à son sein gauche. Tout ce qu'il y avait de curieux sur pied affluait vers le recoin du quai du Louvre. La comtesse, le pied chaussé d'une mauvaise pantoufle de bain, appuyée sur le bras du professeur et suivie de madame de Terville, le visage renversé, s'était fait conduire la première vers cette baraque. Il fallait, en vérité, que la douleur de cette jeune femme fût bien tyrannique pour qu'elle bravât de la sorte la tourbe des gens ameutés autour de ce lieu de désolation. Mais telle avait été sa promptitude en voyant cette scène singulièrement cruelle, qu'elle n'avait rien calculé... Chemin faisant, il lui semblait que la foule murmurait tout bas à son oreille des noms dont elle avait hâte de constater elle-même l'identité. Le professeur, qui avait passé son temps à se promener de long en large sur le quai, comme un matelot qui fait son quart, marchait avec d'autant plus de peine, qu'il tenait sous le bras un volumineux in-quarto, bouquin flairé et conquis par lui à quelque éditeur en plein-vent du quai Voltaire. Monsieur Claas ne manquait pas de s'élever, en marchant, contre la funeste manie de l'homme inhabile à nager en Seine. *Natandi imperitus et ad fundum usque demersus,* disait le digne savant. Madame de Terville se taisait; il y a de ces désespoirs qui manquent tout à coup de voix. Dès que ces trois personnes furent entrées dans la salle des secours, on ferma la porte sur elles. Madame de Terville et la comtesse Olivia s'approchèrent du corps, et la comtesse n'eut qu'un cri :

— « Ambroise! »

En même temps elle courut à la victime. Les femmes qui aiment sont sublimes pour ces sortes d'aveux tacites. Un philosophe qui se fût trouvé là n'eût pas douté que cette femme n'aimât éperdument ce jeune homme. Elle se précipita sur lui avec d'ineffables caresses, elle le réchauffa, lui frappa dans les mains, puis elle versa en désespérée sur son mouchoir tout le sel de son flacon anglais qu'elle brisa pour en faire respirer la salutaire âcreté au moribond. Les gens de service étaient fort embarrassés, l'appareil des fumigations près duquel ils se tenaient n'étaient qu'un meuble inutile. Le médecin se décida enfin à mettre les ventouses : la plaie était ténue, mais profonde ; on eût dit d'une aiguille d'acier qui aurait piqué la chair. Le moribond ouvrit de grands yeux quand on lui appliqua les ventouses; et dans cet instant suprême, aussi rapide que l'éclair, son œil rencontra celui de la comtesse. Il fit un mouvement, desserra les lèvres, et tenta de prononcer quelques mots. Le docteur vint à son aide avec quelques gouttes de vin de quinquina, dont l'arôme amer parut l'éveiller une minute de sa torpeur.

— « C'est moi qui me suis tué, dit Ambroise.... moi, moi seul... »

Cela dit, il expira..

Le comte Delci arrivait en ce moment avec le docteur Varner, son médecin habituel, qu'il avait voulu aller chercher lui-même. Chacun l'entoura et lui demanda des nouvelles de ce suicide mystérieux. On lui cita les dernières paroles du mourant, on lui demanda si Ambroise Duval ne lui avait rien communiqué de son projet.

— « Pas un mot, reprit l'Italien d'un air tranquille, je l'ai vu seulement mettre un couteau dans son caleçon

en partant ce matin pour notre pari de pleine-eau. C'est une douloureuse victoire, Messieurs, ajouta le comte avec un soupir, et c'est à moi qu'appartient à cette heure le soin d'honorer de pareils restes. Monsieur Claas, faites approcher ma voiture; vous monterez seul, vous et le docteur, avec le corps, et vous vous rendrez à l'hôtel; moi, je suivrai avec ces deux dames. »

Le docteur Varner et le professeur montèrent dans la voiture du comte auprès du triste fardeau. Le professeur joignait les mains en pensant que la veille ce jeune homme lui avait parlé d'apprendre la botanique. Le docteur ne pouvait admettre un suicide qu'il ne pouvait s'expliquer.

— « Ce sera, pensa-t-il, quelque jeune insensé qui aura voulu périr plus dramatiquement que Léandre. On ne voit plus que cela, Monsieur, des gens qui se tuent et sans vous en prévenir! Vous trinquez aujourd'hui avec un viveur d'humeur charmante, il vous chante du Béranger au dessert, demain on le repêche à Saint-Cloud!

— *Quæ quidem omnia apertè docent hominem natare aqua calida,* murmurait Claas. Voyez un peu! l'eau froide qui l'a saisi aura précipité l'asphyxie.

— Vous raisonnez mieux botanique que médecine, mon cher professeur! dit le médecin en relevant le bras du cadavre. »

Il était froid comme la glace, les ongles étaient déjà violets.

— « Nous n'avions pas vu ce petit bracelet de cheveux noirs, continua-t-il. Ce bracelet appartient de droit aux parents; mettez-le dans votre poche, monsieur Claas, vous le donnerez à M. le comte. »

V

Le fiacre, qui suivait, roulait silencieux, les glaces relevées et les stores baissés, malgré la plus horrible des chaleurs. Ce qui se passait dans son intérieur ne saurait s'écrire dans aucune langue. Là, sans nul doute, il y eut entre le comte et la comtesse quelque horrible conversation, car lorsque la comtesse descendit de cette voiture, elle était si pâle qu'elle tomba. Madame de Terville, aussi troublée qu'elle, la soutint; toutes deux s'enfermèrent ensuite dans le petit salon, dont elles poussèrent le verrou.

A l'heure du dîner, le professeur frappa à la porte du petit salon; mais sa surprise fut grande lorsqu'il trouva Madame de Terville sommeillant sur le sofa près de la fenêtre, et la comtesse inclinée sur son prie-Dieu entre un crucifix et un portrait.

— « Je venais vous apprendre, Madame, dit l'honnête vieillard d'une voix émue, que M. le comte vient de partir à l'instant même pour une quinzaine seulement; des affaires le rappellent en Hollande... Il m'a demandé l'un de mes passe-ports, et il est parti. Si vous lui écrivez, que ce soit au nom et à l'adresse de mon frère qui habite La Haye; M. le comte me l'a bien recommandé.

— Et que tenez-vous là? demanda Madame de Terville, que la voix de M. Claas fit sortir de son repos léthargique.

— Un bracelet de cheveux que M. le comte m'a dit de remettre à Madame.

— Remettez-lui donc encore ceux-ci, dit Olivia Delci en se retournant. »

Le professeur poussa un grand cri. Le front de la comtesse portait l'empreinte violente du ciseau. Elle tenait dans sa main gauche la tresse encore humide de ses beaux et longs cheveux. Les tempes ainsi dégarnies, l'œil ardent, la lèvre pâle, elle ressemblait à quelque novice du temps de la majestueuse et triste La Vallière.

Une larme tomba des yeux du professeur, et roula sur la main pâle que la comtesse lui donna à baiser une dernière fois.

Le même soir, elle partait en poste avec la baronne pour le couvent des Trappistines de Mondaye, canton de Bayeux, dont Madame de Chateaubriand est directrice.

LA CHAMBRE D'AMIE

I

LE MESSAGER

Il n'y a pas neuf ans encore, au milieu de ces landes sablonneuses semées çà et là de pins verts, landes chargées de gravier et que l'on nomme le Berri, quelques postes avant Châteauroux, s'allongeait près la grand'route le corps lézardé d'un vieux château de brique appartenant à la famille de Bresmes. Ce manoir seigneurial, adjugé depuis à la bande noire, avait une grille qui était, à elle seule, une merveille; elle se tordait en festons et en astragales capricieuses, élevant avec orgueil, sur ses deux piliers, d'un côté des canons entrelacés de lauriers massifs, de l'autre des épis et des raisins délicieusement travaillés.

Sans aller plus loin, les seuls ornements de cette grille d'entrée, qui faisait ressortir l'avenue sablée du château, pouvaient presque vous apprendre à quels maîtres et seigneurs avait appartenu, de tout temps, ce féodal manoir.

Les canons vous y parlaient de guerre; les épis, de richesse et d'abondance. Il faut le dire, ce double emblème convenait encore merveilleusement, en 1678, à celui qui tenait de père en fils ce château bâti vers la fin du règne d'Henri IV.

En effet, le comte Octave de Bresmes réunissait au plus haut degré le mérite de l'homme de guerre et de l'agriculteur consommé. Plus d'une fois on l'avait vu mettre, après la bataille, la main à la charrue, comme Cincinnatus, et diriger lui-même les récoltes de ses paysans. Ce que nous en dirons plus tard dans ce récit montrera qu'il était aussi valeureux capitaine que bon châtelain.

La paix de Nimègue venait d'être alors signée. Après des victoires aussi utiles que brillantes Louis XIV se reposait. Les bénéfices du commerce, soutenus par cette marine puissante qui devait plus tard guerroyer si intrépidement contre la Hollande, avaient beaucoup augmenté les richesses de la France. Les fastueuses constructions de Versailles allaient commencer; les capitaines et les officiers rentraient chez eux encore embaumés de myrthes et d'apothéoses.

Aussi la joie de la vieille comtesse de Bresmes fut-elle grande quand on lui annonça que M. le comte Octave revenait de ses campagnes de Flandre pour passer quelques mois auprès d'elle dans cette terre qui l'avait vu naître, près de ces belles fontaines où il avait bu, tout petit enfant; surtout près d'une mère qui n'avait plus que lui d'enfant, et le chérissait de toute son âme. La bonne dame eut grand soin de faire ratisser les herbes parasites qui s'étalaient avec trop de complaisance dans les allées; elle fit redorer les canons de la grille en souvenir des campagnes du roi Louis XIV : et dans la grand'chambre, se-

mée de lis de France et chaudement fourrée de tapisseries où elle attendait le comte Octave de Bresmes, la nuit du 10 septembre 1678, la résine des pins semait une large flamme quand on frappa un coup léger à la porte, et un personnage en bottes à chaudron, en veste de voyage, et son fouet encore à la main, entra sans s'être fait annoncer.

La comtesse poussa un cri à cette sorte d'apparition ; ce n'était pas le comte Octave, ce fils si impatiemment attendu, si longtemps pleuré, si désiré ! Le cœur d'une mère est prompt à s'alarmer : celle-ci frémit donc, et perdit courage une minute ; mais comme la joie paraissait empreinte sur le front du nouveau venu, et qu'il présentait à la vieille dame une lettre avec un lacet de soie rose, elle lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle, pendant qu'elle parcourait cette lettre en donnant de temps à autre tous les signes de la plus vive agitation.

Le messager du comte de Bresmes profita du temps de cette lecture pour rajuster sa perruque devant une glace neuve sortie de la belle manufacture récente du surintendant Fouquet, et d'un aspect si pur et si brillant, que notre homme s'y mira un demi-quart d'heure avec complaisance. Il est vrai que le marquis Léopold de Blançay était un jeune homme en très-bonne odeur à Versailles pour ses uniformes et ses nœuds d'épée couleur de feu ; il portait d'habitude force galons et plumes, et faisait valoir le chapeau d'ordonnance et les buffleteries des gendarmes-dauphins aux jours de cérémonie, quand le le roi passait en revue cette compagnie dont M. de Sévigné était guidon.

Officier à vingt-deux ans, le marquis Léopold de Blançay devait une partie de son avancement à l'appui de

M. d'Artagan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi. Son oncle était premier écuyer de la petite écurie. Le pays de Léopold était la Touraine. Ce jeune homme avait la taille belle, la moustache grosse et roulée, comme on la portait en ce temps ; l'air éveillé, quelque peu brutal et querelleur : ce qui était loin de déplaire alors aux dames. Il aimait le jeu au delà de tout ce qu'on en saurait dire, vidait les brocs de vin comme Bassompierre, et contait les histoires les plus réjouissantes sur ceux de sa chambrée. Il jouait à trois dés tout le jour dans un cabaret au coin de l'hôtel Salé, en attendant qu'il pût acheter une bonne compagnie. On citait de lui mainte épigramme; mais la meilleure, sans contredit, c'était un charivari de poêlons, sifflets, flageolets et cornemuses, qu'il s'en était allé faire à la femme d'un conseiller des requêtes du Palais qui s'était remariée à soixante-sept ans avec un jeune gars du régiment de Picardie.

Les paroles qu'il y avait, étaient celles-ci :

Quand on a passé quarante ans,
Adieu bon temps,
L'on ne conserve plus d'amants;
L'on court au change,
Pour suivre un ange
Dans son printemps.

Si cette poésie n'était pas considérable, du moins elle était assez délibérée de propos ; et l'aventure une fois divulguée, le marquis Léopold de Blançay n'avait pas tardé à devenir la coqueluche des femmes de conseiller qui se trouvaient encore jeunes. L'habitude de boire continuellement du vin de Langon, vin qui a de la liqueur, et qui donne plus violemment qu'un

autre dans la tête', était un jeu pour .e marquis, convié chaque dimanche à quelqu'ouverture de pâté de canard chez ses bons amis les mousquetaires. Il aimait les dames à la folie, bien qu'il les crût toutes trompeuses en diable : en quoi il n'avait pas trop mauvaise raison. Mais son humeur n'était pas de se mettre jamais pour elles au même hasard que se mit un jour le duc de Bellegarde. Pour éviter que le roi Henri IV ne le trouvât avec la belle Gabrielle, il prit la peine de sauter d'une fenêtre dans le jardin de l'hôtel Vendôme. Léopold pensait, lui, que ces sortes de femmes auxquelles il s'attaquait ne méritaient pas qu'on s'exposât à se rompre ainsi le cou pour elles, et il n'aurait pas sauté pour elles seulement d'un pied de haut. Rôder entre chien et loup à la Place-Royale, suivre les présidentes quand elles marchandaient des étoffes dans les boutiques, leur donner la main pour les remettre en carrosse, se peigner et se conserver pour elles de bonne mine et de haut ragoût, voilà qu'elle était sa meilleure occupation, avec celle de tirer l'épée au carrefour de la Croix-du-Thraoir une ou deux fois la quinzaine. Pour son cœur, il n'avait pas encore eu le temps de savoir ce qu'il valait, et la contenance n'était pour lui qu'un sujet de plaisanteries et de rimes bouffonnes.

Au rebours de ce Léopold, le comte Octave de Bresmes était au contraire un homme comme il fallait être pour bien imposer. C'était un capitaine de l'école des capitaines de ce temps-là, que Bossuet nous a si profondément gravés dans l'esprit quand nous n'étions encore qu'au collége, c'est-à-dire un homme mûr, d'autorité et de volonté ferme, sagement religieux et ne plaisantant jamais en public; si bien qu'à le voir, vous eussiez dit qu'il était ennemi de tout plaisir. Il avait toujours l'esprit hérissé de mille af-

faires. Cependant il était tout aussi agréable qu'un autre dans la conversation, quand il ne se trouvait point gêné. On l'avait retrouvé, à son avénement au grade de capitaine-lieutenant à la seconde compagnie des mousquetaires, aussi modeste qu'au temps de son apprentissage militaire, plein de véritable valeur, de résolution et de piété. Si j'insiste autant sur cette dernière qualité, c'est que j'en ai bien le droit comme historien, et qu'elle était le fait distinctif des hommes de guerre en ces temps. Il ne faut que lire les prêtres du siècle de Louis XIV, pour voir comme ils entendaient l'art militaire. Lisez le récit des batailles de Turenne, des combats de Fribourg, de Nordlingue, dans les Oraisons de Fléchier; lisez la tactique de Condé, les assauts militaires de la reine de Hongrie dans Bossuet! Aussi, en revanche, les grands capitaines du temps entendaient merveilleusement à leur tour les choses d'église et de piété! Turenne était un théologien; il concertait des entreprises de religion et de catholicisme avec les évêques; il prêchait dans les villes protestantes prises d'assaut, dans Arnheim, dans Nimègue, dans les forts de Burikt et de Sklin, avec son neveu le cardinal de Bouillon, tandis que le grand Condé mourait en se réjouissant avec saint Jean de voir Dieu comme il est, *face à face,* et qu'il récitait sans cesse en latin les paroles de l'apôtre:... *sicuti est, facie ad faciem.* Quelle Église et quelle armée! quelle religion et quel État que celui où toutes les grandeurs se donnaient la main et se soutenaient au profit d'une seule!

Le comte Octave de Bresmes était donc un homme pieux et sévère; il n'avait eu pour cela qu'à suivre les principes que sa mère, la comtesse de Bresmes, lui avait fait sucer avec son lait. Rigoureux à l'extrême pour la discipline, il

était cependant aimé et pris en considération par ses soldats; comme il était aussi fort distingué du roi, parce qu'il parlait admirablement bien pour un homme de guerre.

Le roi ne dissimulait à aucun en quelle amitié il avait pris le comte Octave, et quel plaisir il prenait à l'entendre discourir sur les traités. Comme il avait été en Espagne de fort bonne heure, il en avait rapporté des documents précieux aux affaires du pays, et savait à merveille où en étaient les questions intéressantes. Toutefois, depuis quelque temps, le comte était triste, et paraissait se dégoûter insensiblement du métier de capitaine. Comme il refusait toute faveur, le roi n'avait plus semblé tout d'un coup prendre attention de sa fortune; mais, comme cela se dit communément, il ne devait reculer que pour mieux sauter, du moins était-ce l'estime que tous les courtisans avaient de lui.

Les pensées du comte de Bresmes étaient loin de cadrer, nous l'avons dit, avec les désirs du roi, et il n'aspirait qu'à la retraite. Revoir son château bien aimé, se fixer quelques mois dans cette belle seigneurie patrimoniale à l'abri des orages et des moustiques de cour, prendre une compagne qui fût l'idole de sa vieille mère, et goûter un repos acheté par quinze ans de bons services, telle était, à cette heure, la paisible ambition de cet homme profondément ami de l'étude et des félicités domestiques. Aussi, quand la comtesse de Bresmes ouvrit, au coin de la cheminée, la lettre que venait de lui apporter M. Léopold de Blançay, dont elle connaissait depuis longtemps la famille, elle ne douta pas que ce ne fût la nouvelle de l'arrivée de son fils qui en fit les frais. Elle l'ouvrit et lut avec surprise ce qui suit :

« Madame, et très-bonne mère,

« Non-seulement vous m'allez voir dans vingt-quatre heures, mais vous allez voir aussi venir avec moi une grande belle personne nommée Julie, nièce de M. le marquis de Montal, que j'ai épousée sans plus de pourparlers hier, neuf heures et demie du soir, à votre paroisse de Saint-Sulpice. Il y a un an que je l'adorais en secret et devant Dieu. M. de Vivonne, mestre-de-camp, était mon témoin, avec M. le marquis de Blançay que vous connaissez et qui se charge d'aller en courrier par-devant *nous deux*, pour vous remettre ma lettre. Mademoiselle Julie de Montal a été élevée à Saint-Cyr; j'ai pris cette attache à une représentation que j'y ai vue, le dégoût de la cour et des camps a fait le reste. Sa Majesté a daigné m'écrire une lettre si paternelle à ce sujet, que je crois devoir vous l'apporter moi-même après-demain comme excuse aux reproches maternels que mon long silence et ma précipitation m'attireront sans nul doute de vous. J'ai trente-six ans, c'est déjà peut-être un âge un peu mûr pour mademoiselle Julie; mais son oncle le marquis a si bien sondé son cœur à mon endroit que je ne puis trop m'applaudir des sentiments qu'il m'a récités d'elle en cette occasion. Vous la verrez, au surplus, après-demain, et sa compagnie vous en apprendra plus à son sujet que mes éloges. C'est un enfant qui aime les chansons et les gâteaux; elle tombera bien avec vous qui en savez de si belles, et en faites servir de si bons. Je dois vous dire encore qu'elle a lu la Clélie de mademoiselle de Scudéry, et peut la réciter d'un bout à l'autre. Jugez, d'après cela, comment elle oublierait tout ce que vous ferez d'exquis, d'indulgent et de doux pour elle!

« Je la place, ainsi que moi, à vos genoux, pour que vous nous bénissiez tous les deux, priant le ciel qu'il vous donne longues années pour voir le cours de nos prospérités de famille.

« Votre fils bien-aimé,

« Comte OCTAVE DE BRESMES. »

La joie qu'éprouva la comtesse à cette lecture ne se pourrait guère comparer qu'à sa surprise. Ne consultant que son cœur de mère, elle écrivit bien vite au curé du bourg, pour qu'il dît une messe à l'intention de son fils dès sept heures du matin, ayant soin de lui ajouter qu'elle serait sur pied à cette heure-là, et assisterait au service divin toute seule. Léopold de Blançay la regardait écrire à son magnifique bureau de Boule, chargé déjà d'une foule de lettres de son fils... Elle ne lui avait pas même dit merci, tant elle avait hâte.

— « Vous devez être fatigué, monsieur le marquis, soupira-t-elle enfin, oppressée encore de sa lecture: cette chambre est à vous; c'est celle qu'occupe mon fils quand il nous vient au château, mais elle est à vous pour cette nuit... »

Le marquis, pour toute réponse, montra la poussière de la route empreinte à ses larges bottes.

— « Vous avez fait route sans débrider, n'est-ce pas? je vous reconnais bien là. Vous saviez donc qu'il se mariait? vous connaissez sa femme; elle est bien jolie, n'est-il pas vrai?

— Charmante tout à fait, madame la comtesse. C'est une Diane chasseresse; elle a le plus joli bras !...

— Et bien élevée, surtout, dites, Léopold? Elle n'allait pas trop chez cette mademoiselle Scudéry dont parle mon

fils? Les romans tournent la tête aux jeunes personnes, voyez-vous... elle chante?

— A convertir à l'Opéra le père Bourdaloue. Ah! ce cher comte a décidément du bonheur!

— Ne le mérite-t-il pas? Mais pourquoi ne m'avoir pas prévenue?

— Il veut vous faire une surprise. Entre nous, je crois aussi qu'il a voulu éviter quelques mauvaises plaisanteries du régiment sur la petite disproportion d'âge... Il serait bien bon de s'occuper de cela! Sa Majesté elle-même a-t-elle l'âge de ses maîtresses?

— Il n'y a pas de mal, mon cher marquis, qu'un mari dirige sa femme... Le mari, c'est le capitaine, vous le savez. Quel âge a-t-elle donc?

— Vingt-deux ans; nous sommes de la même année, le 27 novembre; j'en suis tout fier. »

La comtesse de Bresmes sembla réfléchir.

— « Et ses cheveux?

— Oh! pour cela, les plus beaux cheveux du monde. Mignard a commencé son portrait, mais lui-même est tombé malade.

— Vous ne sauriez vous faire une idée de ma joie, mon cher Léopold! Il me faudrait votre mère pour en partager le poids. Elle m'étouffe, elle m'absorbe. Adieu! à demain! vous couchez dans le lit de mon fils, entendez-vous? le lit qu'il aura demain! Adieu, adieu, bon sommeil! »

La comtesse se retira, laissant Léopold de Blançay devant la pendule qui marquait trois heures.

II

LE BÉNITIER

Le jeune marquis Léopold ôta ses bottes à chaudron, ficha sa perruque sur un bâton, en ayant soin de la bien huiler pour le lendemain; il tira d'un petit sac de cuir son bonnet de nuit et un tome des *Amourettes* de M. Le Pays, auteur qu'il affectionnait beaucoup: cela fait, il regarda le lit à baldaquin où l'heureux comte de Bresmes devait allumer le lendemain les doux flambeaux d'hyménée, puis il s'étendit voluptueusement sur le duvet en homme froissé de la fatigue de la route, car il était venu à bidet de poste comme un neveu pressé de recueillir le dernier soupir de son oncle.

Le damas de ce lit seigneurial était rempli de raies de poussière fort honorables, un grand bénitier de cuivre doré se trouvait au côté droit du lit; il était surmonté d'un portrait ovale de Rigault. L'extrême fatigue du voyageur empêcha d'abord le marquis Léopold de goûter quelque repos; il avait bu d'ailleurs au dernier relai pour se réconforter, et le vin lui donnait mille pensées folles. Il se voyait, lui célibataire, dans un lit que l'hymen allait occuper le lendemain, et à l'âge du marquis Léopold les réflexions se pressent en foule à ce sujet. La future comtesse ne lui était pas inconnue. Il se rappelait fort bien cette Julie de Mental, si innocente qu'un mot la faisait rougir et qu'elle demeurait interdite sous un regard un peu vif. C'était peut-être la seule jeune fille de condition qui eût

pu faire évanouir une idée d'amour en l'âme du marquis de Blançay, c'était la seule fleur qui, sur ce rocher stérile, eût pu vivre plus d'un jour, tant il la trouvait parfaitement pure et belle, tant son amour de libertin devenait interdit et sérieux devant cet enfant. Qui donc a prétendu que le cœur de Don Juan le plus raffiné n'a jamais eu ses parfums printaniers et ses fraîches haies d'aubépines ? Quel homme si sec et si dépravé n'a pas ressenti quelque jalousie sainte contre l'homme vertueux et sévère qui se choisit lui-même une épouse?

— « Ce n'est pas à moi, se disait-il en se dandinant sur l'oreiller, que pareil bonheur arriverait... Ah bast ! chassons ces idées. Je mène une vie joyeuse et libre et j'attends la succession de deux oncles... cela vaut mieux que de faire mauvais ménage!.. Après tout, cette petite femme-là est plus jeune que scn mari, c'est dangereux... Je n'aimerais pas, pour ma part, épouser une femme plus jeune que moi. Je me rappelle toujours ce pauvre chevalier de Camme, auquel pareille chose arriva. Le petit Albert de Balmont en profita dans la quinzaine. Dans la quinzaine, c'était aller vite, et ce fut une belle campagne ! Il est vrai que c'était un rusé compère, que Balmont ! Comment s'y prit-il donc ? Mon Dieu ! comme tout le monde ! En y réfléchissant, je ne vois même pas qu'on doive lui savoir tant gré de son bonheur ! Le chevalier de Camme était un homme fort spirituel, mais ennuyeux comme la peste avec tout son esprit. Je le vois toujours là, sérieux comme le portrait d'aïeul qui pend à ce lit ; il se serait cru damné s'il avait mené sa femme rue Mazarine le dimanche pour nous voir jouer à la peaume... Moi j'avais toujours eu soupçon que le commerce de madame de Camme et du petit de Balmont tenait depuis longtemps... Bref, un beau

jour, le chevalier meurt de male mort dans un combat singulier avec Albert de Balmont. On ne s'en était pas douté jusque-là : *Oculi, vultus persæpè mentiuntur.* C'est le seul précepte latin que j'aie retenu du collége où ce brave père Porée m'administrait des férules... et le goût de la poésie française. C'est à lui que je dois tout ce que je sais inventer en fait de sonnets. En voici un bien joli, ma foi ! que j'ai fait à cette demoiselle de Montal, le jour du dernier remède que vit sa Majesté à Versailles. Elle avait en main le plus joli bouquet du monde et elle en broutait les feuilles avec tant de persévérance et de coquetterie, que vous auriez dit d'une biche apprivoisée. Comme je m'ennuyais dans la grande galerie où se jouait l'intermède et que j'avais devant moi cette belle personne, je lui fis ces vers que j'ai encore, je crois, dans ma valise... Voyons, ouvrons-la; Dieu soit loué! les voici. »

Le jeune marquis Léopold ouvrit en effet son sac de velours rouge attaché par de jolis glands massifs en brocart, et il en tira le sonnet suivant dans le goût d'alors :

A Mademaiselle Julie de M..., qui mange ordinairement des fleurs.

Je ris de vostre goust, je vous jure, ma foy!
Eh quoi! manger des fleurs c'est faire bonne chère?
Vraiment tous vos repas ne vous coûteront guère
Quoique vous le nommiez de vrais repas de roy.

Un cuisinier, chez vous, n'aura jamais d'employ;
Vous pouvez au jardin faire votre ordinaire :
Mais cessons de railler sur semblable matière;
Quittez cette habitude, enfant, et croyez-moy.

Car lorsqu'hiver viendra faire sentir sa rage,
Qu'on ne verra de fleurs que sur votre visage,
Que la rigueur des temps n'oseroit outrager,

Que ferez-vous, Julie, en ce malheur extrême,
Si, faute d'autres fleurs que vous puissiez manger,
Vous vous trouvez réduite à vous manger vous-même?

L'auteur de ce galant sonnet, après s'être ainsi relu lui-même avec quelque complaisance, poursuivit le cours de ses réflexions amoureuses. Comme un véritable sultan qui repasse la liste de ses houris, Léopold de Blançay comptait encore le nombre de ses maîtresses, quand le sommeil ferma ses yeux... Le sonnet, noué d'un ruban de fil rose, se trouvait alors sur ses draps; la fatigue l'accablait si invinciblement, que d'une main lourde il le posa machinalement sur le premier objet venu : c'était le large bénitier à la Louis XIV, dans lequel le sonnet mignon s'engouffra.

III

UN ROI ABSOLU

Le lendemain Léopold dormait encore, quand le comte et la comtesse arrivèrent au château. Les paysans avaient été prévenus, et se tenaient rangés sur deux haies avec leur chapeau berrichon à larges bords, qu'ils agitaient en signe d'allégresse, devant la grille. Le magister du lieu avait préparé une harangue, où il comparait le comte de Bresmes à un soleil qui revenait éclairer cette province; car, en ce temps-là, on ne trouvait rien de mieux que de comparer un homme à un soleil : c'était l'assimiler à Louis XIV. Le comte endura de bonne grâce cet inexorable panégyrique; et huit heures sonnaient à l'horloge du manoir, quand il entra avec Julie de Montal dans la cour seigneuriale du manoir.

Vêtue d'une longue amazone de voyage à galons d'or, portant aussi le fouet et le chapeau que les peintres ont donné à la jeune et jolie duchesse de Bourgogne, Julie de Montal parut à ces hommes grossiers de la campagne une véritable divinité. Les coups de fusil tirés en son honneur ne l'effrayèrent pas, et ne la firent aucunement broncher à cheval : car elle avait tenu à faire ainsi son entrée triomphale au vieux château. Elle était fraîche et belle comme une princesse de Mignard.

La mère du comte revenait alors de la messe du village; elle courut d'abord à son fils, puis à sa bru, dont elle étudia le beau visage à loisir comme pour y surprendre tous les mouvements de son âme! Au premier abord, il y avait dans l'ensemble de cette belle tête plus de fierté que de douceur; on y démêlait un grand amour de la distinction, un dégoût formel de tout ce qui pouvait être trivial ou médiocre, une aménité pleine de noblesse, et une énergie qui s'alliait bien avec la grâce. Un romancier de nos jours se serait servi pour dépeindre cette nature si riche du mot de *race*, tant le sang en était pur et beau (et tant les chevaux anglais et les courses d'Epsom nous sont en aide à nous autres poëtes à l'heure qu'il est). La petitesse de son pied était admirable, elle aurait pu chausser la pantoufle de Cendrillon. Comme une chasseresse antique, elle descendit de cheval et, levant son voile vert, se montra dans toute sa beauté.....

Le bruit qui se faisait dans la cour réveilla Léopold, qui entr'ouvrit sa persienne, n'ayant encore passé que sa robe de chambre, tant le sommeil lui avait fait oublier l'heure; il se cacha derrière la fenêtre pour observer tout à l'aise ce beau marbre animé qui semblait descendre des bains d'Apollon à Versailles....

Le comte Octave de Bresmes paraissait si courbé auprès d'elle et si soucieux, que Léopold n'en revint pas. Le comte avait pourtant revêtu son uniforme et était accompagné de deux officiers de la province plus âgés que lui. Il était fort empressé et fort galant près de sa femme. Léopold fredonnait en s'habillant cette chanson de Le Pays :

Il est facile de voir
Que vous êtes toute belle;
Mais pour douce et bien cruelle
Je le voudrais bien savoir.

Je demande à mes lecteurs la permission de leur faire grâce des détails de cette journée. Les gentillâtres du pays vinrent en foule au banquet pompeux qui leur fut offert en cette circonstance solennelle par la comtesse. La chair fut fine, les plaisanteries grosse ; c'est ainsi que tous les repas de mariage se passent. Vers minuit, une douairière déclara avec un sourire moitié malin, moitié bête, qu'il était temps de conduire le comte et la comtesse de Bresmes à leur appartement. Ce fut une procession d'invités qui n'en finit plus. La comtesse se trouva bien heureuse enfin d'être débarrassée de tous ces honnêtes ennuyeux. Le comte se coucha en recommandant à Dieu sa nouvelle compagne, puis il ne tarda pas à s'endormir...

Dans cette nuit même, vers cinq heures du matin, un courrier arriva en toute hâte au château de Bresmes avec un paquet de dépêches timbré de Versailles. On fut réveiller le comte au beau milieu de son sommeil ; il lut ces dépêches au petit jour et ne prononça plus qu'un seul mot, la lecture faite : Mon Dieu, vous l'avez voulu !

Il fit appeler ensuite, dans la chambre de Julie, sa mère, la comtesse de Bresmes. La pauvre femme fondait en larmes, Julie en versait aussi d'abondantes et de sincères,

— « Je vous laisse cette enfant, ma mère, lui dit le comte, c'est aussi votre enfant, songez-y ! »

La lettre du roi appelait le comte de Bresmes à une mission secrète en Espagne, mission de la dernière importance à cause des troubles qui s'y fomentaient. La crainte d'exposer Julie à des périls certains, l'urgence de cette mission, et l'espoir qu'il avait d'en revenir bientôt, déterminèrent le comte à laisser ainsi sa femme à sa mère. Julie rentra chagrine et désolée dans cette chambre qui n'avait pas même pour elle un souvenir...

Le soir elle pria Dieu avec ferveur et se coucha en portant la main au bénitier. Le bénitier manquait d'eau sainte, mais les doigts de Julie rencontrèrent en revanche un petit papier. C'était le sonnet de Léopold ; et malgré sa douleur, la comtesse l'acheva...

Léopold partit cette nuit-là même pour Paris, en prétextant des affaires. L'absence est souvent une tactique d'amoureux.

IV

DEUX ANS APRÈS

Le jeune homme qui venait de monter d'un pas rapide le quatrième étage d'une maison d'assez triste apparence, située à la pointe Saint-Eustache, avait fortement agité la sonnette, et le bruit en résonnait encore quand la porte s'ouvrit.

La pièce dans laquelle il entra n'était point éclairée, et il n'entrevoyait qu'avec peine une femme qui semblait se tenir à dessein dans l'obscurité...

— « Vous m'attendiez, Marianne ? » dit-il en essayant de s'approcher d'elle. Elle le repoussa du geste, et lui montra silencieusement la pièce en face d'où sortait une vive lumière.

Ce salon, ou plutôt ce boudoir, car il méritait l'un et l'autre de ces noms, offrait les traces d'un luxe décrépit. On y voyait plusieurs gravures assez belles, mais leurs cadres en bois noir fort simple étaient tachés en beaucoup d'endroits, à moitié brisés, et sans verres ; des portières de soie fanée qui cachaient la fenêtre, une horloge, sans balancier, écornée du haut en bas, deux pelotes de velours rouge à moitié déchirées, quelques pliants, des miroirs à chandelle piqués des mouches, et des planches où se trouvaient quelques tomes dépareillés de romans nouveaux, complétaient l'ameublement ; puis une robe jetée sur les coussins, un collier de femme sur une table, des bas de soie et un pot de rouge sur un autre meuble, enfin, un désordre curieux pour l'observateur...

Aussi le jeune homme contempla-t-il ce tableau, et un sourire erra sur ses lèvres. Il reporta les yeux sur l'antique chambre, et ce sourire fit place à un cri d'étonnement et d'effroi.

La femme qui l'avait introduit était restée debout sur le seuil ; au moment où il l'aperçut, elle murmura d'un air étrange, comme se parlant à elle-même : Enfin !

Cette femme offrait les restes d'une singulière beauté, ses formes amaigries avaient encore de la grâce ; et dans ses traits, d'une régularité parfaite, brillait une exaltation extraordinaire.

— « Julie ! vous ici ! s'écria le jeune homme en reculant de surprise..... Julie ! oh ! mon Dieu ! l'on m'a trompé.

— On ne vous a pas trompé, c'est moi, Léopold, moi qui avais une famille, une réputation sans tache, c'est moi qui suis ici; et c'est vous, marquis de Blançay, qui m'y avez jetée ! »

Le jeune homme resta anéanti; sa conscience lui répétait la dernière phrase qu'il avait entendue : C'est vous qui m'y avez jetée ! Julie le regardait avec mépris.

— « Eh bien ! reprit-elle, vous n'avez rien à me dire, rien pour vous justifier, vous, si habile à séduire une femme, vous ne savez que lui répondre quand elle vous demande compte de son bonheur passé? Mais je ne vous reconnais plus ! Vous n'aviez voulu que quinze jours de ma vie, et, ces jours enfuis, le reste ne vous est plus rien; mais, cette vie, je vous l'avais livrée tout entière : maintenant je ne veux plus la reprendre; elle vous appartient tant qu'il me plaira de la faire durer. »

Le marquis Léopold de Blançay (car c'était lui) avait eu le temps de se remettre.

— « Je ne fus, dit-il, que le complice d'une faiblesse, et non la cause de votre dégradation. Cette faiblesse, je l'accepte... la dégradation, jamais ! »

Une amère ironie se peignit sur la physionomie de Julie de Montal.

— « Vraiment ! Et s'il n'y avait eu que cette faiblesse, si la suite n'était que de la fatalité?... Asseyez-vous seulement, et écoutez-moi, j'ai beaucoup de choses à vous apprendre, mais la nuit est longue ! »

Elle cacha pendant quelques minutes sa tête dans ses mains, se plaça vis-à-vis de lui, et parla.

— « Il est une époque de mon existence sur laquelle je ne puis revenir sans des tourments inouis : celle qui a précédé notre liaison. Mon Dieu ! que j'étais heureuse !

Mon mari m'avait quittée et confiée à sa mère, la meilleure des femmes. Vertueuse par principe et par inclination, elle ne croyait pas au mal ; et si elle me surveillait, ce n'était point par défiance, vous le savez, mais par tendresse. Oh ! j'étais pure alors, aucune idée d'amour n'avait fait battre mon cœur ! Mes jours s'écoulaient pleins de solitude et d'ennui ; mon mari devait rester des années peut-être dans ce voyage de Madrid, d'où sa fortune dépendait. Ma belle-mère me parlait sans cesse de lui. C'était son enfant, Léopold ! et quelle est la mère qui n'adore pas son enfant ? »

Une larme coula sur la joue de Julie ; elle parut absorbée dans un souvenir pénible, passa la main sur son front, et poursuivit :

— « Vous revîntes au château, que vous aviez quitté brusquement et en même temps que le comte. Vous aviez un congé de six mois, disiez-vous : la comtesse de Bresmes. vous retint au château pour tout ce temps. Vous vous occupiez de moi, vous me plaigniez : je crus à votre honneur, à votre bonne foi ; je vous aimai ! Vous rappellerai-je ces moments où vous m'abusiez d'une feinte tendresse ? Oh ! c'étaient des heures de délire que celles où, trompant toute surveillance, je vous recevais, dans le jardin, sous ces bosquets de lilas si parfumés, si touffus ! Comme je me rappelle jusqu'aux moindres détails de ces entrevues ! Je descendais l'escalier plus morte que vive, je m'arrêtais à chaque pas ; je voyais autour de moi cent yeux ouverts, j'entendais mille voix, pourtant j'étais seule avec ma conscience. J'entrais dans le parterre, je collais mon oreille à la petite porte, et, après un moment d'attente, je distinguais le bruit de vos pas ; vous arriviez, vous frappiez, et j'ouvrais, et je tombais toute palpitante dans vos bras ! Et

c'étaient alors de longues étreintes, c'étaient des mots entrecoupés, c'était de l'ivresse ! Comment n'aurais-je pas tout sacrifié à celui qui m'apprenait la vie, à celui qui m'ouvrait un nouveau monde ? Je vous fus presque reconnaissante de ma perte, Léopold ! je lui devais tant d'illusions !

Les indifférents n'ignorèrent pas ce qui se passait entre nous ; il est si difficile à une jeune âme de se contraindre, et à un fat de cacher sa victoire ! Ma belle-mère l'apprit, elle essaya doucement de me convaincre de mes torts. Je ne les comprenais qu'à peine, car ces torts c'était mon amour !

Elle m'emmena bientôt chez un de ses frères, à quelques lieues de Bresmes ; vous m'y suivîtes en secret. Nos rendez-vous du soir recommencèrent : je la trompai ; je lui jurai que nos nœuds étaient brisés, elle me crut... elle n'avait jamais menti !... J'étais encore heureuse ! Un coup horrible me frappa : l'ordre vous arriva de partir !

Pourtant je devais être faite à la douleur en pareil cas. La première nuit passée avec le comte au château de sa mère avait été troublée par un ordre pareil de départ ; mais à celui-ci, je crois que je serais morte si vous ne m'aviez juré de revenir. Vous parliez d'amour et de constance *éternelle ;* je n'avais pas encore appris à ne plus vous croire.

Ces jours d'absence pesèrent de tout leur poids sur mon cœur. Une lettre de vous me rendit un peu de courage. Je vous écrivais sans cesse ; vous me répondiez souvent. Tout à coup je cessai de recevoir de vos nouvelles. Ma première idée fut que ma belle-mère avait découvert notre correspondance ; je m'assurai facilement qu'il n'en était rien. Alors mon inquiétude fut horrible... J'étais grosse !...

J'en devins presque folle; on m'apprit que vous aviez donné votre démission à la suite d'un duel, et que vous étiez fixé à Paris. Je ne vous accusais point; je craignais que vous ne fussiez malade, et cette crainte me mettait au désespoir.

Comment dissimuler la naissance de mon enfant? Mon mari, en l'apprenant, nous aurait tués tous les deux. A qui révéler ma honte? Ma pauvre belle mère! le chagrin l'aurait menée au tombeau. Mais où trouver plus d'indulgence? Mon oncle, le marquis de Montal? il m'aurait maudite, comme eût fait mon père, si mon père avait vécu!

Si vous saviez tout ce que je souffris! Je me décidai à tout avouer à ma meilleure amie, au risque de ce qui pourrait en arriver. J'espérais qu'il lui serait plus facile qu'à moi de se faire comprendre de vous. N'avais-je pas cru, dans mon ignorance des hommes, que vous auriez un cœur de père!

J'entrai chez elle pour lui faire cette terrible confidence; je la trouvai à moitié insensée de joie. Mon mari venait d'arriver à Bayonne, sous huit jours il devait être près de nous!... Elle me l'annonça avec des transports qui ne lui permirent pas de voir que sa joie n'était pas partagée. Elle ne se souvenait plus que j'avais été coupable, ou plutôt elle croyait que je n'avais à me reprocher que l'étourderie. Cette excellente mère m'embrassa, me félicitant du retour de mon guide, de mon protecteur. « A présent s'écriait-elle, il sera là pour te défendre! »

Je la quittai dans un état impossible à rendre. Je m'enfermai dans ma chambre, et là je me mis à réfléchir. Je ne trouvai qu'un parti à prendre : la fuite. Je n'aurais pu soutenir les regards irrités de mon mari, encore moins sa tendresse; et mon enfant, il fallait le sauver! Les plans

ne manquèrent pas de se présenter en foule à mon esprit; il était bien difficile de ne pas éveiller de soupçons, de ne pas laisser de trace. Si l'on me poursuivait, tout était fini; et voici à quoi je m'arrêtai :

Il y avait, auprès de la maison du fermier, un précipice dont personne n'avait sondé la profondeur. — Je sortis la nuit de mon appartement, je pénétrai dans le parc, et de là je courus au ravin; je déposai mon chapeau sur le bord, j'accrochai, en le déchirant, mon voile à un buisson : déjà dans la pente, je foulai l'herbe tout autour, et je volai plutôt que je ne marchai, jusqu'à la grand'route. Je savais que la carrosse de Bourges, qui menait jusqu'à la première couchée, ne tarderait point à passer. Cachée derrière un arbre, je l'attendis...

Croiriez-vous que pendant cette longue angoisse je n'eus pas une pensée pour ma famille que ma mort supposée allait désespérer; pas un regret pour cette bonne mère, dont je payais si mal le dévouement? Non, deux choses m'occupaient : vous, d'abord, vous que j'aimais plus que tout au monde et que j'allais revoir, et cet enfant... C'était vous aussi!

Le jour allait paraître, quand le roulement du carrosse de Bourges retentit près de moi; j'y montai et nous partîmes. Personne aux environs ne m'avait aperçue, les champs étaient encore déserts. Je jetai un long regard sur ce pays qui m'avait vue si heureuse, sur les clochers de la ville, qui se montrait à l'horizon et je pleurai...

Adieu, ma mère, me disais-je; adieu, sainte et douce compagne que je laisse livrée à la douleur! Dois-je seulement te revoir? Bientôt je ne m'occupai plus du passé, je ne songeai qu'à l'avenir. Vous étiez cet avenir, Léopold! Je me représentais votre surprise à mon aspect : vingt

fois j'arrangeai le moment de notre réunion ; vingt fois j'en eus toute la joie. Et si je ne le retrouve plus ! Cette pensée me glaça. Une douleur vague et sans objet flétrit toutes mes illusions de bonheur ; une seule idée ne me vint pas, celle de votre indifférence !... Je comptais sur vous comme sur Dieu : Dieu seul ne m'a pas trahie !...»

Elle fit un effort pour continuer, et poursuivit :

— « Enfin nous entrâmes dans Paris.

— Où va Madame? me dit un porteur en m'offrant sa chaise et en faisant signe à son camarade de prendre mon léger bagage. — Place-Royale, dis-je alors, n° 7.

La chaise à porteur me reçut, je ne savais en vérité ce que je faisais. Elle s'approcha d'un grand hôtel dont le suisse fumait tranquillement à la porte.

Je demandai le marquis Léopold de Blançay.

— Il y a plus de six semaines qu'il est en chasse, Mademoiselle, répondit cet homme en souriant de cet air malin qui devient une injure vis-à-vis d'une femme qui souffre. Il n'y a pas que vous qui veniez le demander ! Mais il n'a pas dit où il allait passer ce mois-ci.

Je tombai demi-morte sur une chaise.

— Parti, m'écriai-je, et sans dire où ! Et mes lettres?

— N'est-ce pas cela? Il en tirait plusieurs l'une après l'autre d'un petit carton ; elles sont timbrées de Bourges.

Je les lui arrachai : c'étaient bien mes lettres.

— Tenez, reprit cet homme, voulez-vous un bon conseil, ma pauvre demoiselle? laissez le marquis. Il ne tient point à vous, j'en suis sûr. La veille de son départ je lui ai donné une grosse enveloppe toute pareille à celle-ci, il sortait. En reconnaissant l'écriture, il a dit : Encore ! et il la remise dans sa poche avec humeur ; et puis, s'il faut tout vous dire, je crois qu'il est allé se marier.

Dame, un marquis! il faut qu'il songe à sa race. J'ai connu son père, c'était là un homme et un beau cavalier! Si vous venez de votre province pour lui, comme vous en avez l'air, vous feriez bien d'y retourner. Vous avez la mine d'être bien souffrante, voulez-vous que j'ouvre la fenêtre?

Cet homme aurait pu continuer de la sorte six heures entières sans être interrompu. Je l'écoutais avidement, et cependant je le comprenais à peine; mes souffrances étaient si atroces que j'espérais n'y pas survivre.

Un instant encore il s'arrêta devant moi :

— M'entendez-vous? Eh! eh! pauvre fille! se dit-il en secouant la tête, pauvre fille! cela fait pitié.

Il venait de s'apercevoir de mon état, que je ne dissimulais plus. Sa femme entra. Elle m'examina curieusement. Il lui raconta ce qui s'était passé. Cette femme était humaine, elle vint à mon secours, gronda son mari de m'avoir affligée, et, lorsqu'elle me vit un peu remise, m'adressa quelques questions.

— Qu'allez-vous faire maintenant? croyez-moi, rejoignez vos parents. Ils vous pardonneront, vous êtes si jeune!

Je fis un signe négatif.

— Alors je vais vous conduire dans un hôtel ici près, et j'irai aux informations. Du courage, voyons, Madame, il reviendra peut-être! Songez à votre enfant... Venez, essayez de marcher.

Nous fîmes quelques pas, elle s'arrêta.

— Avez-vous de l'argent? — J'avais emporté quelques bijoux.

Elle me fit installer dans une chambre. Je me jetai sur un lit; la bonne femme me quitta, sans doute pour me laisser dormir.

Dès que je fus seule, un désespoir véritable s'empara de moi. Je criais ; j'avais la fièvre. Épuisée de fatigue, je m'assoupis au point du jour. En m'éveillant, je ne me reconnus plus. Mes idées étaient bouleversées, ou plutôt je n'en avais qu'une seule : le souvenir de votre abandon. Et quand je promenai mes regards autour de moi, cette chambre d'auberge, cette mansarde, ce désordre, tout me parla de mon isolement. Je fondis en larmes, heureusement ! car je serais devenue folle ! Quand j'eus bien pleuré, je me plaçai sur mon séant. Un mouvement inconnu me rappela que j'étais mère et changea tout mon être. J'avais senti mon enfant. Je jurai d'avoir pour lui des forces, de vivre avec mes douleurs, j'ai tenu parole.

Je m'habillai et je me rendis chez la femme du suisse. Elle m'apprit que son mari ne m'avait pas dit la vérité, que vous vous cachiez quelque part, que vous songiez à arranger vos affaires, afin de vous marier ; pour elle, qu'il lui était impossible de me dire où vous étiez : car elle ne le savait pas.

Je me fis conduire à la lieutenance de police ; je pénétrai sans crainte dans les bureaux, moi naguère si timide : c'était pour mon enfant ! J'interrogeai les commis, on compulsa tous les registres ; j'offris de l'argent, on me promit de vous découvrir. Je rentrai fatiguée, mais un peu plus tranquille. Hélas ! toutes les recherches furent vaines, et au bout de quelques jours j'acquis la certitude que vous étiez perdu pour moi. Je restais donc seule au monde !

Ce que j'avais entendu dire de la vie de Paris, la courte expérience que je venais d'en faire, m'avaient appris que la faible somme qui était désormais toute ma fortune ne pouvait longtemps me faire vivre. Il fallait travailler. Je m'y résignai ; que n'aurais-je pas fait pour mon fils ! J'allai

encore chez cette excellente femme; elle m'adressa à un magasin de lingerie, et, me recommandant de la patience et une bonne conduite, elle m'abandonna à mon sort.

Vous représentez-vous une femme de vingt ans habituée au luxe, n'ayant jamais connu de privation, ayant passé ses premières années entourée de tout ce qu'elle a aimé, et forcée de gagner son pain? Croyez-vous que si son amour de mère ne l'eût pas soutenue, elle n'eût pas préféré la mort? Croyez-vous que pendant ses longues heures d'isolement elle n'ait pas maudit son séducteur? Seule, toujours seule! pas un être à qui dire: Je souffre! Pourtant je regrette ce temps, j'avais une espérance!

Je m'étais fait la loi de ne pas toucher à ce qui me restait d'argent. Je le gardais pour l'avenir, pour le jour où nous serions deux. Je vivais donc avec le produit de ma broderie. Ainsi se passèrent les derniers mois de ma grossesse : je ne sortais jamais que pour reporter mon ouvrage; me levant avec le soleil, n'ayant aucune distraction, et comptant les jours qui devaient s'écouler jusqu'à celui qui devait me faire mère. Le moment arriva; je mis au monde un fils, un fils qui était le vôtre, Léopold, qui avait tous vos traits, que vous n'avez point vu et qui n'a jamais connu son père! »

Léopold fit un mouvement. Après une courte pause, comme pour lui donner le temps de parler, elle reprit :

— « Quand on me l'apporta, quand il prit mon sein, je me souvins seulement qu'il était à moi; il n'y eut plus dans l'univers que lui. Un autre, peut-être, eut un regret, ce fut ma dernière pensée d'amour. Je repris mes occupations avec un nouveau courage. Le peu d'instants que je dérobais à mon aiguille, je les passais à parer mon idole. J'avais fait une layette des débris de mon ancienne opulence.

me contentais pour moi des robes les plus simples. Emmanuel avait sa jolie figure, son cou et ses bras entourés de dentelles. Quand je sortais avec lui, on nous arrêtait pour le regarder; on me prenait pour sa nourrice, tant il y avait de différence dans nos deux costumes : et moi je disais avec orgueil que j'étais sa mère. Chez madame Laurent, la mercière, chacun en raffolait ; et quand j'entrais dans la boutique, les demoiselles m'apportaient toujours chose ou autre pour lui. Une d'elles, surtout, Marianne, avait chaque fois pour nous quelque petit présent. Elle m'intéressait, cette jeune fille ; ses compagnes l'accusaient de mauvaise conduite, ce que je ne pouvais croire la voyant si compatissante et si bonne. Un jour elle fut renvoyée par la maîtresse; j'intercédai vainement pour elle, elle partit: ceci me causa une vif chagrin.

Qu'il était beau, mon fils! Oh! quand il avait passé ses deux petits bras ronds autour de ma tête, quand il jouait avec mes cheveux, j'étais au ciel! Et je l'ai perdu, et jamais vous ne l'avez vu, et c'est là le commencement de votre supplice! »

Elle se tordit les bras en poussant des cris. Le marquis essaya de s'approcher d'elle pour la calmer, elle le repoussa avec dédain, et reprit ainsi :

— « Écoutez, écoutez ce qui me reste à vous apprendre. Mon fils chéri devenait plus beau de jour en jour; sur lui j'avais placé toutes mes affections : fière de ses grâces enfantines, je voulus aller le montrer à ma première protectrice dans cette grande ville nommée Paris. Un dimanche, je le parai de ce qu'il avait de plus beau, et je m'acheminai vers la Place-Royale. La bonne femme trouva Emmanuel ravissant, elle me fit des questions qui piquèrent ma curiosité ; enfin j'appris que vous étiez revenu , qu'elle vous

avait parlé, vous avait raconté mon arrivée, que vous aviez semblé ému à son récit : vous deviez venir chez moi, vous n'y aviez pas paru. Cette conduite était infâme. Cependant je m'en réjouis : je voulais être seule la maîtresse de mon enfant ; je voulais surtout ne rien partager avec vous, pas même ma douleur : je ne vous aimais plus, je vous méprisais ; j'étais presque heureuse de ce nouvel outrage, il me donnait le droit de vous haïr.

Quelques semaines se passèrent. La santé de mon fils me causait des inquiétudes graves; je le soignais tant que je croyais être sûre de le sauver. Je n'osais m'arrêter à l'idée de le perdre, mon Dieu, c'était affreux !

Le dévouement de sa mère, il le sentait presque, ce pauvre petit chérubin !

Pendant que je travaillais, il me semblait presque se contraindre; même lorsqu'il souffrait, il étouffait ses cris enfantins entre mes bras.

Bien des propositions me furent adressées, bien des hommes, croyant que ma misère les y autorisait, m'offrirent un amour que je méprisais. En les repoussant, ce n'était point à vous que je restais fidèle, c'était à mon enfant. Il fallait qu'il pût un jour estimer sa mère, il fallait que plus tard elle pût lui avouer que sa naissance, à lui, était la seule tache de sa vie; il fallait lui dire : Mon Emmanuel, ton père m'a trompée, il m'a laissée seule au monde, je n'ai eu que toi pour consolation, et j'ai juré qu'aucun être humain ne partagerait mon cœur avec toi. Me pardonnes-tu ma faiblesse, je l'ai expiée, et c'est à elle que nous devons le bonheur d'être ensemble? Il me l'eût pardonnée, car lui aussi n'aimait que sa mère!

Un jour j'allai, comme à l'ordinaire, reporter une robe à madame Laurent, la mercière; j'avais passé la nuit à ce

travail. Plusieurs fois mon petit garçon s'était plaint en dormant; le matin il n'était pas bien. Comme je ne le quittais jamais, je l'emmenai avec moi. Il me suivait péniblement; je le pris dans mes bras. Arrivé à la boutique, il se trouvait tout à fait mal; mon inquiétude fut extrême. Je le reportai chez moi. Le pauvre enfant commença, de ce jour, une maladie de langueur qui dura trois mois. Le peu d'argent que je possédais s'épuisa bientôt; je fus obligée de vendre mes vêtements, les siens : il ne resta plus dans ma misérable chambre que le lit de douleur sur lequel il était étendu. Oh! Monsieur! on ne comprendra pas le désespoir d'une mère qui voit périr son enfant et qui ne peut le secourir! J'essayai d'attendrir les voisins, je mendiai, moi! Monsieur, je tendis la main dans la rue; je ne recueillis qu'une faible aumône. Le médecin arriva et vit notre dénûment. Il en eut pitié.

— Tenez, me dit-il, voilà un billet pour l'Hôtel-Dieu, portez-y ce petit ange.

A l'Hôtel-Dieu! je n'y consentis pas, il fallait m'en séparer. Je passai une longue nuit près de son chevet : mes yeux n'avaient plus de pleurs, je le contemplais en silence; mes mains frappaient ma poitrine : votre souvenir me revint. Oh! je vous maudis! Si vous eussiez été présent, je vous aurais tué!.. Mon fils mourait, et vous, comblé des dons de la fortune, vous dansiez peut-être à pareille heure! Mon fils! il demandait à boire, et j'avais à peine de l'eau à lui donner! Il avait froid! en me dépouillant je ne pouvais le couvrir que de haillons!.. Je sentis qu'il fallait me résoudre : je le pris, je l'enveloppai et je le mis entre les mains de ces filles angéliques que rien ne rebute, qui soignent les malheureux et les consolent.

Attendries des pleurs que je versais, elles me permirent

de passer la journée près de lui. Le soir on me renvoya doucement, et m'assurant que le lendemain je reviendrais. Il y avait un banc de pierre à la porte de l'hospice, j'y demeurai assise. Le lendemain je ne l'avais pas quitté. Dès qu'il fut possible d'entrer, je me présentai. Une sœur vint à moi et m'éloigna de l'infirmerie ; je ne voulais pas la suivre. Mon enfant! répétais-je, mon enfant! La religieuse me regardait avec compassion ; la crainte la plus horrible m'agita. Courant comme une insensée, j'atteignis le dortoir avant qu'il fût possible de m'arrêter. Le lit de mon Emmanuel était recouvert d'un drap ; une couronne blanche et un crucifix y étaient déposés, j'avais tout perdu !...»

Un sanglot convulsif rompit la poitrine de cette pauvre mère; car elle était si pâle que Léopold de Blançay eut peur qu'elle ne se trouvât mal. Il n'osait l'interroger. En apprenant tout ce qu'elle avait souffert, il comprenait sa haine et en redoutait l'expression. Elle reprit :

— « Huit jours après, j'étais encore aux portes du tombeau. Les hospitalières me soignaient avec tant de persévérance que je revins à moi : ce fut pour souffrir plus encore. Mon affliction n'avait pas de bornes. Elles essayaient de me parler de Dieu ; il m'avait enlevé ma dernière espérance! Quand ma santé fut à peu près rétablie, on me renvoya avec une faible aumône; j'en étais bien aise. Mon idée fixe était de mourir ; je ne le pouvais à l'hospice, on me surveillait. Je me soutenais à peine; je n'avais plus de pain, plus d'asile, plus de fils! Je m'acheminai vers la Seine, bien résolue de m'y précipiter : c'est le seul genre de mort qui ne coûte rien ! Je traversai les Tuileries; hors d'état d'aller plus loin, je m'assis. Il m'échappait des mots sans suite, de ces mots qui peignent le désespoir.

Un groupe joyeux passa près de moi : c'étaient trois jeunes femmes. Une d'elles me remarqua ; elle jeta un cri et je reconnus Marianne. Elle portait la livrée de ce luxe qui indique le désordre ; les deux autres jeunes femmes qui l'entouraient n'avaient pas l'air d'avoir d'autre ressource.

— Que faites-vous là, pauvre Julie, seule et souffrante?

Il me paraissait si naturel de me noyer, que je lui répondis sans hésiter :

Je vais me jeter à la rivière, Marianne.

— A la rivière, mon Dieu ! mais vous êtes folle !

— Pourquoi, répliquai-je, en me débattant, car elle s'emparait de mas bras, pourquoi m'en empêcher ? qu'ai-je à faire de la vie, je n'ai plus mon fils ! que voulez-vous que je devienne?

Elles m'entraînaient toujours en répétant : Elle est folle ! Marianne me fit monter en carrosse, s'y plaça près de moi, essaya de me consoler. Elle ne comprenait pas qu'on ne console point une mère, elle ne l'avait jamais été. Arrivée chez elle, on me coucha ; elle me donna sa propre chambre, celle que voici, et les soins les plus empressés me furent prodigués avec persévérance par une femme que j'avais à peine connue...

Ma douleur ne diminuait pas : néanmoins ma santé se fortifiait, je redevenais jeune, et Marianne, un beau jour, me raconta son histoire. Elle avait été séduite, puis abandonnée comme moi, comme tant d'autres. Elle fut entraînée de faute en faute ; enfin, chassée de chez madame Laurent, livrée à elle-même, la misère l'avait jetée dans l'ignoble position où je la retrouvais. Quelle société pour moi, mon Dieu ! Marianne passait toute sa vie en parties de plaisirs avec des hommes perdus. Elle conservait pour-

tant de bons sentiments au milieu de cette dégradation; et si elle eût rencontré un être vertueux qui l'eût retirée du vice, je ne doute pas qu'elle n'eût fait par la suite une honnête femme.

Un matin j'étais assise bien tristement sur le rebord de la fenêtre que voici; je redressais la tige de ces pauvres capucines qui donnaient de l'ombre et de la fraîcheur à notre chambre, je relevais comme elles ma tête aux douces brises.

— Vous vous portez mieux, Julie, qu'allez-vous faire? me dit Marianne en s'asseyant sur mon lit, la faiblesse de votre vue est si grande depuis votre maladie! Comment ferez-vous pour travailler? Je serais la dernière à vous donner de mauvais conseils; mais il ne vous reste pas de ressource. Et si vous saviez ce que c'est qu'une existence comme la mienne! Au milieu de tout cela j'ai le cœur honnête, et je ne voudrais pas que vous vous perdissiez. Je suis trop malheureuse pour vous entraîner dans les mêmes malheurs. Pourtant il faut vivre...

Je fis un geste de dégoût. Marianne s'était levée, et frisait ses cheveux devant cette glace.

—Enfin, continua-t-elle, réfléchissez. Si votre famille ne fait rien pour vous, il faut bien vous tirer d'affaire... Puis elle sortit en disant qu'elle allait dîner dehors.

Restée seule, je réfléchis et j'eus horreur de moi-même; car votre image vint se placer devant moi dans ce repaire odieux où votre amour m'avait seul conduite. Il ne me restait d'autre appui qu'une créature déshonorée!... Moi, qui avais eu toutes les aisances de la fortune et toutes les garanties de la naissance, je ne pouvais réclamer aucune protection. Il me fallait ou périr ou mendier! Oh! mon Dieu! m'écriai-je, jusqu'où suis-je tombée! où m'a

entraînée ma seule faute ! Je n'avais pas le courage de former un projet, néanmoins je fis un essai de mes forces. Je me mis à broder; au bout de quelques minutes l'ouvrage me tomba des mains, je n'y voyais plus !...

Alors je sentis réellement toute l'horreur de mon abandon; je pensai à mes parents, à ma belle-mère, si bonne, si compatissante ! Le remords le plus affreux me déchira. Je me levai, je voulus sortir de cette maison, de cette chambre d'amie dont un dégoût involontaire me chassait, aller me jeter à leurs genoux, implorer ma grâce et mourir ! Hélas ! mes pieds se refusèrent à marcher, j'étais trop faible, je m'évanouis.

Marianne revint et me trouva dans cet état. Lorsque je pris connaissance, elle était près de moi. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'inquiétude et de préoccupation. Elle me tâta le pouls ; se rapprochant de mon lit, elle sembla plongée dans la rêverie. Cette manière lui était si peu ordinaire qu'elle me frappa.

Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Ce que j'ai, Julie, je suis bien embarrassée. Je sais quelque chose qui vous touche de près et je n'ose vous l'apprendre.

— Parlez, parlez, de quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! je vais tout dire, je l'ai vu.

— Qui, lui, Léopold ?

Et je me mis à trembler d'une manière si horrible que ma compagne s'en effraya.

— Pardon, pardon, pauvre femme ! oui, j'aurais dû me taire, cela vous fait un mal affreux, vous l'aimez encore peut-être ?

— Moi, je l'aime ! le bourreau de mon enfant ! celui qui m'a amenée sur ce lit de misère ! moi, je l'aime ! oh !

non: Si je tremble, c'est que son nom a réveillé le dernier sentiment de mon cœur, la haine que je lui porte ; c'est qu'enfin j'apprends que je puis le voir; que je ne mourrai pas sans m'être vengée: Où est-il? le savez-vous? Mon Dieu! je vous remercie!

— Il viendra ce soir, reprit Marianne.

— Ce soir, dites-vous ! compte-t-il me trouver ici?

— Non.

Je sautai à bas du lit et je cherchai précipitamment ma robe : tout à coup, je m'arrêtai, j'avais changé d'idée, ce n'était plus votre vie qu'il me fallait; c'était un autre supplice, celui-là eût été trop prompt !

Marianne; voulez-vous me rendre un dernier service, me prouver que vous m'avez aimée; sortez; laissez-moi cet appartement jusqu'à demain. C'est moi qui le recevrai...: et je lui en ferai les honneurs, ajoutai-je avec un sourire qui fit trembler Marianne.

Elle hésita : elle craignit de me laisser seule, encore si malade:

J'ai des forces, repris-je, j'en aurai : je le veux, il faut que cette entrevue se passe sans témoins; ensuite je sortirai de chez vous: Ne croyez pas que je ne sois point reconnaissante de tout ce que vous avez fait; Marianne ; tant que je vivrai j'en garderai le souvenir : je sais que vous n'êtes pas fatiguée de ma présence, que vous me continueriez volontiers vos bienfaits; je ne puis vous gêner plus longtemps. A quelle heure vient-il?

— A minuit, il est onze heures un quart.

— C'est bien. Adieu, j'ai besoin de me consulter; c'est une grave démarche que je vais faire: Adieu, Marianne, ma seule amie ! adieu et merci de votre amitié ! Ne m'oubliez pas !

Marianne m'embrassa, car dans le fond c'était un cœur généreux. Je restai seule dans sa chambre. Je l'entendis descendre l'escalier, puis fermer la porte de la rue, et alors je me recueillis. Mon parti était bien pris : j'allais finir tous mes maux; j'allais vous léguer, pour le reste de vos jours, un remords dévorant. Quand j'eus finis mes préparatifs, j'attendis minuit avec plus d'impatience mille fois que lorsque nous étions au château. C'était bien encore vous qui deviez venir, mais quelle différence! J'écoutais, comme autrefois, le bruit des pas qui se croisaient; enfin, je reconnus les vôtres! Mon cœur battait à s'échapper de ma poitrine. Vous savez que vous êtes entré ici; vous savez ce que vous y cherchiez; vous savez ce que vous y avez trouvé; cependant vous ne savez pas tout..... »

Elle se tut; de vives couleurs contractaient son visage : pendant ce long récit, elle les avait surmontées. Dans ce moment, elles augmentèrent. Elle s'appuya un instant sur le bord de la cheminée, sembla reprendre quelque force, courut à la porte, prit la clé, la jeta dans la rue, puis, fermant lentement la croisée, elle revint se placer devant Léopold de Blançay, qui la considérait atterré, confondu et ne comprenant rien à ce qu'elle méditait.

— « Vous avez donc pensé, Léopold, qu'il serait possible à un homme de bouleverser ainsi la vie d'une femme, de lui ouvrir la route du crime, de la conduire par la main jusqu'au précipice, et qu'ensuite il resterait froidement sur le bord, la regardant tomber dans l'abîme et s'y enfoncer chaque jour davantage? Monsieur, vous vous êtes trompé. Vous m'avez arrachée à ma paisible existence; vous êtes responsable de mes fautes et de ma mort, entendez-vous! Ah! vous abandonnerez votre enfant, sa mère; ils périront de misère et de faim : et vous, courant la débauche,

comme un homme ivre, vous prodiguerez l'or dans les orgies et les plaisirs les plus abjects; vous viendrez ici ! ici! Léopold ! Me voilà, moi, à la place de celle que vous cherchiez : que dites-vous de l'échange? c'est moi, moi, la comtesse Julie! que vous adoriez; je vous appartiens encore : nous passerons la nuit en tête-à-tête; nous la passerons tout entière, n'est-ce pas? J'ai jeté la clé dans la rue; nous sommes tranquilles. »

Elle riait d'un rire déchirant et creux.

— « Vous avec monté quatre étages, n'est-il pas vrai? impossible de descendre par la fenêtre, et les clés des portes ne sont plus en votre pouvoir. Vous ne les enfoncerez pas ces portes!... elles sont solides et vous auriez beau crier, que pas un être n'arriverait à vos cris. Les voisins diront : Il y a querelle là-haut! cela est ordinaire ici. Ai-je bien pris toutes mes précautions, qu'en pensez-vous? Examinez vous même!... Maintenant, voulez-vous savoir le reste? vous m'allez voir mourir, je me suis empoisonnée ! »

Il l'interrompit :

— « Empoisonnée ! Julie, vous vous jouez de moi. Dites que ce n'est pas vrai, ou laissez-moi chercher du secours. Au nom du ciel ne me condamnez pas à cet horrible supplice ! que je ne vous voie pas mourir, que je ne puisse pas me reprocher votre mort! N'est-ce pas assez de celle de mon fils? N'êtes-vous pas assez vengée ? »

Il était à ses genoux, elle ne le relevait pas.

— « Je suis empoisonnée, reprit-elle; les remèdes ne me sauveraient pas. C'est dans le tiroir de Marianne que j'ai trouvé ce poison : la Voisin, qui habita sept ans cette mauvaise chambre, l'y avait oublié dans ce placard de cuir, au moment de son arrestation... Il paraît que j'ai

bien choisi ma vengeance ; vous souffrez déjà !... Attendez, recueillez vos forces ; vous avez encore bien des heures devant vous. Vous allez assister à mon agonie, Léopold ! vous allez compter mes douleurs : les tortures que j'éprouve sont effroyables, elles augmenteront ; vous les ressentirez toutes, et moi je te répéterai, marquis de Blançay, pour que ce souvenir te reste éternel, pour qu'il te suive dans tes joies, dans tes festins, pour qu'il se place jusqu'auprès du lit où tu conduiras ta fiancée, je te répéterai que tu en es l'auteur, je t'appellerai mon assassin, l'assassin de mon fils ; comprends-tu ? »

Les convulsions lui coupèrent la parole. Léopold la porta sur un siége, tira toutes les sonnettes, frappa à toutes les cloisons, appela même dans la rue ; à cette heure avancée, il ne fut point entendu. Il se rapprocha :

— « Julie, tu es bien cruelle ; tu punis mes torts par le spectacle le plus déchirant ! Pardonne-moi ! indique-moi un moyen de sortir, d'avoir un médecin : ensuite nous ne nous quitterons plus. Je passerai mes jours près de toi ; je te ferai oublier le passé à force d'amour et de repentir. Oh ! je t'en conjure ! au nom de notre enfant qui est un ange ; s'il vivait, il prierait pour son père, vois-tu ! »

Elle se plaça sur son séant, et rejeta ses cheveux en arrière. Ainsi debout, pâle et la figure couverte de taches livides, Julie était effrayante. Prenant la main du marquis, elle lui montra le ciel :

— « Tais-toi, homme impitoyable, tais-toi, ne me demande rien, ne me demande pas ta grâce au nom de ton fils ! S'il vivait, pour lui je vivrais, et j'accepterais tes offres, mais il est mort ! il est mort parce que sa misérable mère n'avait plus à lui donner que son sang : et tu veux que je te pardonne la mort de mon fils ? Oh ! marquis, il

y a entre nous deux un abîme! C'est au nom de mon fils que je parle, de mon fils adoré, de mon fils mort : je te maudis, marquis de Blançay, je te maudis à ma dernière heure; puisses-tu vivre malheureux et mourir, comme moi, abandonné de tous!... »

Léopold courba involontairement la tête sous cette malédiction, qui lui parut un arrêt du ciel. Après quelques minutes d'un silence interrompu seulement par le râle de l'infortunée qui se débattait contre le poison, il essaya de nouveau de crier, d'appeler au secours, personne ne vint.

— « C'est inutile, répétait Julie avec des mots entrecoupés; c'est inutile, ils n'écoutent pas. N'êtes-vous pas venu pour un joyeux rendez-vous? S'ils vous ont vu, ils vous croient au milieu de l'ivresse, d'une orgie, ils ne viendront pas : tu resteras, Léopold, jusqu'à ce que je sois devenue un cadavre! Alors seulement tu pourras sortir, tu pourras aller voir ta fiancée... car, je le sais, elle t'attend!... »

Chaque minute ajoutait aux tourments du seul témoin de cette scène; enfin, saisi d'une espèce de vertige, il se laissa aller sur le bord de la couchette où elle gisait, anéanti, n'ayant plus de courage, ni à peine de connaissance. Elle fit un effort incroyable pour arriver jusqu'à lui.

— « Marquis, c'est aussi pendant la nuit que mon pauvre Emmanuel est mort, c'est la nuit que j'ai fui la maison de ma mère, c'est la nuit que tu venais à moi autrefois, c'est la nuit que je finirai près de toi ma carrière de douleurs et de remords! Et toi-même, c'est la nuit que tu mourras, la nuit, et je serai là, encore là, avec le spectre d'un enfant; nous t'attendrons encore pour te renouveler notre malédiction éternelle... Oh! mon Dieu, quelles tortures! Oh! mon Dieu, pardon! mon fils est un ange, qu'il prie pour

moi ; ne nous séparez pas, Monsieur ! Mon fils ! mon fils ! »

Après quelques instants d'agonie, de plaintes étouffées sous l'oreiller même du lit, de tressaillements et de convulsions, Julie avait cessé de vivre et de souffrir.

. . . . . .

Aux premières lueurs du matin, une voix fraîche et jeune, gazouillant je ne sais plus quel refrain de mousquetaire, tira le marquis de la léthargie stupide où il se trouvait...

Marianne, la joie au front et le sourire sur les lèvres, ouvrit la porte...

— « Hé bien ! Julie, es-tu satisfaite de moi ? J'ai été, j'espère, assez bonne camarade ! »

Disant ainsi, elle courait au lit dont elle écarta les rideaux. Le marquis les avait ramenés sur le visage de la morte ; il semblait qu'il eût peine de rester les yeux ouverts devant ce cadavre... Marianne, la folle fille, Marianne qui revenait d'un souper de masques auprès des Halles, et qui s'applaudissait d'avoir réconcilié les deux amants, resta interdite à la vue du corps de Julie...

—« Malheur ! cria-t-elle, malheur ! je reviens trop tard ! »

Elle s'efforça d'écarter les doigts déjà raides et violacés de Julie, pour lui arracher le flacon de mort qu'ils serraient encore.

— « Morte, morte, répétait Marianne en secouant le bras de Julie, morte pendant que je dansais ! Mais il n'y avait donc personne ici ! »

Elle retourna la tête... Le marquis cachait la sienne entre ses mains. Marianne allait lui parler, quand il profita rapidement de cette porte entr'ouverte pour se précipiter sur la corde servant de rampe à l'escalier... Il jetta sa bourse en fuyant à Marianne...

Cet or coupable, apporté pour une orgie, servit aux frais d'enterrement de Julie de Montal, comtesse de Bresmes.

V

A LA POINTE SAINT-EUSTACHE

Le surlendemain, à onze heures de nuit, un engagement de carrosses avait lieu à cette même pointe Saint-Eustache pour une bénédiction nuptiale. Le marié, jeune cavalier élégant, mais d'une pâleur remarquable, et qui lui donnait l'air encore plus défait aux flambeaux, mettait la tête à la portière en ce moment, pour voir d'où provenait l'embarras. La file des équipages de noce venait de se croiser avec cinq carrosses à livrée noire que précédait une rangée de valets portant des torches de cire à franges d'argent. Un catafalque pompeux suivait, il avait des cantons d'armoiries à quatre angles. Les cochers de chaque parti n'ayant pas tardé à se quereller, le jeune homme sortit impatiemment de son carrosse et vint demander à la portière de l'autre ce dont il s'agissait. L'homme qui baissa la glace de cette voiture lui fit signe de l'attendre. Il ordonna de dérouler le marchepied; et tous deux ayant fait signe à leurs cortéges différents de continuer vers l'église, où ils allaient bientôt les rejoindre, causèrent à l'écart comme il suit.

— « Saviez-vous me rencontrer ici, monsieur le comte?

— Je le savais, marquis de Blançay. Je ne suis venu que pour vous.

— Vous êtes en grand deuil?

— En grand deuil, vous le voyez.

— Et quelle dépouille renferme ce cercueil?

— Aucune. Il n'est pas toujours donné aux tombes de se voir remplies. En revenant de Madrid j'ai su que la comtesse était morte, qu'elle s'était noyée près du château. Les recherches n'ont abouti à rien, on n'a pu trouver son corps.

— Je savais cela, reprit Léopold en jouant l'indifférence, seulement je ne vous croyais pas de retour. Quel est ce cortége maintenant?

— Je vais vous le dire, Blançay; c'est le mien ou c'est le vôtre. Le trouverez-vous assez convenable? »

Le marquis pensa que le comte de Bresmes était fou... Il le regarda lentement aux clartés de la lune qui tombaient d'aplomb sur lui. Le visage du comte était aussi hâve que celui d'un mort; ses cheveux avaient blanchi; il était d'une maigreur qui semblait encore doubler sa taille. Blançay crut avoir affaire à un fantôme. Deux serviteurs que semblaient surveiller chaque mouvement du vieillard, se placèrent aux deux bouts de la ruelle. Le comte posa tranquillement son manteau sur une borne, tira son épée, et cria à Blancay de se mettre en garde.

— « A la bonne heure! répondit le marquis, je comprends. vous voulez me tuer, n'est-ce pas?

— Je veux me venger, cria le comte fondant sur lui l'épée nue. Blançay reçut le coup dans le bras gauche, mais il donna de sa pointe en pleine poitrine à son agresseur. Le comte alla tomber contre une borne, avec un soupir étouffé. Blançay courut à lui, il était trop tard...

Cette explication avait fait peu de bruit, parce que les voitures avaient toutes gagné Saint-Eustache, et que les deux cortéges entraient dans l'église. Le guet survint, qui

arrêta de Blançay et releva le corps du comte. On songeait déjà à le placer dans le catafalque, quand le curé de Saint-Eustache ordonna de fermer les portes. Il était dans son droit, le guet aussi. Blançay fut conduit par ordre du lieutenant civil à la Bastille. Les ordonnances du temps n'étaient pas commodes sur le duel, et il fallait que la rencontre eût été aussi imprévue, et aussi inévitable, pour que Blançay eût dégaîné de la sorte à deux pas de sa nouvelle femme. Le marquis de Montlaur, dont elle était nièce, profita de l'affaire pour dégager sa parole; et Blançay, de la Bastille, se vit bientôt transféré au Fort-l'Évêque, prison où, sous Louis XIV, on mettait seulement les faux monnayeurs. Son affaire fut courte devant le parlement, d'abord parce que le roi regrettait violemment la perte du comte de Bresmes, son ambassadeur et son ami, puis à cause du voisinage *consacré* où le marquis de Blançay s'était battu. Le capitaine de Montigré s'en vint lui dire de se préparer à la mort. Blançay reçut la sentence en expiation de sa faute, et fut exécuté à la Croix-du-Traoir, lieu où il s'était battu vingt fois, et qu'on sanctifiait ainsi.

Les archers qui conduisirent le marquis Léopold de Blançay à la Croix-du-Traoir racontèrent au lieutenant civil, qu'il avait récité trois fois le *Credo* avant de mourir. Il y avait un peuple énorme à cette sanglante cérémonie. Une seule femme pleurait abondamment pendant l'exécution : c'était Marianne. Elle entra dès le soir même aux Filles repenties.

TABLE

	Pages.
Le Puits d'amour, chronique de 1220	1
René le Tueur, conte gascon	51
La Chapelle ardente	105
Deux Misères	147
La femme de Cassandre	197
David Dick	225
Un Caprice d'été	253
Une Chambre d'amie	289

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY